UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES GÉNÉRATIONS POST-KEYNÉSIENNES : UNE COMPARAISON DES IDÉES MACROÉCONOMIQUES DE M. KALECKI, J. ROBINSON ET P. DAVIDSON

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MÂITRISE EN ÉCONOMIQUE

PAR

LOUIS-MAXIME JOLY

AOÛT 2017

TABLE DES MATIÈRES

FIGURES....iv

RÉSUMÉ ET MOTS CLÉS....v

INTRODUCTION....1

CHAPITRE I
ROBINSON ET L'ÉCOLE DE CAMBRIDGE (1903 – 1933)....6

CHAPITRE II
ROBINSON ET LA RÉVOLUTION KEYNÉSIENNE (1933 – 1937)....19

CHAPITRE III
KALECKI AVANT LA THÉORIE GÉNÉRALE (1899 –1936)....30

CHAPITRE IV
KALECKI À CAMBRIDGE ET APRÈS (1936 – 1970)....50

CHAPITRE V
ROBINSON, L'INFLUENCE DE KALECKI ET LE CONFLIT
DE MÉTHODE (1937 – 1983) 66

CHAPITRE VI
DAVIDSON ET LES KEYNÉSIANISME AUX ÉTATS-UNIS (1930 – 1972)....82

CHAPITRE VII
LA CONTRE-RÉVOLUTION NÉOCLASSIQUE ET LES POST-
KEYNÉSIANISMES....102

CONCLUSION
L'ÉTHOS POST-KEYNÉSIEN DE KALECKI, ROBINSON ET
DAVIDSON....116

BIBLIOGRAPHIE....124

FIGURES

Figure 1. La différence de paiement entre Robinson et Kahn, 1930-1939 (Aslenbeigui et Oakes, 2009, p. 154).....11

Figure 2. L'autofinancement de l'investissement : sans crédit (à gauche) et avec crédit (à droite) (Kalecki, 1990, p. 94 et 96).....43

Figure 3. Tableau des écoles de pensée selon Davidson (1972, p. 4) 107

RÉSUMÉ

Ce projet vise à étudier trois précurseurs du post-keynésianisme, soit Michal Kalecki, Joan Robinson et Paul Davidson, et leur ambivalence face à la science économique. Celle-ci est marquée par leurs critiques des idées macroéconomiques orthodoxes où il est remis en question l'ontologie, l'épistémologie et la méthodologie de l'analyse économique dominante, toutefois en restant majoritairement dans l'enclave de leur profession. Sont ainsi étudiés les idées macroéconomiques et les fondements de l'analyse de ces trois économistes pour définir l'*éthos* post-keynésien par rapport à la discipline de la science économique.

Tout d'abord, ce mémoire analyse l'histoire et les avancées théoriques de Robinson, qui jetait les bases de ce programme de recherche. Elle cherchait à continuer le projet de Kalecki initié avec le matérialisme historique de Marx, en incorporant les innovations liées au keynésianisme, en demeurant néanmoins prise dans les *règles du jeu* de la science économique et de sa critique. Pour sa part, Kalecki se réfléchissait en dehors de cette science, bien qu'il en restait proche. Il visait à travers la recherche empirique et la déduction une possibilité d'extraire la réalité sociale qu'il cherchait à transformer. De son côté, Davidson continua le projet keynésien de manière *fondamentaliste*, où plutôt que de développer une réflexion indépendante de l'économie, il visait à convaincre l'ensemble des économistes que l'analyse post-keynésienne était supérieure étant donné ses fondements plus réalistes. Cette attitude de Davidson poussa le paradoxe post-keynésien à son apogée, en proposant une fermeture méthodologique avec un retour aux fondements marshalliens. Ceci traduit bien l'ambivalence post-keynésienne face à l'éthos des économistes et l'autorité associée.

Ce mémoire analyse donc l'impact d'un tel déchirement chez ces trois post-keynésiens qui, malgré leurs différences, restent unis par une compréhension macroéconomique relativement proche d'une économie monétaire de production. Ils représentent ainsi un ensemble puisant son identité à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de la science économique. Cette recherche à travers l'analyse de ces trois économistes met en lumière les limites et les possibilités offertes par ce programme de recherche par rapport à la redéfinition potentielle de la science économique.

MOTS-CLÉS : post-keynésianisme, éthos, Michal Kalecki, Joan Robinson, Paul Davidson.

INTRODUCTION

L'objectif de ce mémoire est de présenter le développement de la pensée économique de ceux que l'on nomme aujourd'hui post-keynésiens, en se penchant sur trois représentants d'anciennes et de plus récentes générations, que sont Michal Kalecki (1899 – 1970), Joan Robinson (1903 – 1983) et Paul Davidson (1930). L'idée de génération renvoie à la généalogie des relations d'influences plutôt qu'au sens propre. Par l'entremise d'une analyse comparative de ces trois économistes, ce mémoire cherche à faire ressortir ce qui peut être compris comme l'*éthos* post-keynésien, c'est-à-dire leur identité intellectuelle et discursive au sein de la science économique.

Cet éthos est le produit de leurs histoires et contextes spécifiques, associé à leur ontologie, épistémologie et méthodologie, ainsi qu'influencé par leurs idées de politique macroéconomique. Il est donc étudié comment cette identité discursive oscille entre celle des économistes techniques d'aujourd'hui, telle que décrite par Düppe (2011), et l'identité de penseur de l'économie plus généralement associée avec les sciences humaines et sociales. À mesure que la scientificité, ici économique, cherchait à acquérir de l'autorité, ceci ce faisait au prix d'une distanciation par rapport à l'expérience *réelle* historique. De manière équivalente, Freitag (2002) discutait la distinction entre intellectuel et expert. En continuité avec la tradition des Lumières, les intellectuels reconnaissaient leur rôle de contestataire de l'ordre établi, ainsi leur travail portait sur le changement social radical, alors que les experts ne représentaient qu'une analyse technique du *statu quo* associé à une dépolitisation des enjeux. Ainsi, il sera question d'un programme de recherche allant à contre-courant.

Bien que les économistes post-keynésiens se présentent pour la plupart comme représentants d'une analyse scientifique réaliste et utile socialement, ils restent

toutefois traversés par des forces communes à leurs comparses économistes orthodoxes. Ceci est principalement lié aux fondements associés à la tradition marshallienne dont Keynes lui-même cherchait à s'extirper, soit : l'individualisme méthodologique (c.-à-d. atomicisme), ainsi que cette croyance positiviste dans l'abstraction et la déduction. Bien que critique de tous ces éléments, il est impossible de totalement nier une persistance de ces dimensions dans les perspectives post-keynésiennes. Il est également à noter que le terrain de bataille pour les idées économiques est devenu avec le temps régulé par une distanciation du monde réel et particulièrement des dimensions politiques de la pensée économique. Pour leur part, les post-keynésiens tirent leur force de cette repolitisation de l'analyse économique, prenant ainsi en compte la société comme un tout avec son histoire et ses institutions, tout en restant dans une certaine mesure dans les règles du jeu de l'analyse économique dominante.

Pour explorer ces dimensions des générations post-keynésiennes, l'on considère le développement antécédent à la *Théorie générale* des idées de Kalecki qui seront reconnues dans le keynésianisme et par la suite dans les tendances dites *kaleckienne* du post-keynésianisme. Cette sous-école de pensée keynésienne prend encrage chez Marx avec le conflit social ainsi que le schème de reproduction, que Kalecki a développé en une théorie de la demande effective où les monopoles sont la norme plutôt qu'un cas rare. Kalecki fut une influence importante dans le développement intellectuel de Joan Robinson qui cherchait à s'émanciper de l'héritage marshallien de Cambridge encore présent chez Keynes. Robinson est non seulement une figure importante dans le développement du projet keynésien et post-keynésien, mais aussi elle permet d'illustrer à travers son évolution comment le post-keynésianisme peut embrasser plusieurs sources tout en restant consistant. Elle qui oscilla entre marshallienne critique traversée par les idées de Keynes, puis s'attachant davantage à Kalecki, revint finalement sur les fondements méthodologiques de Keynes pour tenter de tracer un avenir prometteur à ses contemporains. Il est ainsi question de contextes

historiques qui engendrent les idées, mais aussi de stratégies visant à faire avancer leurs développements. Cette dernière stratégie d'un retour dit *fondamentaliste* à la méthode et aux idées de Keynes fut aussi entreprise aux États-Unis par Paul Davidson, en mettant l'emphase sur l'instabilité économique liée à l'incertitude et la monnaie. L'opposition principale entre l'approche kaleckienne et fondamentaliste-keynésienne est principalement liée à leurs traditions intellectuelles respectives et l'éthos qui y est rattaché. Ceci se traduit dans des fondements méthodologiques et politiques qui peuvent sembler irréconciliables. Toutefois, comme il sera argumenté, ces approches sont complémentaires et nécessaires pour une compréhension économique locale comme globale.

Actuellement, le post-keynésianisme se présente comme une école cherchant à remplacer l'orthodoxie néoclassique pour saisir pleinement les dynamiques des systèmes capitalistes monétaires contemporains. Ainsi ce mémoire cherche à outrepasser la critique de Solow (1984), pour qui l'apport négatif face à l'orthodoxie définirait le post-keynésianisme. Il est ainsi montré un ensemble cohérent à travers l'hétérogénéité de leurs idées et de leurs contextes. Marqués par des différentes inspirations, ces post-keynésiens restent tous dans une démarche d'économie politique se revendiquant des classiques qui permet une réponse positive face aux débats actuels. Malgré les tensions et le manque d'unité vue de l'extérieur comme par Solow, les avancées kaleckiennes et fondamentalistes-keynésiens permettent une réflexion plus complète, où leurs différences permettent une approche *pluraliste,* mais aussi *complémentaire*. Bien que d'un point de vue stratégique vis-à-vis la destitution de l'hégémonie néoclassique, leur différenciation reste un point faible, mais nécessaire pour éviter le dogmatisme et l'autoréférentialité tel que critiqué. Étant face à des questions d'économie politique, on montrera comment ces différences sont non seulement pertinentes, mais aussi bénéfiques à l'analyse d'un système ouvert et en évolution constante.

Kalecki, Robinson et Davidson ont été choisis pour recentrer l'analyse sur deux courants dominants du post-keynésianisme : kaleckien et fondamentaliste-keynésien. Ainsi ce mémoire est conscient de mettre de côté d'autres apports au post-keynésianisme, soit : sraffien, institutionnaliste ou kaldorien. Ceci étant donné que les contextes, les fondements et l'analyse macroéconomiques qui sont commun aux fondamentalistes-keynésiens et aux kaleckiens, permettent relativement bien d'incorporer les avancés des autres sous-écoles liées au keynésianisme.[1] Il est clair qu'un développement est nécessaire en ce sens, en combinant une analyse globale de Beaud et Dostaler (1996), King (2002) et Lee (2009) avec les histoires intellectuelles plus spécifiques. Ce mémoire vise donc à participer à ce travail de réflexion en proposant une analyse de Kalecki (López et Assous, 2010 et Toporowski, 2013), Robinson (Harcourt et Kerr, 2009 et Aslenbeigui et Oakes, 2009) et Davidson (Rotheim, 1996 et Colander, 2001), et ce pour tenter une réflexion sur l'ensemble du post-keynésianisme.

Suite à la lecture de ce mémoire, à travers l'analyse des écrits et des histoires de Kalecki, Robinson et Davidson, le lecteur sera amené à comprendre ce qui les unit et les différentie dans leurs expériences intellectuelles et académiques, pour ainsi caractériser le développement de l'éthos post-keynésien et ce, face à la *contre-révolution néoclassique*. Tout d'abord l'attention sera portée sur Joan Robinson pour chercher à expliquer comment elle fut en mesure de faire sa place dans l'école de Cambridge, toujours sous domination marshallienne et masculine avant son entrée dans le cercle de Keynes (1903 – 1933) (I). Pour ensuite analyser comment la *Théorie*

[1] En continuité avec Arestis (1996), l'analyse vise à développer la cohérence de l'ensemble du post-keynésianisme. Ainsi, les deux premières révolutions associées à Cambridge, soit la compétition imparfaite et la demande effective, sont priorisées par rapport à la troisième, soit la théorie du capital (Marcuzzo, 2003). Ces deux premières dimensions du post-keynésianisme sont principalement illustrées dans les développements kaleckiens (tel qu'illustré par Kalecki et de la jeune Robinson) et fondamentalistes-keynésiens (par l'entremise de Davidson et de la plus vieille Robinson), qui permettent aussi de capter les dimensions avancées chez les sraffiens, face au traitement de l'économie monopolistique, et les institutionnalistes, avec une attention particulière face aux structures, aux normes et aux institutions.

générale (1936) a influencé Robinson et comment elle devint une des premières protagonistes de cette école de pensée économique (1933 – 1937) (II). Il s'ensuivra l'histoire parallèle de Michal Kalecki qui en Pologne fut en mesure de développer son cadre théorique à partir des bases marxistes et de l'analyse statistique, ce jusqu'à son arrivée à Cambridge (1899 – 1936) (III). Avec la parution de la *Théorie générale,* Kalecki aurait été frappé par la proximité de ses propositions vis-à-vis celles de Keynes, ce qui l'aurait poussé à se rendre à Cambridge pour participer aux développements de la réflexion économique. Pourtant, Kalecki se trouva tous de même étrangé dans cet univers intellectuel, ce qui le poussa a quitté ce château fort du keynésianisme naissant. Ainsi, il passa le restant de sa carrière de statisticien et de conseiller économique dans un contexte de tensions politiques lié à la Guerre froide jusqu'à sa mort en 1970 (IV). La rencontre de Kalecki et Robinson en 1936 aurait été un tournant dans l'évolution de la pensée de cette dernière qui l'amena à s'éloigner davantage des bases marshalliennes, pour ainsi développer au cours de sa vie une analyse que certains qualifieront après sa mort en 1983 de *robinsonienne* (V). Dans le contexte des États-Unis des années 1950-60, il eut un développement parallèle à celui de Cambridge initié par Sydney Weintraub et puis entrepris par Paul Davidson (VI). Le contraste du contexte de Cambridge et des États-Unis permet de comprendre le processus de déchirement et de différenciations entre les sous-écoles du keynésianisme dans un environnement marqué par une *contre-révolution néoclassique*, mais aussi comment les diverses sous-écoles coexistaient au sein même de ce qui deviendra dans les années 1970 le post-keynésianisme (VII). En concluant par une analyse de leur éthos permettant une réflexion sur les possibilités et les limites de leurs approches.

CHAPITRE I

ROBINSON ET L'ÉCOLE DE CAMBRIDGE (1903 – 1933)

Le contexte économique actuel reste marqué par la dernière crise économique de 2007-08, où nous sommes face à une stagnation et du chômage (déguisé) qui évoque pour certains une conjoncture possédant des parallèles avec la *décennie perdue* japonaise ou même l'aube des années 1930. L'important ne se trouve pas tant dans l'analogie historique, mais plutôt dans la réalisation de l'ampleur de l'incertitude entourant la conjoncture économique marquée par le niveau d'endettement privé (Keen, 2017). Déjà dans les années 1920, il était clair pour John Maynard Keynes que les ajustements économiques automatiques n'étaient pas suffisants pour sortir les sociétés du marasme comme présenté dans l'analyse orthodoxe de l'époque, tout comme aujourd'hui.

Pour certains comme le biographe de Keynes, Robert Skidelsky (1992), l'auteur de la *Théorie générale* (1936) fut perçu comme un sauveur, grâce à ses idées allant à l'encontre de plusieurs éléments de l'orthodoxie anglaise qui ne permettaient pas de saisir la persistance du chômage. Keynes proposait une analyse en continuité avec Marshall, mais il cherchait à réintroduire la monnaie, le temps et l'incertitude, pour être capable de capter les causes des problèmes de son époque et ainsi arriver à des politiques macroéconomiques consistantes. Par la suite, il s'ensuivit ladite *révolution keynésienne* qui est généralement associée à l'avancée de l'État interventionniste et l'atteinte du plein emploi, comme dans l'exemple états-unien du *New Deal* de F. D. Roosevelt. Au plan théorique, plutôt que de tenter de déterminer l'équilibre vers lequel tendrait une économie d'échanges réels dans le long terme, la révolution

keynésienne était principalement liée à l'analyse du processus historique des économies industrielles visant à répondre à la situation des années 1920-30. Dans le cadre keynésien, les décisions ne sont pas réduites au principe de rationalité, mais plutôt aux conventions du moment liées à l'état d'esprit, impliquant ainsi des essais et des erreurs (Robinson, 1973a, p. 3). Dans un tel monde, les agens économiques auraient non seulement des réflexions limités et différentes, mais aussi en perpétuel évolution selon leur environnement social qui ne peut être réduit probabilistiquement étant donné sa complexité et son dynamisme. Ce monde décrit par les keynésiens est donc profondément marqué par l'indétermination de l'avenir, ce qui est référé contemporainement comme une incertitude fondamentale, dont Keynes discuttait dans son *Treatise on Probability* (1921).

Keynes ne fut pourtant pas le seul derrière la conceptualisation de son *magnum opus* et de la révolution keynésienne qui en découlera. Comme pour la plupart des œuvres majeures, les idées présentées reflètent celles des débats de l'époque et ne peuvent être attribuées à un seul auteur. Sans le *Circus* de Cambridge associé à Keynes, les principes d'économie politique et méthodologiques n'auraient jamais atteint cette ampleur. Ce cercle d'initiés comprenait Joan Robinson, ainsi que Richard Khan, James Meade, Austin Robinson et Pierro Sraffa (Harcourt, 2003, p. 47). Selon Robinson (1948), comme aussi souligné par l'historien de la pensée keynésienne Dostaler (2007, p. 193), la *Théorie générale* devrait être considérée comme un accomplissement collectif, où le livre de Keynes n'est qu'une partie de l'ensemble théorique.

Parmi ceux ayant transformé la pensée économique contemporaine, il est à mentionner la contribution de Joan Robinson (1903 – 1983) qui est aujourd'hui reconnue pour ses apports aux écoles de pensées keynésiennes et, par la suite, post-keynésiennes. King (2002, p. 18) dans son histoire de l'école post-keynésienne reconnaît aussi Robinson comme faisant partie des tout premiers économistes post-keynésiens. Pourtant lorsque l'on observe les débuts de Robinson, il était peu

probable qu'elle arrive à devenir l'économiste qu'elle est devenue.

Ce premier chapitre portera donc sur l'histoire et les idées de la jeune Robinson, qui passa de l'étude de l'histoire à l'économique dans un contexte de conservatisme économique, malgré un chômage accablant. Ainsi, il sera question de sa critique face à l'analyse économique de l'époque, mais aussi de sa participation au développement de cette théorie qui lui donna accès aux hautes sphères de Cambridge.

Faire sa place à Cambridge

Joan Violet est née Maurice dans une classe moyenne aisée anglaise.[2] Elle fit d'abord des études en histoire à Londres au St-Paul Girls School. Par la suite, elle décida d'aller vers l'économique en 1922 au Girton College de Cambridge dans le but de comprendre les causes de la pauvreté et du chômage (Harcourt et Kerr, 2009, p. 2). Elle y apprit la théorie marshallienne telle qu'inculquée par Pigou à cette époque. Par contre, comme Harcourt (2001/2, p. 59) le souligne, les réponses qu'elle a reçues pour comprendre les problématiques qui l'entouraient ne la satisfirent pas.

Comme étudiante, elle avait déjà une posture critique vis-à-vis l'analyse économique découlant des *Principles* de Marshall (1890). Elle était critique de ce qui deviendra la pratique dominante en économique, soit la systématisation d'une analyse basée sur l'équilibre entre des fonctions d'offre et demande, où les prix et les quantités émergeraient de ce jeu dans un contexte de marché compétitif. Bien que Marshall (1890) et Pigou (1920) reconnaissaient que le libre marché engendrait des problématiques comme la pauvreté et le chômage, Robinson restait mécontente d'un cadre d'analyse qui soulignait l'importance du contexte social et politique sans

[2] Son père Major General Sir Frederick Maurice fut connu pour sa critique de l'intervention militaire du gouvernement de Lloyd George lors de la Première Guerre mondiale (Harcourt, 2001/2, p. 59).

toutefois être en mesure de capter la misère ouvrière anglaise associée aux « excess, wastages and injustices of modern capitalism » (Harcourt et Kerr, 2009, p. 14). Aussi, l'abstraction de l'impact de la monnaie dans le cadre marshallien, comme walrasien, ne pouvait permettre d'expliquer la conjoncture pour Robinson. Ces visions étaient en concordance avec la *théorie quantitative de la monnaie,* où la monnaie ne serait qu'un voile sur les transactions réelles et où toute augmentation de la quantité de monnaie serait associée à une inflation proportionnelle, *ceteris paribus* (Harcourt, 2003, p. 46). Plus tard dans une introduction aux écrits de Kalecki, Robinson expliqua :

> According to accepted theory the price level was determined by the quantity of money. But the suggestion that the depression might therefore be relieved by increasing the quantity of money was confined to cranks. In the orthodox view it would create a dangerous inflation (1966, p. vii).

Cette vision associée au *Treasury View* rejetait l'impact positif d'une dépense étatique, surtout si cette dernière engendrait un déficit public. L'orthodoxie économique autour de la Grande Dépression soutenait l'idée d'un effet d'éviction (c.-à-d. *crowding out effect*) des investissements privés par les dépenses publiques. En d'autres mots, l'argent dépensé par l'État devant être taxé préalablement (ou éventuellement), réduisant nécessairement à parts égales l'investissement privé. Ainsi était rejeté tout projet de relance par la politique budgétaire. Ayant des doutes sur cette politique, Robinson cherchait une théorie dépassant l'explication individualiste des inégalités pour lui permettre de comprendre les dynamiques de l'ensemble du système capitaliste. Pour répondre à ces questions et trouver des solutions aux problèmes de son époque, Robinson finira par se tourner vers Keynes et ses idées. Mais avant de pouvoir prétendre à l'entourage de Keynes, elle devait d'abord se tailler une place dans un monde académique dominé par les hommes.

À cette époque bien que les femmes commençaient à avoir accès aux études supérieures à Cambridge, celles-ci se voyaient refuser l'obtention d'un diplôme

malgré qu'elles aient passé les évaluations équivalentes.[3] Sur cette question Aslanbeigui et Oakes (2009, p. 25-30) mettent en cause autant le rapport sexiste de l'époque, mais aussi particulièrement celui de Marshall alors à la tête du département d'économique de Cambridge. Malgré ses études en économique, ce n'est que lors de son retour de Bombay, mariée au nouveau professeur Austin Robinson, qu'elle pu être acceptée dans les cercles d'économistes de l'université (Ibid., p. 32).

Ce contexte l'a contrainte au niveau professionnel, comme financier, surtout quand l'on compare son salaire à celui des hommes pour un travail équivalent. Par exemple à la page suivante dans la Figure 1, Aslanbeigui et Oakes comparent la situation de Robinson et de Kahn par rapport à leurs tâches d'enseignement et la différence de paiement qui était loin d'être marginale. Malgré son travail au sein du département et dans le projet keynésiens, elle ne réussit à avoir son indépendance financière qu'en 1965, lorsqu'elle eut accès à un poste de professeure à Cambridge en fin de carrière (Beaud et Dostaler, 1996, p. 277).

Dans le contexte d'une femme dans un monde d'homme et particulièrement d'économistes, il lui aurait été difficile de devenir cette figure emblématique sans l'aide de son mari Austin Robinson, ainsi que de son ami, collègue et amant Richard Kahn. Bien que cette dimension personnelle de la vie de Robinson semble anodine, Aslanbeigui et Oakes (2009, p. 51-88) l'exposent pour permettre d'expliquer l'aide substantielle que Kahn a apportée à Robinson pour qu'elle puisse se faire une place dans le milieu. Aslanbeigui et Oakes (Ibid., p. 236) expliquent ces liens relationnels et stratégiques, comme dans la théorie d'*acteurs réseau* proposée par Bruno Latour, où l'entourage permet d'expliquer l'évolution des idées et des figures historiques.

[3] Les femmes durent attendre 1948 afin d'être diplômées au même titre que leurs collègues masculins (Harcourt, 2001/2).

LECTURES DELIVERED BY AUSTIN AND JOAN ROBINSON AND THEIR RESPECTIVE STIPENDS, 1930–39

ACADEMIC YEAR	AUSTIN	ROBINSON	STIPENDS
1930–31	Economic Structure (M[a], L[b]) Power Transport and Localization (M, L) Money, Banking, and International Trade (E[c])	None	Austin, £408 Robinson, 0
1931–32	Economic Structure (M, L) Current Economic Problems (L) Money, Banking, and International Trade (E)	Pure Theory of Monopoly (M) A short course at no pay (E)	Austin, £320 Robinson, £25
1932–33	Economic Structure (L, E) Money, Banking, and International Trade (E)	None	Austin, NA Robinson, None
1933–34	Economic Structure (M, L, E) Elementary Economic Theory (L)	Economics of Imperfect Competition (M, L)	Austin, £286 Robinson, NA
1934–35	Economic Structure (M, L, E) The Coalmining Industry (M, L)	Economics of Imperfect Competition (M) Applications of Monetary Theory (L)	Austin, £290 Robinson, £100
1935–36	Economic Structure (M, L, E) The Coalmining Industry (M, L)	Applications of Monetary Theory (M, L) Some Problems of Economic Theory (E)	Austin, £290 Robinson, £145
1936–37	Economic Structure (M, L, E) The Coalmining Industry (M, L)	Applications of Monetary Theory (M, L) Some Problems of Economic Theory (E)	Austin, £300 Robinson, £160
1937–38	Economic Structure (M, L, E) The Coalmining Industry (M, L)	Applications of Monetary Theory (L, E) Some Problems of Economic Theory (L)	Austin, £337 Robinson, £160
1938–39	Economic Structure (M, L, E) The Coalmining Industry (M, L)	Applications of Monetary Theory (E) Some Problems of Economic Theory (E) Discussion class (E)	Austin, £350 Robinson, £350

[a] M = Michaelmas (autumn), [b] L = Lent (winter), [c] E = Easter (spring)

SOURCES: Compiled from the Minutes of the Meetings of the Faculty Board of Economics and Politics and *Cambridge University Reporter*, various years.

Figure 1. La différence de paiement entre Robinson et Kahn, 1930-1939 (Aslenbeigui et Oakes, 2009, p. 154)

Un dernier obstacle se tenait devant elle pour être reconnu au sein de l'université, soit la connaissance des mathématiques. Kahn et Austin Robinson lui furent utiles pour approfondir ces aspects de ses ouvrages, car comme elle aimait si bien le dire : « I never learnt mathematics, so I have had to think » (Harcourt et Kerr, 2009, p. 204). Ceci n'enlève rien à ses capacités analytiques et à sa ferveur intellectuelle, comme le démontre la richesse de sa bibliographie (voir Marcuzzo, 1996). Aussi, cet aphorisme renvoie plutôt au style de réflexion de Robinson qui ne se limitait pas au formalisme mathématique qui montait en importance, ce sans toutefois mettre de côté les développements mathématiques et géométriques.

Selon l'héritage marshallien dont Robinson faisait partie, il était mis au premier plan les idées économiques, alors que les mathématiques restaient à l'arrière-plan. Comme Shabas (1989, p. 70-72) explique, cette approche ne mettait cependant pas de côté les explications mathématiques et géométriques, qui se trouvaient davantage en annexe ou en note de bas de page. Ceci, tout en gardant un regard critique face à son usage priorisant le réalisme à l'instrumentalisme. Bien que Robinson (1932) accordait une importance à la scientificité de l'analyse économique, lié à la capacité à calculer adéquatement les implications d'une situation, par contre elle valorisait davantage le développement d'une narrative permettant de représenter le plus réalistiquement nos sociétés et expliquer les mécanismes à l'œuvre. Cette motivation de développer une articulation théorique consistante avec la réalité qu'elle observait la poussa à profondir les théories monopolistiques et la compétition imparfaite.

La compétition imparfaite

Malgré les difficultés imposées à l'époque à son genre et des lacunes concernant le formalisme mathématique, ceci ne l'empêcha pas d'accomplir la

rédaction d'*Economics of Imperfect Competition* (1933a) qui reste une œuvre marquante dans l'ensemble de l'analyse économique, ce même pour les économistes néoclassiques contemporains. Aslanbeigui et Oakes expliquent la motivation de Robinson à accomplir ce travail par sa situation et son ambition académique : « Without a First Class degree, a college fellowship, or a powerful patron, she could achieve her ambition of becoming a Cambridge economic theorist only by publishing an impressive original work » (2006, p. 415). Ce livre se voulait son billet d'entrée dans cet univers académique qu'elle convoitait tant, pour ainsi acquérir cette autorité d'économiste lui permettant de tenter un changement social.

Pour ce faire, Robinson trouva un créneau assez original. Elle systématisa la théorie monopolistique ou de la compétition imparfaite dans un cadre marshallien.[4] Ainsi elle se plaça en continuité avec la critique de Sraffa (1926) vis-à-vis Marshall, pour modifier le parcours de la science économique de la trajectoire imposée par la compétition parfaite pour adopter une vision de l'économie comme ayant plutôt des tendances monopolistiques. C'est pourquoi Robinson a d'abord voulu appeler cet ouvrage *Monopoly*, comme le soulignent Harcourt et Kerr (2009, p. 18).

Le livre combina l'analyse monopolistique de Sraffa avec les idées marginalistes liées à Harrod. Du côté de Sraffa (1926), elle reprit que la profitabilité des firmes est liée à leur pouvoir de marché face à l'élasticité de la demande (Ibid., p. 545) et que leurs privilèges permettent de réduire leurs coûts (Ibid., p. 550), où chaque firme est un monopoleur face à la production de son produit. Ainsi, l'hypothèse de l'homogénéité de la production est donc mise de côté pour mettre l'accent sur l'élasticité de la demande. Pour ce qui est du côté marginaliste portant sur les monopoles, Robinson reprit les mécanismes et les explications entourant la courbe de revenu marginal de Harrod (1930) pour expliquer le taux de profit des firmes

[4] Dans son analyse de la synthèse de la concurrence monopolistique et la compétition imparfaite, Cayla (2003, p. 3) soutient que ces deux concepts peuvent être considérés équivalents dans la reconstruction historique, malgré leurs fondements historiques différents.

(Aslanbeigui et Oakes, 2006, p. 416). Ainsi plutôt qu'accepter complètement la critique de Sraffa associée à la fois au rejet de la compétition parfaite, ainsi que l'équilibre partiel comme général, elle tentait de rendre consistant l'approche de Marshall avec la critique de Sraffa (Harcourt, 2003, p. 46-47). Ainsi elle visait à changer les idées de l'intérieur, soit en utilisant un langage et une technique lui permettant de pousser les lecteurs à abandonner le parcours de la libre compétition. Par contre Robinson, en continuité avec Marshall, « divide up the problem under two heads : Supply and Demand » (1933a, p. 7). Toutefois, son attachement à l'approche marshallienne ne lui permettait pas de saisir l'interdépendance entre l'offre et la demande, comme le soutient Harcourt (1990, p. 44 citée dans Marcuzzo, 2003 p. 549). Ceci ne l'empêcha pas de participer à la transformation de la pensée marginaliste en réintroduisant les rapports de force dans les transactions économiques et particulièrement en ce qui a trait au marché du travail.

Robinson ramena de manière centrale la *rente* au sens classique associée au rendement *gratuit* de la terre, auprès de la rente liée au travail et au capital. La rente pour elle, « in the economist's sense, […] follows from the definition of the free gifts of nature that they are there in any case, and do not require to be paid in order to exist » (Robinson, 1933a, p. 102). Dans le cas du travail, Robinson traite la rente monopolistique comme étant associée à l'*exploitation du travail*. L'exploitation du travail est définie par Robinson comme étant une situation où : « [t]he wage is therefore less than the marginal physical product multiplied by the price of the commodity » (Ibid., p. 284). Daniyal Khan (2015, p. 4-6) explique que le concept d'exploitation chez Robinson reste ici très orthodoxe et loin de ce que Marx entendait. Non seulement le pouvoir monopolistique est lié à l'élasticité de l'offre de travail plutôt qu'au rapport de force, Robinson (1933a, p. 290-291) soutient également que l'augmentation des salaires serait sans effet sur le niveau d'exploitation ou causerait du chômage. Elle soutient ici un argumentaire loin de celui Marx, accordant une utilité au laisser-faire : « to remove the quasi-exploitation

in this way is not necessarily a desirable course » (Ibid.), dû aux impacts sur le chômage car dans son analyse d'équilibre partielle, elle met de côté l'impact de l'augmentation des salaires sur la croissance de la demande. Bien qu'elle émette un souci moral concernant le conflit social lié à la distribution, elle finit tout de même par exprimer une position proche de celle Pigou en soutenant que le laisser-faire « has some merits. A system of uncontrolled private enterprise in which wages are more plastic than profits must entail the misdirection of resources and the waste of potential wealth on an extensive scale » (Ibid., p. 291).

Étant restée proche de l'orthodoxie de l'époque, cette proposition fut bien reçue. Son développement de l'analyse monopolistique lui permit d'acquérir une réputation des deux côtés de l'Atlantique. Bien que la même année Edward Chamberlin (1933) fit paraître un ouvrage semblable, mais avec des bases conceptuelles bien différentes, elle réussit à acquérir les crédits pour l'innovation dans la pensée économique (Cayla, 2003)[5]. Ce fut grâce à l'aide de Kahn, qui se trouvait aux États-Unis pour faire la promotion des idées de Keynes et celles de Robinson par le fait même. Par l'entremise de la campagne de relation publique entreprise par Kahn, ceci poussa l'admiration de Schumpeter à son égard qui se référait à Robinson comme « one of our best man » (Aslenbeigui et Oakes, 2009, p. 125). Bien qu'elle réussisse à ce moment à se hisser au-dessus de Chamberlin, la convention qui accordait à Robinson la primauté sur la compétition imparfaite changea avec le temps. Robinson n'en fut pas affectée étant déjà passé à d'autres choses (Harcourt et Kerr, 2009, p. 21).

Après sa réception, le livre ne réussira jamais à atteindre ses objectifs. Alors que Robinson (1933a) se voulait une critique interne de la théorie de la productivité marginale marshallienne et de sa théorie de la distribution, sa critique finit par être

[5] Ce qui différenciait le plus la réflexion de Chamberlin par rapport à Robinson était par rapport aux implications en terme de bien-être social. Alors que Robinson accordait une porté négative à la compétition imparfaite sur la richesse social, Chamberlin quant à lui voyait dans la différenciation en produit apporté par ces dynamiques monopolistiques une situation bénéfique (Despain, 2017, p. 379).

réappropriée pour soutenir la théorie même qui était attaquée (Aslanbeigui et Oakes, 2009, p. 20). Et peut-être que ceci est dû au manque de distanciation de Robinson par rapport aux autres économistes de son époque. Pour ce qui est de la réception, Beaud et Dostaler soulignent : « que les points faibles de son livre avaient eu le plus d'influence, alors que les points forts passaient inaperçus » (1996, p. 379). Ceci est toujours le danger lié aux tentatives d'infiltration, où le courant est trop fort pour être en mesure de déceler la vague à contre sens. Toutefois, Robinson ne faisait que commencer à s'opposer à cette orthodoxie montante sans pour autant y être considérée étrangère.

Déjà avant *Economics of Imperfect Competition*, Robinson avait publié un pamphlet méthodologique où elle se distanciait de Marshall. Ainsi, dès la parution de son premier grand ouvrage, il était clair qu'elle ne croyait pas pleinement au débouché d'une théorie marginaliste même avec une vision monopolistique. Dès lors, il est possible de voir le déchirement interne en Robinson entre deux visions de l'analyse économique. Ceci est lié aux questionnements de Robinson sur le réalisme, l'éthique et l'épistémologie économiques qui furent entrepris dans un pamphlet intitulé *Economics is a Serious Subject : The Apolagia of the Economist to the Mathematician, the Scientist and the Plain Man* (1932). Il était question des fondements de la théorie économique et de sa possibilité de prétention à la méthode scientifique. Dans leur analyse de ce texte, Aslanbeigui et Oakes (2006, p. 416-419) expliquent la réflexion de Robinson par une dichotomie de méthodologie décrite comme *optimiste* ou *pessimiste*. Elle y oppose les économistes anglais, qui sont perçus comme optimistes et une approche analytique, par rapport aux économistes continentaux qui sont définits par leur pessimisme et leur approche plus méthodologique.[6] Les premiers auraient fait le choix de poser des « assumptions that are tractable but unrealistic », alors que les deuxièmes ont opté pour des hypothèses

[6] Robinson avait en tête Sraffa quand il était question d'un économiste pessimiste, ce dernier qui cherchait à faire revivre l'approche classique plus proche de celle des économistes continentaux (Marcuzzo, 2003, p. 555).

plus « realistic but intractable » (Ibid., p. 418). Le positivisme des économistes anglais s'exprimerait dans leur croyance et leur prétention à la possibilité d'arriver à une méthode assez complexe pour capter les dimensions de l'économie réelle (Robinson, 1932, p. 11-12). Ceci reflète le déchirement lié au conflit des méthodes (c.-à-d. *Methodenstreit*), où l'approche marginaliste avec ses fondements méthodologiques individualistes et hypothético-déductifs s'opposait à l'école historique allemande avec sa méthodologie holistique et historicisée.

Cette réflexion que Robinson fit en 1932 se retrouvera dans l'introduction de *Economics of Imperfect Competition*. Elle y exposait son attachement au projet positiviste de Cambridge, tout en ayant conscience des limites de celui-ci. C'est pourquoi elle soulignait que : « [such] an ideal is still far distant » (1933a, p. 2). Plus tard, elle reviendra sur ses propositions pour les remettre en question. Comme on peut voir dans l'introduction de la seconde édition de 1969, on comprend le regard autocritique de Robinson quand elle décrit les hypothèses et le niveau d'abstraction de ce livre comme « unrealistic » (Ibid., p. 8). Ainsi elle rejeta sa contribution comme dans la préface, où elle décrit ce type d'analyse comme « a shameless fudge » (Ibid., p. vi).

À cette époque, l'identité intellectuelle et discursive de Robinson restait fortement inscrite dans celle des économistes de l'école de Cambridge. Celle-là même que Aslanbeigui et Oakes (2007) discutaient comme une guilde d'économistes avec leurs codes, leur morale et surtout une manière de faire. Ils réfèrent même à un « ethos of discipleship », ce qui renvoie clairement à une vision marquée par une orthodoxie. « If further discussion of fundamentals was pointless, the only scientifically sensible course was to refine and extend Marshall's work » (Ibid., p. 259). Ainsi, dans *Economics of Imperfect Competiton*, Robinson reproduisait leurs écrits et leur projet, tout en s'en démarquant par le développement de l'analyse monopolistique. Elle aussi continuait à perfectionner l'analyse de Marshall et elle restait dans sa méthode équilibriste. Cet épisode durant lequel Robinson est qualifiée

par certains comme marshallienne-critique ne représente pas tant l'identité propre de Robinson, mais plutôt un reflet de son environnement. Malgré son attachement à l'analyse historique, elle comprenait la nécessité de produire ainsi pour être acceptée dans le cercle, et ce particulièrement en tant qu'unique femme. Enfin, il est à noter que l'analyse marshallienne (avec son déductivisme, son individualisme et son utilitarisme) était le principal cadre d'analyse que Robinson connaissait, étant donné l'orthodoxie à Cambridge.

Les avenues de ce travail lui importait peu, car ce qu'elle cherchait était d'atteindre une notoriété autant à Cambridge que dans le monde des économistes, mais surtout vis-à-vis Keynes. Et ce afin de ne plus être réduite à la femme d'Austin et être considérée comme une économiste à part entière avec son franc parler et sa combativité de l'orthodoxie montante liée au laissez-faire.

CHAPITRE II

ROBINSON ET LA RÉVOLUTION KEYNÉSIENNE (1933 – 1937)

Suite à son affirmation en tant qu'économiste, Robinson réussit enfin à se placer dans l'entourage de Keynes qui développait la *Théorie générale*. Ce deuxième chapitre portera donc sur l'histoire de Robinson au sein du début de la *révolution keynésienne*, en se penchant sur comment elle se rapprocha de Keynes pour devenir une des principales propagandistes des idées keynésiennes, liées à la relation entre investissement et épargne, ainsi que l'importance de l'incertitude et de la monnaie dans l'analyse économique. Il sera aussi question du rapport entre la vision politique de Keynes et celle de Robinson, en plus de mesurer la portée « révolutionnaire » des nouvelles idées et approches.

Le rapprochement de Keynes

Comme il était coutume à Cambridge, Robinson se devait d'avoir un mentor et il était clair qu'elle convoitait Keynes. Cependant, à la fois son genre et ses relations complexes avec Austin et Kahn ont contribué à retarder le patronage académique de Keynes envers Robinson (Aslanbeigui et Oakes, 2009, p. 162). Son intérêt dans les théories de Keynes la poussa à participer activement à ce qui sera reconnu comme le *Circus* de Cambridge. Dès 1930 après la publication du *Treatise on Money*, les membres du *Circus* s'intéressèrent aux idées de Keynes de manière critique. Marcuzzo (2003, p. 553-554) soutient que Robinson, aux côtés de Kahn, aurait

influencé la manière dont Keynes présenta ses arguments principaux, soit selon l'offre et la demande agrégée étant donné leur croyance dans la pertinence du cadre d'analyse marshallien. D'un autre côté, Skidelsky (1992, p. 447-452) et Davidson (2007a, p. 203) reconnaissent que l'importance de ce cercle d'intellectuels ne serait pas tant par rapport au développement du livre de Keynes paru en 1936, mais dans ce qui en découlera, soit la *révolution keynésienne* qui visait une transformation radicale de l'analyse économique en continuité avec les avancées de Keynes. Cette révolution l'est dans le contexte anglais par rapport aux idées de politiques économiques, ainsi que certaines hypothèses fondamentales qui se distanciaient du conservatisme ambiant. Par contre, au niveau de l'approche générale et méthodologique, il était plutôt question d'une *évolution* de l'analyse de Marshall.

Pour ce qui est de l'intérêt de Keynes envers Robinson : « Keynes was not much interested in my theory of imperfect competition, thought he had given my book on that subject a vague blessing » (Robinson, 1937b, p. xi). C'est plutôt par la réponse de Robinson à Hayek que Keynes prit intérêt en elle (Aslanbeigui et Oakes, 2009, p 168). En 1933 dans « A Parable on Saving and Investment » paru dans *Economica*, elle reprit l'analyse de Keynes (1930) pour confronter les critiques de Hayek, en insistant sur le rôle central de la circulation monétaire et de la nature de la monnaie dans la formation des prix. Robinson (1933b, p. 75) y rejeta la vision de Hayek et de la théorie quantitative de la monnaie, voulant l'existence d'un mécanisme automatique permettant l'équilibre entre le taux d'épargne et le taux d'investissement. En rejetant cette vision, comme celle de Pigou qui comprenait la monnaie comme un voile sur les transactions réelles, Robinson met l'accent sur l'importance de la liquidité dans l'analyse de Keynes.

Dans cet article, Robinson exposa ce qui deviendra reconnu comme la *préférence pour la liquidité* qui prend forme dans la thésaurisation d'actif plutôt que l'achat de biens de consommation ou d'investissement (Ibid., p. 76). En accordant une attention non seulement à la demande, mais aussi à l'offre des actifs financiers,

comme ici l'or, Robinson souligne la différence de dynamique entre le marché des actifs et des biens de consommation. Étant donné la possibilité d'extraire de l'or, « [t]he increase in the demand for gold is exactly matched by an increase in supply coming on to the market, and its price need not to rise at all » (Ibid., p. 77). D'un côté, les biens de consommation seraient régis par les mécanismes de marché selon l'offre et la demande, où « [t]he day-to-day price of consumption good thus depends mainly on current output », et de l'autre côté, « the day-to-day price of capital goods depends mainly not on current output, but on dealings in titles to capital produced long ago » (Ibid., p. 81). Cette analyse permet d'illustrer ce qui peut être reconstruit comme une certaine *endogénéité* des actifs qui sont créés selon la demande. Par contre, il est à souligner que dans cet exemple l'or reste un actif dont la quantité est relativement exogène aux besoins de l'économie au contraire de ce qui sera compris plus tard de la monnaie.

Un autre élément keynésien dans cet article est la grande place accordée à la spéculation et à l'incertitude. Cette incertitude est principalement générée sur le marché des actifs qui impliquent des fluctuations et des crises. Pour Robinson, ces éléments n'étaient pas pris en compte dans l'analyse équilibriste de la théorie quantitative de la monnaie, ce qui la rendait non représentative de la réalité.

> The point of the argument is not to illustrate what is likely to happen, but to show that something in fact may happen, which, if the view of Mr. Keynes' adversaries were correct, could never occur (Ibid., p. 80).

Cette idée de préférence pour la liquidité permet de capter l'incertitude qui pousse à la thésaurisation plutôt qu'à la consommation. Cette thésaurisation d'actifs implique pour Robinson un déficit de demande qui engendre du chômage, « as they spend less than before, the demand for consumption goods falls still further, and more unemployment is created » (Ibid., p. 83). Dans un tel environnement, la différence entre le taux d'épargne et le taux d'investissement définit l'avenir, où l'investissement serait le moteur de l'activité économique et l'épargne le frein, ce au

contraire des visions où l'épargne est ce qui permet l'investissement.

> Savings depends upon income, and income depends upon the rate at which investment goods are being produced. […] Saving is equal to investment, because investment leads to a state of affairs in which people want to save (Robinson, 1937b, p. 10).

Dans cette vision, l'épargne ne serait que le résidu de l'investissement et donc il est impossible que l'ensemble de l'investissement découle de l'épargne préalablement accumulée.

La simplification des idées de Keynes apporta à Robinson la sympathie de son mentor, ainsi qu'un large public, qui la reconnaissait comme keynésienne. De cette manière, elle se détachait de l'identité liée à l'orthodoxie marshallien pour adopter l'analyse monétaire de Keynes et par la suite porter le message de la *Théorie générale*.

Robinson et la Théorie générale

La *Théorie générale* visait théoriquement, selon Keynes (1936, p. v), à changer la vision des économistes pour sortir de la croyance à l'équilibre parfait associée au laisser-faire régi par la loi de Say, où « c'est la production qui ouvre des débouchés aux produits » (Say, 1803, p. 138) et où les marchés sont toujours en équilibre. Il était question pour Keynes de faire comprendre que le cas décrit par la théorie néoclassique avec compétition parfaite et plein emploi ne serait qu'un *cas spécial* (Keynes, 1936, p. 3). Pour Keynes, le cas normal dans le capitalisme était un équilibre dans lequel subsistait du chômage. Comme Robinson soutiendra dans *Essays in the Theory of Employment* (1937a) :

> Full employment is only likely to occur in periods of abnormally rapid expansion, when inventions and discoveries are giving constantly renewed stimulus to investment. In a relatively stagnant state of society we should expect under-employment to be the rule. Yet unemployment, as we know it, is specifically the disease of an advanced industrial community (p. 60).

Robinson soulignait aussi l'importance de la spécialisation du travail dans l'explication du chômage dans les économies capitalistes avancées. Dans un tel environnement, Keynes *rejeta* trois hypothèses néoclassiques :

> (1) that the real wages is equal to the marginal disutility of the existing employment; (2) that there is no such thing as involuntary unemployment in the strict sense; (3) that supply creates its own demand in the sense that the aggregate demand price is equal to the aggregate supply price for all levels of out put and employment [i.e. Say's Law] (1936, p. 22-23).

Sa nouvelle théorie avait comme pierre angulaire la *demande effective* qui prenait en compte les anticipations des investisseurs. Il introduisait ainsi l'incertitude fondamentale dans l'analyse de l'offre et de la demande agrégée, qu'il eût d'abord développé dans son *Treatise on Probability* (1921). Comme repris par Robinson (1933b), les déficits de demande liés à des facteurs psychologiques sont centraux dans la théorie de la demande effective de Keynes (1936, p. 148-149). À la fois, ils sont engendrés par l'incertitude et ils l'engendrent. Les déficits de demande effective liés au taux d'investissement par rapport au taux d'épargne seraient donc la cause principale du chômage. Comme le soutenait Keynes (1936, p. 22), étant donné l'interdépendance des trois hypothèses néoclassiques ci-haut, en retirer une impliquait de faire tomber les deux autres. Keynes et ses proches, dont Robinson, avaient la prétention *révolutionnaire* de faire tomber la forteresse de l'orthodoxie et remettant en question ses fondations.

Politiquement pour Keynes, il était surtout question de sauver le système capitaliste de lui-même (Paley *et coll.*, 2016, p. 3). Ceci s'inscrit dans le projet du Bloomsbury, dont Keynes était membre, qui cherchait à sortir l'Angleterre de la morale victorienne conservatrice et ainsi ouvrir les réflexions sur la modernité,

marquée par l'idée de civilisation pacifique et portée vers la culture (Boismenu et Dostaler, 1987, p. 11). Selon Skidelsky : « [the] Members of Bloomsbury were Voltairean survivors, by now subversive by habit, but anxious to retain their dividends and beautiful Georgian houses » (1992, p. 17). Ceci explique bien l'attachement à leurs privilèges et donc au *statu quo* de la société, c'est pourquoi ils ne cherchaient pas à dépasser ou détruire le capitalisme comme dans les alternatives socialistes. Les membres du Bloomsbury et Keynes cherchaient à stabiliser le capitalisme par un *middle way* qui permettrait d'éviter autant le fascisme que le socialisme (Ibid., p. 229-231). Toutefois, cette proposition politique de Keynes s'articule pour Dostaler (2007, p. 96-98) autour d'une vision liée au socialisme libéral, qui se distingue du socialisme étatique, tout en cherchant à assurer le bien-être collectif comme individuel. Soit un interventionnisme étatique, mais sans nécessairement avoir recours à une planification profonde de la production ni à la collectivisation étatique des moyens de production.

Joan Robinson pour sa part allait plus loin dans sa critique du capitalisme et ses solutions étaient proches des socialistes, naturellement dans le contexte anglais elle s'associa avec le Labour Party. Tout de même, elle se définissait d'abord comme keynésienne de gauche, ce que King (2002, p. 49) associe aussi au socialisme libéral. Ce positionnement politique est lié à son insistance en l'intervention étatique pour soutenir la demande effective et l'atteinte du plein emploi. Dès le début des années 1930, elle était associée aux socialistes fabiens tout en rejetant l'appellation marxiste (Ibid., p. 50). Pour elle, le nouveau libéralisme stabilisé de Keynes n'était pas assez pour assurer le plein emploi ainsi qu'une distribution juste et morale. Elle dépassait donc les propositions plus libérales de Keynes en reconnaissant la nécessité d'une planification pour stabiliser l'économie. Ce, tout en visant un objectif commun à Keynes, soit de permettre aux générations futures de vivre sans avoir à se préoccuper des problèmes économiques (Skidelsky, 1992, p. 233-234). Restant proche philosophiquement de son mentor, Robinson (1937b, p. 100-101) réfléchissait la

pensée économique comme étant à la fois une science morale que de l'économie politique, comme dans la tradition marshallienne où il était visé d'améliorer la vie humaine pour ainsi atteindre une vie civilisée. Pour elle, il était clair que les débats méthodologiques en économique étaient liés aux débats fondamentaux et politiques (Ibid., p. 102).

À la croisée des chemins

Robinson continua le travail de Keynes pour l'étendre à la *longue période* dans *Essays in the Theory of Employment* (1937a) et dans son *Introduction to the Theory of Employment* (1937b). Elle cherchait à aller au-delà de la *Théorie générale* en incorporant la croissance économique, le conflit social, la distribution de revenu et l'inflation qui étaient négligés par Keynes, jetant ainsi la base à ce qui deviendra le projet post-keynésien tel que définit par King (2002, p. 1). Par contre, Robinson restait donc prise à cette époque entre l'analyse marshallienne en terme d'équilibre comme chez Keynes et celui de la compétition imparfaite.

Ceci s'illustre dans son traitement de l'investissement dans ses deux publications de 1937 reprenant l'argument de la *Théorie générale*. Chez Keynes (1936), il y a deux théories de l'investissement, soit au chapitre 11 porté sur « l'efficacité marginale du capital et [les] taux d'intérêt » et un autre au chapitre 12 qui « met l'accent sur l'incertitude fondamentale concernant les résultats des décisions d'investissement » (Asimakopulos, 1984, p. 529). Étant donné que Robinson en 1937 mettait l'accent sur l'interprétation du chapitre 11, ses écrits furent décrits par Harcourt et Kerr (2009, p. 29) comme *old-fashioned* et par Jan Kregel (1983) comme orthodoxe, car tout comme Keynes elle ne s'était pas pleinement

émancipée des *vieilles idées*.[7]

Bien que toujours prise dans le carcan marshallien, Robinson était déterminée à en sortir. « [S]he was determined to become the most authentic of all Keynesians and the purest of revolutionaries » (Aslanbeigui et Oakes, 2009, p. 218). Pour répondre aux problèmes de son époque, elle semblait avoir trouvé les solutions dans les écrits de Keynes qu'elle considérait comme des « doctrinal truths » et ainsi devenir « [the] ideologist and protagonist of the [Keynesian] revolution » (Ibid., p. 219), malgré que Keynes comprennait la *Théorie générale* comme un processus qui devait aboutir sur une deuxième édition qui ne parut jamais. Pourtant, Robinson adopta une approche que certains trouvaient trop dogmatique, qui n'était pas bienvenue à Cambridge. Cette attitude eut des répercussions sur elle, où un collège de Cambridge C. R. Fay chercha à mettre un *veto* sur un cours portant sur la monnaie que Robinson voulait enseigner. Malgré la qualité et la popularité de ses présentations, il y avait des réserves à Cambridge pour éviter les conflits de doctrine au sein de l'institution, comme c'était le cas à la *London School of Economics* (Marcuzzo, 2003, p. 552).

La simplification des idées de Keynes, comme dans son *Introduction to the Theory of Employment* (1937b), lui a valu ses accusations d'être parmi les premières synthèses néoclassiques-keynésiennes. Ce livre fut même considéré par certains comme le premier texte associé aux *bastard Keynesianism*, ainsi les mots durs de Robinson furent retournés contre ses propres écrits (Harcourt et Kerr, 2009, p. 27 et King, 2002, p. 25). Ceci est lié à la proximité qu'il y aurait entre ce livre et les idées du modèle IS-LM de Hicks (1937) qu'elle critiqua fortement plus tard. Aussi il est possible d'y voir simplement une stratégie pour rendre plus accessibles les idées dites révolutionnaires de Keynes (Robinson, 1937b, p. xvii).

[7] Cette distinction entre une analyse de l'investissement davantage axée sur le chapitre 11 ou le chapitre 12 est associée au déchirement fondamental entre l'école de la synthèse néoclassique keynésienne reprenant l'analyse marginaliste du chapitre 11, alors que l'école post-keynésienne mettait l'emphase sur l'incertitude fondamentale et ses implications méthodologiques. Nous reviendrons sur ce point quand il sera question de l'approche de Davidson se distanciant des keynésiens américains au chapitre VI.

En plus de chercher à ouvrir l'esprit des jeunes lecteurs à cette nouvelle manière de voir la relation entre investissement et épargne, avec l'impact de la thésaurisation, ainsi que la persistance du chômage dans les économies industrielles capitalistes, Robinson (1937b) visait aussi à présenter l'impact du *multiplicateur* et de la monnaie. Elle utilisait le multiplicateur développé par Kahn (1931) pour expliquer l'effet d'entraînement lié à une augmentation de l'investissement et de l'emploi sur l'ensemble de l'économie. Encore une fois, Robinson (1937b, p. 20) insista sur la relation allant de l'investissement vers l'épargne, où l'effet multiplicateur est réduit par le taux d'épargne. Pour ce qui est de l'impact de la monnaie, Robinson (Ibid., p. 74-77) y exposait l'inconsistance de la théorie quantitative de la monnaie face au cadre d'analyse keynésie. Alors que la vision de la monnaie comme voile sur les transactions réelles était rejetée, l'émancipation est toutefois partielle. Pour Harcourt et Kerr, c'est comme si « Robinson, like Keynes, seems still to be suspended between two worlds » (2009, p. 25).

Comme on peut voir ici, il y a une acceptation de l'endogénéité de la monnaie : « [t]he quantity of money, in turn, is determined by the banking system, acting within the framework of certain legal and customary rules » (Robinson, 1937 b, p. 57). Celle-ci est conforme avec la relation exposée entre l'investissement et l'épargne. Toutefois, la création monétaire reste dépendante des dépôts préalables : « [t]he most important part of the supply of money, in modern conditions, is represented by bank deposits, and it is through the action of the banks that the amount of money is controlled » (Ibid.). Par la suite, elle expose l'histoire liée au multiplicateur monétaire, où les banques accordent des crédits selon un ratio des dépôts. Ceci revient à l'analyse des nouveaux keynésiens de la création de monnaie se revendiquant endogène, mais restant ancrée dans cette vision exogène. Ceci est lié à cette vision de la monnaie comme étant d'abord un stock et non un flux. Malgré que les banques soient en mesure d'accorder du crédit selon la demande de crédit, elles resteraient limitées par la quantité de fonds préexistants. L'analyse des banques

comme simple intermédiaire entre l'épargne et le crédit était ainsi dépassée, sans toutefois adopter une vision réellement endogène à l'économie de la monnaie, comme il sera question dans son *Accumulation of Capital* (1956).

Cet objectif de simplification des idées de Keynes était non seulement une stratégie, elle était aussi liée à la vision d'elle-même que Robinson entretenait à cette époque comme tout au long de sa carrière. Ainsi Joan Robinson, avant d'être une théoricienne, était d'abord une enseignante qui visait à présenter l'analyse économique non seulement comme une théorie sociale *per se*, mais bien comme une boîte à outils au sens de Pigou pour réfléchir par rapport aux problèmes sociaux et ainsi transformer la société (Aslanbeigui et Oakes, 2009, p. 242-3).

Keynes par son approche et ses idées marqua ainsi profondément l'analyse et la vie de Robinson. Il lui permit de sortir du dogme de la guilde marshallienne pour entrer dans celui associé au keynésianisme. Il est à noter qu'il y eut des changements fondamentaux dans l'approche de Robinson suivant la parution du *Traité sur la monnaie* et de la *Théorie générale*, surtout en ce qui a trait aux hypothèses théoriques et aux politiques corollaires. Pour parler de changement révolutionnaire dans son approche, ceci se fera néanmoins attendre. Robinson continuait donc à évoluer dans cette même structure d'idées et de méthode qu'elle critiquait. Bien que plusieurs axiomes et politiques liés à l'orthodoxie furent renversés ou plutôt retournés, les règles du jeu persistaient pourtant, malgré les efforts d'y résister.

Ainsi à travers l'approfondissement des idées de Keynes, Robinson se trouvait à tenter de réhistoriser l'analyse économique en tentant de traiter l'impact du temps ainsi que des institutions sociales essentielles à l'organisation économique, comme la monnaie et le crédit. En plus, il y avait une volonté de sortir de l'analyse probabiliste pour tenter de capter le message de Keynes lié à l'incertitude fondamentale. Car, comme Keynes disait :

> The classical theorists resemble Euclidean geometers in a non-Euclidean world who, discovering that in experience straight lines apparently parallel often meet, rebuke the lines for not keeping straight – as the only remedy for the unfortunate collisions which are occurring. Yet, in truth, there is no remedy except to throw over the axiom of parallels and to work a non-Euclidean geometry. Something similar is required to-day in economics (1936, p. 16).

Bien que cette distanciation s'opérait, les fondements individualistes-utilitaristes et le calcul marginaliste qui en découlaient persistaient, malgré une analyse visant l'holisme. Ainsi, comme Keynes, Robison était prise à cette époque entre deux mondes car elle restait profondément attachée à Keynes et ses idées. Par contre, la relation intellectuelle se transforma lors de l'arrivée d'un économiste polonais, Michal Kalecki, qui venait avec un bagage bien différent des Cambridgiens.

CHAPITRE III

KALECKI AVANT LA THÉORIE GÉNÉRALE (1899 – 1936)

Ce troisième chapitre portera sur l'histoire des idées et de la méthode d'analyse de Michal Kalecki, en observant son développement durant sa jeunesse, sa formation académique, professionnelle et journalistique, ainsi que son apprentissage de l'analyse marxienne non orthodoxe. Comme nous le verrons, ses recherches statistiques l'ont poussé à créer un cadre d'analyse économique se démarquant autant des économistes bourgeois que des marxistes de l'époque. Ses écrits annonçaient la *révolution keynésienne*, en synthétisant une vision monopolistique de l'économie avec une théorie de la demande et des classes sociales.

Un ingénieur, un analyste et un journaliste

Michal Kalecki (1899-1970) est né à Lodz en Pologne, alors le plus grand centre manufacturier de l'Empire Russe (Arestis, 2000, p. 352). Kalecki venait d'une famille bourgeoise juive non pratiquante et son père avait réussi à y établir une petite usine de textile, alors le secteur le plus important de la région (Toporowski, 2013, p. 2-4). La situation économique du jeune Kalecki lui permit d'entreprendre des études à la polytechnique de Varsovie et de Gdansk en ingénierie ainsi qu'en mathématique (López et Assous, 2010, p. 1). Il ne terminera jamais sa formation d'ingénieur dû aux problèmes financiers de sa famille, ceci à cause de la conjoncture qui poussa l'entreprise familiale à fermer ses portes en 1913. La famille Kalecki

accumula des difficultés financières à un point tel qu'il dut mettre fin à ses études en 1925 pour aider ses proches (Toporowski, 2013, p. 14-15). Kalecki (1997, p. 586) soutient que l'usine fut victime du progrès technique, et ce dans un contexte préalable de fusions et d'acquisitions par les industriels allemands en Pologne (Toporowski, 2013, p. 14).

Ce moment marqua profondément l'analyse économique de Kalecki ainsi porté sur la prépondérance des cartels et des oligopoles. C'est pourquoi dans les modèles de Kalecki il est supposé que les entreprises capitalistes ont toutes un pouvoir lié à leur *degré de monopole*. En plus du contexte économique polonais, l'expérience à travers l'entreprise familiale marqua Kalecki, comme son travail pour une agence de notation et pour la plus grande compagnie de construction d'infrastructure polonaise (López et Assous, 2010, p. 1). Ces expériences professionnelles apportèrent à Kalecki un savoir relatif à l'entrepreneuriat et la finance, particulièrement dans les relations de paiement et de crédit, ainsi que les questions de confiance dans de telles transactions (Toporowski, 2013, p. 18). Ces éléments se retrouveront au centre des dynamiques cycliques basées sur le crédit et le risque.

En plus d'accumuler divers emplois d'analyste pour gagner sa vie, Kalecki se tourna vers le journalisme. Toporowski (2013, p. 19) souligne l'importance de cet emploi dans le développement des théories de Kalecki, où ses écrits journalistiques étaient non seulement basés sur ses expériences de travail et ses recherches statistiques sur l'état des marchés, mais aussi affectées par son intérêt dans les débats politiques. Feiwel introduit Kalecki comme quelqu'un qui :

> was never satisfied with merely provinding a theoretical explanation and an analytical toolbox. He considered […] his duty to influence events – to participate actively in shaping economic policy in his own country and abroad (Kalecki, 1972, p. 8).

Dans ses articles journalistiques publiés principalement dans *Przeglad Gospodarczy*, *Koniunktura Gospodarcza* et *Polska Gospodarcza*, Kalecki y décrivait un monde qui

fut marqué par l'hyperinflation et la croissance du chômage, une situation qu'il connaissait depuis son enfance. Un tel contexte poussa en Pologne une montée du socialisme, qui était associée à la révolution rouge en Russie. Bien que Kalecki s'intéressait au débat et soutenait les révolutionnaires, il n'était pas directement impliqué. Toporowski (2013, p. 15, 43-45) explique ceci par sa précaution et son introversion, qui se sont reflétées dans sa distanciation des partis politiques, malgré qu'il se définissait comme marxiste et qu'il avait de fortes sympathies pour les socialistes.

Initiation à l'analyse économique : marxienne, statistique et marginaliste

Les débats politiques et son journalisme le poussèrent à étudier diverses théories économiques marxistes, tout en ayant tendance à sortir de l'orthodoxie marxiste axée sur l'analyse de Lénine. Par exemple, il porta une attention particulière à la théorie du cycle de Tugan-Baranovski et son interprétation du schème de reproduction du tome 2 du Capital de Marx (Ibid., p. 19-20). Kalecki aurait été introduit à cette analyse de Marx par la lecture des *Principles of Political Economy* de Tugan-Baranovsky (1909) vers 1922, alors toujours étudiant en ingénierie. Selon Osiatynski, l'éditeur des *Collected Writings* de Kalecki, Tugan-Baranovsky serait une des sources d'inspiration les plus importantes dans son analyse de comptabilité nationale (Kalecki, 1990, p. 425). Dans les théories de Tugan-Baranovsky, la force majeure du capitalisme serait liée aux décisions d'investissement, où les profits ne seraient que la réponse de la validation de cet investissement.

> Tugan-Baranovsky rightly sees that satisfaction of consumer demand is not the driving force of capitalism, which is characterised by him as 'antagonistic in nature', with the making of profits and the accumulation of capital the ultimate driving forces of capitalist development (Harcourt et Kriesler, 2016, p. 257).

Cette analyse marxiste de la circulation du capital régulant la reproduction matérielle et sociale place la notion d'équilibre dans les sociétés capitalistes comme un cas d'exception, ce que reprendra Kalecki. Ceci est lié chez Marx à la notion de reproduction élargie dans le capitalisme, qui est cyclique et nécessitant constament davantage de production seulement pour maintenir à niveau l'économie (Aglietta, 2015). Une demande croissante constante est donc impérative pour soutenir cette nécessité de produire davantage. Par contre, cette demande n'est pas définit tant par les travailleurs que par les capitalistes, où le cycle est principalement déterminé par leur dépense en consommation mais surtout en investissement selon leurs anticipations de profits (Trigg, 2017). Un tel univers est donc très dynamique étant basé sur les prévisions de certains, où ceux-ci peuvent décidé de retirer leur capital de la circulation à tout instant. Ces idées seront reprises par Kalecki dans son analyse des cycles et de la demande effective. Ceci prend forme à la fois dans son hypothèse que les travailleurs dépensent la totalité de leur salaire, où leur épargne n'aurait pas d'impact significatif, et aussi dans la maxime qui lui est attribuée : *où les capitalistes gagneraient ce qu'ils dépensent et les travailleurs dépenseraient ce qu'ils gagneraient* (Robinson, 1971, p. 47). En fait, le sens de cet aphorisme proviendrait plutôt de Tugan-Baranovsky, selon Toporowski (2013, p. 20).

À la même époque, en plus de l'étude de Tugan-Baranovsky, Kalecki développa sa réflexion économique par la lecture de Rosa Luxemburg. De celle-ci, Kalecki sera influencé par le lien entre les inégalités, le crédit et les surplus d'épargne (c.-à-d. thésaurisation) qui était renforcé dans les économies dominées par les monopoles et cartels. En partant de l'analyse de l'accumulation du capital de Luxemburg, Kalecki y reprit cette relation où le taux d'épargne serait déterminé par le taux d'investissement, comme chez Keynes. C'est pourquoi en 1937 dans son *Essays in the Theory of Economic Fluctuation,* il souligna que : « Rosa Luxemburg […] [i]n her *Akkumulation des Kapitals* she stressed the point that, if capitalists are saving, their profits can be 'realized' only if a corresponding amount is spent by them

on investment » (Kalecki, 1990, p. 255). Encore une fois, l'épargne est considérée comme un résidu de l'investissement et non seulement comme une manne de fonds préalable pour investir. C'est pourquoi Kalecki nota, en parlant de sa synthèse proposée dans *Studies in the Theory of the Business Cycle,* que : « It is worth noticing that there is a certain affinity between these theories of mine and those of Rosa Luxemburg » (1966, p. 1, n. 1).

En plus de l'influence de Luxemburg, Kalecki s'intéressa à l'interprétation économique de l'économiste réformiste John Hobson. Comme Keynes (1936, p. 368), Kalecki fut influencé par Hobson par rapport à la médiation monétaire et l'impact déstabilisant de la thésaurisation. Suivant les circonstances de la crise de 1929, Kalecki soutenait en 1932, dans « Is a 'Capitalist' Overcoming of the Crisis Possible ? » paru dans *Przeglad Socjalistyczny*, la nécessité de réforme monétaire allant selon les enseignements de Hobson pour sortir de la dépression. « To prevent a catastrophe in the system, and to extend its life for some time, Hobson believes that internationally co-ordonated credit assistance to debtor countries and world price stability are required » (Kalecki, 1990, p. 48). Cette analyse des dynamiques et des forces économiques marquées par l'endettement finit par pousser Kalecki dès 1932 à adopter une vision proche de ce qui deviendra l'hérésie keynésienne, liée à la demande effective et au crédit.

Kalecki resta tout de même en continuité avec l'approche marxienne en reprennant le schème de reproduction de Marx comme base à l'élaboration de sa théorie de la demande effective et la division de la société entre capitalistes et travailleurs. Aussi, comme le souligne Sawyer : « Kalecki and particularly Marx adopted the general view that economies (and societies) evolve over time, and as their structure changes the laws of operation of the economies may change » (1985, p. 144). Dans leur vision, les sociétés capitalistes sont l'aboutissement d'un processus historique bien spécifique, marqué par les structures féodales et l'impérialisme qui implique une division sociale marquée par les classes. Leur aboutissement autant que

leur évolution sont donc sujets aux conditions contingentes de l'histoire à la base du dynamisme des sociétés. Ainsi, Kalecki étudiait le capitalisme comme un système en mouvement continuel, où la loi de Say serait une anormalité plutôt qu'une loi.

Kalecki reprenait l'interprétation du schème de reproduction de Luxemburg plutôt que l'analyse statique de Tugan-Baranovsky (Harcourt et Kriesler, 2016). En rejetant la loi de Say et en comprenant le schème de reproduction du capitalisme comme étant marqué par un problème de demande effective de long terme, Kalecki tentait de capter ce dynamisme. Comme il est question ici :

> As regards Marx's schemata, his system can be in equilibrium only when automatic expanded reproduction is assumed, i.e. when there is a complete reinvestment of accumulation. […] From the spirit of Marx's analysis, it follows that this reinvestment does not always take place, and hence there is a deviation from his schemata. This deviation, which Marx did not systematically investigate is more consistently emphasised by Rosa Luxemburg. The supply nature of Marx's schemata lies in his assumption of total reinvestment of accumulation. However, from this it follows that the schemata represent a certain ideal equilibrium, which is in contradiction with the fundamental and often-quoted statement of Marx on the incommensurable development of the forces of production and the expansion of purchasing power. Long-run instability appears in the schemata as soon as the automatic reinvestment of accumulation is no longer assumed. (Kalecki, 1991, p. 559 cité par Harcourt et Kriesler, 2016)

Les conditions pour atteindre l'équilibre entre la demande et l'offre au niveau agrégé représentaient donc un cas quasi impossible pour Kalecki, étant dans un système perpétuel surplus ou déficit. La dynamique cyclique du capitalisme ici implique donc que tout moment de croissance à comme contre partie une crise.

Par contre, la vision de Kalecki et de Marx se détachait sur certains fondements liés à leurs contextes historiques et à leurs développements intellectuels différents. Marx en continuité avec les écrits de Ricardo décrivait un monde surtout déterminé par la compétition, donc en concordance avec les écrits économiques orthodoxes, alors que Kalecki était face à des économies marquées par les oligopoles et les

cartels. Aussi la nature de la monnaie était bien différente chez Marx et Kalecki. Marx pour sa part parlait principalement d'or et de papier monnaie, alors que dans les écrits de Kalecki il était question de monnaie-crédit. Ceci est lié à la fois au contexte monétaire, mais aussi aux influences intellectuelles telles que Wicksell et Hobson sur Kalecki. Toutefois, selon Sawyer (1985, p. 171), Kalecki et Marx rejetaient l'interprétation standard de la monnaie liée à la théorie quantitative de la monnaie.

C'est à l'*Institut de recherche sur les cycles économiques et les prix* de Varsovie, où Kalecki fut embauché en 1929 comme statisticien, qu'il développa en profondeur ses écrits théoriques (López et Assous, 2010, p. 2). Il avait comme mandat de recherche d'étudier les cycles économiques et les dynamiques de diverses industries, surtout en ce qui a trait aux monopoles et cartels (Sawyer, 2000, p. 354). Il y rencontra et travailla avec Ludwick Landau qui influença son travail statistique. Pour Landau, l'analyse statistique dépasse la question d'inférence où les données émergent de la réalité sociale et économique permettant de jeter la lumière sur celle-ci (Toporowski, 2013, p. 37). L'influence de l'Institut et de Landau permet de saisir l'approche de Kalecki par rapport aux données et à l'économétrie, où la pensée de l'ingénieur et du mathématicien rejoint les approches de sciences sociales. En continuité avec leur désir de représenter la réalité sociale, Kalecki et Landau furent les premiers à estimer l'investissement, la consommation et le revenu social agrégé de la Pologne (López et Assous, 2010, p. 5). Kalecki fut un pionnier dans la promotion et la production d'une comptabilité nationale. Cette représentation globale des économies visait à contribuer à une compréhension holistique des économies nationales, comme il était question dans le projet keynésien. Il était question de comprendre les dynamiques qui dépassaient la somme des comportements des individus atomisés. Le contexte académique, mais surtout son analyse statistique, permit à Kalecki de développer les assises historiques et statistiques pour ce qui deviendra sa théorie du cycle économique.

C'est lors de son passage à l'*Institut* que Kalecki développa en 1933 ses *Essays on the Business Cycle Theory* (Kalecki, 1990, p. 65-107). Ce livre représente sa première formulation complète de sa théorie du cycle. Kalecki adoptait une approche positiviste dans son explication des cycles : « we want to set out a mechanism which could explain the relative regularity of business fluctuations » (Ibid., p. 66). Kalecki y reprenait l'analyse des *Crises périodiques de surproduction* de Aftalion (1913) qui mettait l'accent sur l'importance du temps de production du capital, engendrant des risques de surproduction, et la méthode de Tinbergen permettant de capter ce temps de production (Kalecki, 1990, p. 67-68). La dynamique centrale du modèle s'exprime comme suit : « In this mechanism of the business cycle it is not the level of prices but the level of profitability that stimulates the desire to invest. » (Kalecki, 1990, p. 68) Ceci est très proche de ce que Keynes avancera dans son chapitre 3 de sa *Théorie générale* (1936) avec sa théorie de la demande effective. En plus, Kalecki (1990, p. 93-98) soutenait l'importance du crédit dans l'explication du mécanisme du cycle économique.

La théorie qui y est développée lui permit d'acquérir une certaine reconnaissance internationale, principalement grâce à sa présentation en 1933 à la troisième conférence de la Société d'Économétrie à Leyden. Kalecki y présenta une version française de sa théorie : *Essai d'une théorie des mouvements cycliques construite à l'aide de la mathématique supérieure*. Cet essai avait la forme de ceux présentés à la Société d'Économétrie, où l'effet cycle provient des événements passés avec des effets de perturbation à la Slutsky (Kalecki, 1990, p. 444-445). Par contre au niveau des idées, il se différenciait des autres présentations. Plutôt que de présenter une adaptation du cadre de Walras et Pareto selon la norme liée à l'équilibre et la compétition parfaite qui se construisait, Kalecki y avait présenté une analyse des cycles économiques marquée principalement par les choix d'investissements liés aux profits et non aux prix, mais aussi les choix d'utilisation des capacités de production liées au degré de monopole. Ceci le différenciait nettement de l'analyse de Jan

Tinbergen étant plus proche de celle de Ragnar Frisch. Il attira l'attention de ces deux pionniers de l'économétrie, tous deux présents lors de l'événement (López et Assous, 2010, p. 5). À un point tel, que Tinbergen et Frisch présentèrent chacun une critique de Kalecki dans *Econometrica* en 1935 (voir Kalecki, 1990, p. 447-463).

À Leyden, Kalecki fut confronté pour la première fois à la prédominance de cette vision de l'économique comme étant déterminée par un équilibre général, où les prix détermineraient l'investissement et la production. Cette vision se démarquait nettement du projet de Kalecki porté sur les cycles et la dynamique d'accumulation, mais aussi sur les rapports de pouvoir monopolistiques et de classes, qui sont inhérents à la description des systèmes capitalistes de production. Ceci est lié au fait que Kalecki n'ait pas reçu son instruction économique du milieu académique polonais. Ainsi, il ne fut en contact que tardivement avec l'analyse néoclassique walrasienne malgré la prédominance de celle-ci en Pologne, au contraire d'Oskar Lange (Sawyer, 2000, p. 354).

Lange fut un collègue de Kalecki en Pologne et comme Kalecki il fut récipiendaire d'une bourse d'études Rockefeller (Toporowski, 2014, p. 74). Bien que tous deux étaient socialistes, leurs parcours théoriques furent très différents. Au contraire de Kalecki, Lange opta pour les fondements walrasiens pour prouver la soutenabilité d'une économie socialiste (Beaud et Dostaler, 1996, p. 339 et Düppe, 2011, ch. 7). Cette réplique à von Mises engendra les critiques de Hayek envers les « dangers » liés à l'analyse équilibriste cherchant à établir une économie socialiste (Dostaler, 2001, p. 17). Aussi Lange fut critiqué par Kalecki par rapport à sa description en terme d'équilibre d'un processus poussé par l'investissement dans un environnement dynamique et instable. En fin de vie, Lange donna raison à Kalecki par rapport à la méthode d'analyse économique (Toporowski, 2013a).

On peut voir dans son essai de 1934 *Three System*s (1990, p. 201-219) une réponse à ce cadre d'analyse en utilisant la logique néoclassique pour montrer les

lacunes de cette théorie. Ce texte est une des rares insertions de Kalecki dans l'analyse d'équilibre général. Il cherche à la fois à montrer l'existence d'un équilibre avec chômage dans leur cadre d'analyse, qu'il nomme *quasi équilibre* (Kalecki, 1990, p. 201). Ceci est très proche d'une des thèses principales de la *Théorie générale* qui fut retenue dans la synthèse néoclassique-keynésienne. De plus, Kalecki vise à incorporer l'impact de la monnaie-crédit dans ce cadre d'analyse, ainsi montrer les limites de ce cadre d'analyse statique. Par contre certains sont critiques relativement à cette interprétation comme King et Chapple (1995) pour qui *Three System*s « was an IS-LM model » (King, 2002, p. 36). Pourtant Toporowski (2013, p. 69) avance que *Three System*s peut être vu comme une anticipation critique de l'analyse *hicksienne*, où l'équilibre général est amalgamé à l'analyse keynésienne comme dans Hicks (1937). *Three System*s peut être considéré comme le *Economics of Imperfect Competition* de Kalecki, étant donné qu'il tente une critique interne visant à influencer l'orthodoxie de l'époque.

Après sa première contribution majeure des années 1930, Kalecki continua à travailler pour l'Institut et raffiner sa théorie. En 1935, il publia deux textes qui reprennent ses principaux arguments, un en français, *Essai d'une théorie du mouvement cyclique des affaires* (1935a), et l'autre en anglais, *A Macrodynamic Theory of Business Cycle* (1935 b). Par contre, ceux-ci n'eurent pas le succès espéré ainsi ils « passèrent à peu près inaperçues […] leur formulation mathématique complexe et le style très dense de Kalecki en rendaient la lecture très difficile » (Beaud et Dostaler, 1996, p. 317). Pour sa part, Robinson discute d'un « article in French which nobody read and a mathematical article which nobody understood » (1973, p. 87). Avec le temps son style d'écriture se transforma, priorisant un langage simple pour expliquer les problèmes économiques plutôt que les mathématiques (López et Assous, 2010, p. 2). Par contre, l'articulation mathématique bien que réduite au minimum nécessaire restera centrale, tout comme la densité de ses arguments.

Avant-garde du keynésianisme

Les écrits de Kalecki représentent une vision et plusieurs idées qui seront aussi présentes dans la *Théorie générale* de Keynes. Étant donné la publication antécédente de ces textes, Robinson (1973b, p. 86) soutient que Kalecki serait le précurseur de la *Théorie générale* et du concept de demande effective. Pour Robinson :

> *The General Theory of Employment, Interest and Money* was published in January 1936. Meanwhile, without contact either way, Michal Kalecki had found the same solutions. The first essay in this volume was published in 1933. Like a prelude it enunciates themes later to be elaborated.
>
> The last few pages bring out sharply the first Keynesian proposition that an increase in investment does not require a prior decision to increase saving. Firms and governments are free to raise their rate of outlay on investment at any time, and, when they do, savings, one way or another, increase to the corresponding extent (1966, p. ix).

Par contre, cette thèse qui reconnaissait Kalecki comme précurseur est entourée d'un grand scepticisme qui s'explique autant par la renommée de Keynes que par la modestie de Kalecki concernant les idées majeures de la *Théorie générale*, mais aussi due à l'approche marxiste de Kalecki qui le distanciait des économistes anglais comme américains (Harcourt et Kriesler, 2009, p. 2). Ceci est aussi lié à l'attitude de Kalecki par rapport à ses idées. En reprenant Galbraith, Feiwel (1975, p. 17) souligne que l'économiste polonais n'était pas de ceux qui cherchaient à propager sa pensée sur toutes les tribunes au contraire de Galbraith.

La question n'est pas de départager à qui on doit l'originalité des concepts, mais bien de départager leurs fondements et ce qui en découle. Alors que Keynes a développé sa théorie de la demande effective à partir des fondements marshalliens marginalistes en vogue à Cambridge, Kalecki est arrivé à un résultat similaire en partant des canons marxiens, dont ceux mentionnés ci-haut : Marx, Tugan-Baranovsky et Luxemburg (Beaud et Dostaler, 1996, p. 317.). Cette histoire

cambridgienne autour de l'anticipation par Kalecki des idées de Keynes n'est pas innocente, car elle représente le point de départ d'une scission chez les keynésiens sur les fondements à adopter qui sera abordée au chapitre VI et VII de ce mémoire.

En revenant sur *Essays on the Business Cycle Theory* (1933), *Three System*s (1934) et l'*Essai d'une théorie du mouvement cyclique des affaires* (1935a), de Kalecki, on peut y voir *ex post* les idées associées à la révolution keynésienne avant la parution de la *Théorie générale* (1936). Kalecki y exposait une analyse dynamique du capitalisme proche du keynésianisme, premièrement par la *demande effective* et deuxièmement par une *endogénéité monétaire*. Par contre, on verra qu'il s'éloignait de la vision de Keynes par rapport aux dynamiques *monopolistiques* et le conflit social. Quant à la demande effective, Kalecki (1935a, p. 296) avance une explication basée sur la dépense capitaliste comme déterminant de la conjoncture, ce qui sera associé par la suite au principe de demande effective de Keynes. Kalecki suppose que plus les capitalistes dépensent au niveau agrégé et donc moins ils épargnent, plus leurs profits seront grands. Même en supposant la flexibilité des prix et des salaires comme dans le modèle walrasien, Kalecki en 1934 démontre que son résultat tient.

> [T]he effect of increased saving […] reduced capitalist consumption, S, generates a loss of purchasing power. The prices of consumer goods decline to a level at which workers can purchase goods not consumed by capitalists. As a result, capitalist profits fall by the amount previously spent by them on consumption which they have now relinquished. The less capitalist spend on consumption, the smaller profits they earn (Kalecki, 1990, p. 217).

Dans ce cadre d'analyse, l'investissement d'un capitaliste dépend donc directement des dépenses en investissement et en consommation des autres capitalistes. « The volume of investment orders D at a given time depends on the anticipated net profitability » (Kalecki, 1990, p. 73). Donc lorsque les firmes cherchent individuellement à épargner, elles ne font qu'empirer la situation des capitalistes au niveau agrégé. Cette articulation de la demande effective par Kalecki engendre un phénomène opposant rationalité individuelle et collective. Dans le cas des firmes, on

accorde contemporainement à Kalecki le *paradoxe de coût*, où « s'il y a baisse des salaires dans une branche quelconque, les bénéfices réels dans cette branche se trouvent accrus, tandis que ceux des autres baissent autant » (Kalecki, 1935a, p. 302).

En plus de la demande effective, Kalecki y décrit une circulation et une création monétaire proche des théories de la monnaie *endogène*. Sur ce point, Kalecki se démarque des penseurs marxistes qui généralement adoptaient une vision exogène de la monnaie, la même que l'orthodoxie économique associée à la théorie quantitative de la monnaie. Comme le soulignait Robinson : « [t]he Marxists abused the academics, but they shared their belief in the principles of sound finance » (1966, p. vii). Plutôt que de suivre cette vision orthodoxe et marxiste de la monnaie, Kalecki se positionna *a contrario* en exposant explicitement comment le taux d'investissement déterminerait le taux d'épargne, comme le fera explicitement Keynes en 1937 dans son texte « The General Theory of Employment » paru dans *The Quaterly Journal of Economics*. Ces hypothèses poussèrent Kalecki (1935a) à affirmer que « ces dépenses [d'investissement] se financent par elles-mêmes » (Ibid., p. 297) et où l'« inflation du crédit » est inhérente « aux éléments techniques du marché monétaire » (Ibid., p. 298). Cette inflation du crédit est indispensable pour soutenir la croissance de la production et des commandes. Il avait déjà exposé en 1933 comment l'investissement capitaliste s'autofinance par l'accès à du crédit bancaire dans une compréhension cyclique du crédit. Comme à la Figure 2 qui illustre le mécanisme de l'autofinancement du crédit chez Kalecki, lié à la reproduction cyclique du système capitaliste par la circulation du capital sous forme monétaire.

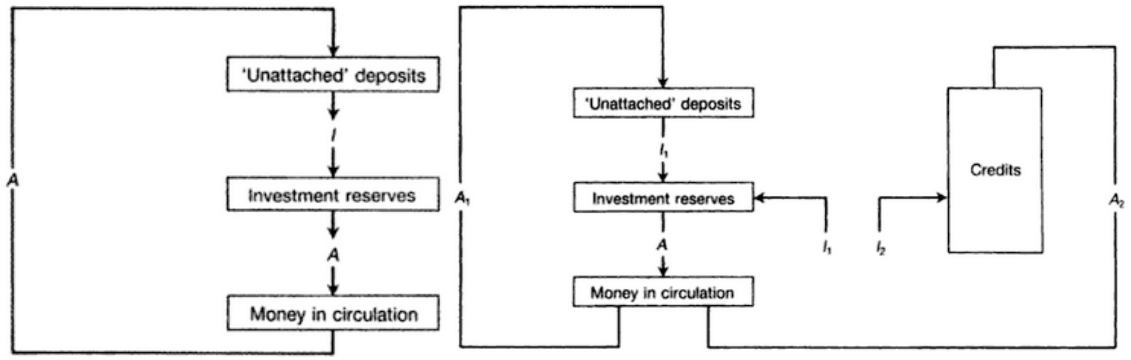

FIG. 5 FIG. 7

Figure 2. L'autofinancement de l'investissement : sans crédit (à gauche) et avec crédit (à droite) (Kalecki, 1990, p. 94 et 96)

Osiatynski souligne comment cette compréhension de la monnaie par Kalecki est proche de l'analyse de Wicksell par Frisch, ainsi que des Suédois Myrdal et Lindhal (Ibid., p. 491).[8] Selon l'interprétation de Frisch, comme chez Kalecki, la monnaie est endogène au processus économique étant créée par les banques selon les demandes de crédit. C'est pourquoi il y a création de monnaie lors de l'émission de crédit puis destruction de monnaie, ou de pouvoir d'achat, quand le prêt est remboursé. C'est pourquoi Kalecki dans *Three Systems* commence son analyse en posant que : « there is 'creation' and 'destruction' of purchasing power » (Kalecki, 1990, p. 201). Pour lui, la théorie quantitative de la monnaie, où la monnaie ne serait qu'un voile et où les banques ne seraient que des intermédiaires, ne peut faire de sens dans une économie capitaliste de production où il y a croissance de la production. « Investments are generally made, not by rentiers, who saves, but by the entrepreneur, who borrows » (Kalecki, 1990, p. 205). Alors en supposant qu'il faut une manne d'épargne préalable pour financer l'investissement et donc sans inflation du crédit,

[8] Toutefois, il est à noter que Kalecki au contraire de Wicksell ne suppose pas un taux d'intérêt naturel, mais bien un taux d'intérêt fixé par la politique monétaire de la banque centrale (Kalecki, 1990, p. 196). Aussi Kalecki ne suppose pas que la banque centrale soit purement indépendante, mais active dans la politique économique qui peut différer du cycle économique (Kalecki, 1990, p. 66).

ceci limite grandement la possibilité d'expansion du système. « None the less, the output of investment goods […] is determinded, not by entrepreneurs, but by rentiers » (Ibid.). Comme mentionné précédemment dans la comparaison de l'analyse monétaire de Kalecki et de Marx, Kalecki tentait de capter les innovations monétaires et la compréhension de celle-ci liée à son époque marquée par la monnaie-crédit plutôt que l'or et la monnaie papier.

Par contre ce qui diffère Keynes de Kalecki à cette époque est lié à leurs bases méthodologiques, mais surtout ontologiques. Étant donné son bagage socialiste, son travail journalistique et statistique entre autres sur l'économie polonaise, Kalecki analysait l'économie bien différemment des principes marshalliens marginalistes adoptés par Keynes. Plutôt que de partir d'un contexte de compétition parfaite comme Marshall et puis incorporer des problématiques, Kalecki suit l'héritage marxien et la tradition allemande en optant pour une représentation des forces *historiques* et *monopolistiques* à l'œuvre.

Selon cette conception, la concentration des pouvoirs de marché n'y affecte pas seulement la distribution, mais aussi le taux d'utilisation des facteurs de production qu'il décrit selon le « degré d'exploitation » (Kalecki, 1935a, p. 302 et 305). « [Even] with the assumption of increasing marginal costs, the capital equipment of individual industries will not generally be fully utilized » (Kalecki, 1990, p. 202). Ainsi dans le système kaleckien, plutôt que d'avoir un ajustement de prix face aux variations d'offre et de demande, le système tire sa dynamique de l'ajustement des capacités de production par l'entremise du système de crédit comme discuté plus haut. Pour Kalecki, étant donné qu'il suppose un surplus constant des capacités de production, autant par rapport au capital fixe que les emplois, ceci a des effets néfastes sur le cycle économique particulièrement pour la reprise post-crise. « During the structural crisis, the monopolistic nature of capitalism and the permanent excess of fixed capital counteract tendencies towards the renewal and expansion of fixed capital » (Kalecki, 1990, p. 50).

L'importance des forces monopolistiques et oligopolistiques n'y est pas liée à la vision néoclassique de celle-ci. Bien que ces tendances monopolistiques influencent négativement l'utilisation efficace des facteurs de production, une économie compétitive capitaliste ne serait pas nécessairement en mesure d'utiliser plus efficacement ces facteurs selon Kalecki (1935a, p. 305). Pour lui ceci est principalement dû à plus grande variance des bénéfices bruts des entreprises en compétition qui affectent autant la production que les salaires réels étant donné la variation du degré d'exploitation.[9] Dans un tel contexte, Kalecki avançait que les forces compétitives généraient par elles-mêmes une tendance vers une concentration et une centralisation du capital (Despair, 2017, p. 380). Comme dans son analyse du *Business Cycle*, Kalecki (1971, p. 124-137) soutenait l'importance de ces tendances monopolistiques, où le système produirait les conditions à une suraccumulation d'épargne et un sous-investissement, engendrant donc des problèmes de demande effectives que l'on peut associé à la stagnation séculaire.

Ainsi chez Kalecki, une économie capitaliste reste toujours marquée par des capacités de surproduction qui engendrent une instabilité causant un mouvement cyclique. Ces surcapacités de production sont liées à la sous-utilisation des intrans à la production, que ce soit les travailleurs laissés sans emploi, des machines laissées à l'abandon ou utilisé en deça de ces capacités, ou bien du capital thésaurisé. Ceci est lié chez Kalecki au fait que les entreprises par leur nature monopolistique peuvent et vont préféré sous produire pour être en mesure de pouvoir ajuster facilement la quantité tout en maintenant leur marge de profit. Dans ces modèles, l'adjustement face à une variation de la demande se fait davantage par un ajustement des quantités que des prix.

---

[9] Chez Kalecki, comme Marx avant lui, l'exploitation est liée à l'appropriation par le capital d'une part de la valeur produit par les travailleurs. Dans ce contexte, le salariat n'y signifie pas exploitation, mais elle est sa condition préalable (Carchedi, 2017). Pour Marx: « Le taux de survaleur [qui correspond au ratio entre surtravail et travail nécessaire pour la reproduction du travailleur] est par consequent l'expression exacte du degrée d'exploitation de la force de travail par le capital ou l'ouvrier par le capitaliste » (2009, p. 243).

En continuité avec Marx, il est à souligner que Kalecki se distingue des fondements de l'approche marshallienne comme des modèles de l'*équilibre général*, sa prise en compte des dimensions politiques liée au *conflit social* entre classes qui marque tout système capitaliste. Cette différenciation sociale come fondement ontologique de la pensée de Kalecki l'écarta davantage de la méthodologie atomiciste de la théorie néoclassique qui n'est pas outillié pour y faire face. Pour lui, ces catégories devaient être posé pour être en mesure de discutter d'une économie capitaliste organisée autour de la vente de la force de travail de certains, n'ayant d'autres choix. Ainsi, Kalecki s'inscrivait dans cette critique de l'économie politique qui rejetait les explications de la distribution et des prix à partir de choix individuels. Selon l'héritage marxien, il était question d'abord d'une analyse macroéconomique où les comportements microéconomiques sont d'abord définits par leur rapport de classe et leur environnement social, ce qui renvoie aux institutions et aux autres formes d'organisation des travailleurs comme des capitalistes. Toutefois, comme dans son analyse du cycle économique et de la demande effective, Kalecki n'acceptait pas la vision orthodoxe du marxisme, où il est supposé un jeu à somme nulle impliquant une relation inverse entre profit et salaire, ce qui le distinguait de la vision du Parti Communiste Polonais (Toporowski, 2013, p. 65).

Non seulement Kalecki insistait sur la dichotomie entre capitaliste et travailleur comme mentionné plus haut, mais aussi comment leurs conditions de vie se distinguent. Ceci est lié à son expérience de vie, où les travailleurs étaient trop pauvres pour épargner à long terme, mais aussi pour avoir accès au crédit. Dans sa vision, seuls les capitalistes sont en mesure de thésauriser des sommes assez importantes pour être pris en compte et avoir un impact au niveau agrégé. C'est pourquoi à cette époque, comme dans la majorité de ses écrits subséquents, Kalecki fait l'hypothèse suivante : « We assume that only workers and capitalists (entrepreneurs and rentiers) exist; workers consume all their incomes […] the abscence of workers' savings must be regarded as fundamental » (1990, p. 202). Par

conséquent pour Kalecki, non seulement les inégalités de revenus sont claires, mais aussi le pouvoir économique qui y est corollaire. C'est pourquoi il reconnaît une place importante à l'État, autant dans la redistribution des revenus (p. ex. Kalecki, 1990, p. 105-106) que dans la planification, comme dans les économies mixtes et socialistes.

L'hypothèse voulant que les travailleurs n'épargnent pas permet d'éviter une confusion liée à la notion de demande effective de Keynes. En posant explicitement comme identité l'égalité entre investissement et épargne, ceci engendra une lecture allant dans le sens inverse de ce qui était cherché, entre autres dans la synthèse néoclassique-keynésienne. Selon Robinson :

> Kalecki avoided all this pother because he started from the assumption that wage incomes are fully spent (with a negligible time-lag), so that the gross overall surplus on the sale of consumer good is equal to the wage bill for investment sector plus the expenditure of capitalists for consumption. (1966, p. ix)

Cette représentation de la réalité économique représente bien l'extension du schème de reproduction de Marx avec une compréhension de la circulation monétaire. Elle est aussi liée à son expérience professionnelle dans le monde de la production, qui se distingue de celle de Keynes sur les marchés financiers. En plus de leurs expériences professionnelles, leurs expériences de vie étaient très différentes et marquées par la conjoncture économique et politique particulière à leur pays respectif. « Coming from a study of Marx and from the experience of quasi-Fascist pre-war Poland, Kalecki took a much less rosy view than Keynes of the possibility of reforming capitalism » (Robinson, 1973b, p. 89).

Kalecki : scientifique sans scientisme

Comme il fut discuté dans ce chapitre, Kalecki a bel et bien cerné les éléments *révolutionnaires* de la *Théorie générale* avant la parution du livre. Ce, d'une manière indépendante et à partir de fondements se voulant plus réalistes, grâce à son approfondissement préalable des statistiques, mais aussi de l'organisation de la production et du crédit par son expérience pratique. Étant axés vers l'application politique et surtout la transformation sociale, les théories de Kalecki visaient à dépasser la pure abstraction pour ainsi capter les mécanismes principaux dictant la dynamique cyclique du capitalisme. Cependant, à première vue les écrits théoriques de Kalecki semblaient s'inscrire dans cette idée de scientificité de l'économique en vogue, lié au formalisme mathématique et au déductivisme. Par contre, comme le souligne Lipinsky : « Kalecki's independant efforts coincided with a veritable mathematical invasion in economics » (1971, p. 70). Malgré qu'il tentait de restreindre les mathématiques à l'essentiel, il restait un ingénieur pour qui les statistiques permettraient de mettre en lumière la réalité holistique dépassant souvent la logique humaine, où la systématisation *ex post* se voulait une simplification de sa réflexion.

> To read Kalecki's writings is an aesthetic pleasure, not so much because of any elaborate choice of words, but rather because of the striking concentration of content. Even when not making use of models and equations, Kalecki always wrote in the language of mathematics (Ibid., p. 73).

Bien que Kalecki avait une approche théorique qui semblait positiviste, il restait marqué par un cynisme et un pragmatisme qui l'empêchait de tomber dans toute forme de dogmatisme.

Au contraire de Robinson et de Keynes, Kalecki n'était pas pris entre deux mondes, celui de la rigueur scientifique et les approches intellectuelles historiques. Il cherchait à tirer le meilleur des deux approches, en comprenant leurs limites propres.

Ainsi, il cherchait à construire dans cet interstice l'économique du futur. Ceci est lié aux fondements marxiens de l'analyse de la science, où celle-ci pouvait être porteuse de vérité et de changement social. Comme le soulignait Lipinski (1970) dans une traduction de Kriesler :

> The great strenght of Kalecki as an abstract thinker was his close knowledge of life. […] Even in his most general mathematical formulae one could feel the presence of real life (Lipinsky, 1975, p. 9).

Par contre, comme nous le verrons au prochain chapitre, il n'eut pas le succès escompté étant donné une ressemblance par la forme aux écrits de ses comparses économistes sans toutefois tomber dans leur jeu qu'il trouvait bourgeois. Kalecki était un homme solitaire dans son approche et il ne cherchait pas à se raccrocher à quelconque auteur. Il avait une vision de la réalité indépendante des limites imposées par les écoles de pensée.

Grâce à la reconnaissance de son travail, Kalecki reçut une bourse Rockefeller en 1936 avec la recommandation de Edward Lipinski, directeur de l'Institut, et de Ragnar Frisch (Toporowski, 2013, p. 74-75). Kalecki avait comme mandat l'étude des théories des cycles entrepreneuriaux du point de vue monétaire de Wicksell. Pour ce faire, il se rendit à Stockholm pour rejoindre Gunnar Myrdal en janvier 1936. Son expérience en Suède fut brève et distante, Targetti et Kinda-Hass soutiennent que ceci est lié à l'incompatibilité de Kalecki avec les économistes suédois qui le fâchèrent par leur attitude bourgeoise (Kalecki, 1982, p. 244). Mais aussi la parution de la *Théorie générale* en février le poussa à aller à Cambridge.

CHAPITRE IV

KALECKI À CAMBRIDGE ET APRÈS (1936 – 1970)

Dès février 1936, Keynes publiait déjà sa *Théorie générale*, alors que Kalecki se trouvait toujours à Stockholm. Selon l'histoire avancée par Robinson (1977, p. 8-9), la lecture du livre de Keynes fit un choc à Kalecki, étant donné que c'était celui qu'il cherchait à écrire lors de son voyage dans les pays scandinaves. Le découragement ne dura pas et ceci le poussa à aller en Angleterre pour participer à ce développement théorique qui dépassait ce qui se passait en Suède à ce moment.

Ce quatrième chapitre portera sur l'arrivée en Angleterre de Kalecki suite à la parution de la *Théorie générale*. Il arriva avec une perspective critique de la nouvelle théorie keynésienne et finit par travailler comme statisticien pour le projet de Keynes. Il tenta d'influencer l'analyse et la pratique, mais l'expérience fut de courte durée due à des approches qui semblaient trop différentes. Par la suite, il finalisa sa théorie des dynamiques capitalistes pour enfin porter son attention particulièrement sur les travaux plus pratiques et politiques, soit le développement et la planification qui étaient ses véritables intérêts.

Kalecki et le cercle de Cambridge

Kalecki arriva avec un regard critique de la « nouvelle théorie » lié au cercle de Cambridge. Il avait déjà fait paraître sa critique de la *Théorie générale* dans la revue

polonaise *Ekonomista* en 1936. Comme il fut question au chapitre précédent, Kalecki était sur une voie proche de celle de Keynes depuis quelques années. Il était donc déjà familier avec les nouvelles idées, ainsi capable de pointer les lacunes et de simplifier la présentation des idées dans sa critique du livre. Kalecki (1936) y synthétisa de manière très laconique l'argumentaire de Keynes (1936), soit en six pages. Il y résuma l'importance de la demande effective (Kalecki, 1936, p. 248) et de la relation entre investissement et épargne (Ibid., p. 249), ce en liant ces idées à ses écrits antécédents. Il y martèle l'importance de cette deuxième hypothèse présente chez Keynes, où « [the] investment of the former creates equal savings of the latter » (Ibid., p. 249), allant dans le même sens que son explication liée à l'autofinancement des investissements.

Par contre, Kalecki ne suit plus Keynes par rapport à son traitement des décisions d'investissement. L'approche de Keynes restait attachée à une méthodologie trop individualiste et utilitariste pour Kalecki. Comme discuté dans le chapitre précédent, la *Théorie générale* n'accordait pas assez d'attention à la lutte des classes et à la circulation dans le système. C'est pourquoi selon Kalecki, Keynes offrait une théorie de l'investissement *ex post* qui ne permettrait pas de comprendre la dynamique entre équilibre et déséquilibre (Ibid., p. 251-2). Pour Kalecki (Ibid., p. 252), Keynes restait ainsi pris dans une analyse statique d'un processus qui est dynamique. Kalecki jugeait ainsi Keynes comme incapable de saisir pleinement ce qui est référé contemporainement comme la *dépendance au sentier* dans la prise de décisions d'investissement. Dans cette critique de Keynes, Kalecki ne fait toutefois pas mention de leurs différentes approches pour la prise en compte des monopoles.

Suite à cette critique de Keynes et grâce à sa bourse Rockefeller, Kalecki décida de se rendre d'abord à Londres après son passage à Stockholm. À Londres, il prit part au séminaire de Robbins et de Hayek à la *London School of Economics* (LSE). Kalecki se démarqua par ses idées qui étaient en opposition avec l'analyse prédominante, où la clé de l'équilibre de plein emploi serait la flexibilité des prix et

des salaires. Il était clair pour Kalecki que leurs perspectives d'analyse faisaient fausse route. Comme le relate Osiatynski, Kalecki aurait répondu aux critiques de Hayek, par : « If you adopt stupid assumptions, you get stupid results » (Miklaszewski, 2014).

Juste avant son arrivée à Londres, Kalecki avait contacté Joan Robinson pour la première fois suite à la parution de son article « Disguised Unemployment » paru en juin 1936 dans *The Economic Journal* (Asimakopulos, 1988-89, p. 263). Robinson y discutait comment les chômeurs finissaient par trouver quelque chose pour survivre dans des économies sans filet social, qu'elle associait à des emplois très peu productifs et superflus, d'où l'appellation de chômage déguisé (Robinson, 1937a, p. 60-74). En plus comme Kalecki, elle supposait que le plein emploi des travailleurs dans les systèmes capitalistes était un cas rare, plutôt que la norme (Ibid., p. 60). Robinson finit par recevoir une lettre de Kalecki, qu'elle décrivit comme :

> a foreigner visiting England, who said that he was interested in my article since it was close to some work of his own. I thought this very strange. Who could claim to be doing work to be close to this – the first fruits of the Keynesian revolution? When Michal Kalecki turned up, I was still more astonished (Robinson, 1976, p. 28).

Lors de leur première rencontre, Robinson fut surprise de sa familiarité avec les idées keynésiennes. La proximité de leurs visions lui était troublante, comme elle relate ici : « I felt like a character in a Pirandello play. I could not tell whether it was I who was speaking or he » (Robinson, 1979, p. 186).

Ceci la poussa à organiser une rencontre entre Keynes et Kalecki au King College de Cambridge (Toporowski, 2013, p. 87). À ce moment ni Robinson ni Keynes n'avaient lu la critique de Kalecki (1936), qui ne fut traduite qu'en 1982.[10] Malgré que Keynes trouva « [the] young man […] very clever » (Keynes, 1973, CW

[10] Selon Harcourt et Kriesler (2009, p. 3), Robinson n'aura jamais non plus la chance de lire cette traduction, car lors de sa parution elle était déjà gravement malade.

XIV, p. 140 cité par Toporowski, 2013, p. 87), Kalecki aurait décrit à Robinson sa première rencontre avec Keynes comme suit : « The tea was very nice. Mrs. Keynes behaved exactly like a british gentleman and Mr. Keynes like a primaballerina [*sic*] » (Miklaszewski, 2014). L'incompatibilité entre Kalecki et Keynes était déjà marquée. Pour décrire leur relation, Robinson utilisa l'analogie suivante : « I commented on this once, saying 'oil and vinegar would not mix'. Some critic objected that they are mixed every day, but that needs constant stiring. Neither of these two characters was easy to stir » (1979, p. 187). S'annonçait ainsi une relation à la fois difficile, mais nécessaire à l'avancée des idées économiques.

Entre son arrivée à Londres et son déménagement à Cambridge, un an passa où Kalecki chercha à stabiliser sa situation professionnelle en Angleterre. Alors à Londres, Kalecki démissionna de l'Institut de statistique polonaise en 1936 par protestation suite à des tensions politiques où trois de ses collègues juifs furent mis à pied. Suite à cette situation, Kalecki se trouva dans une position instable étant donné la remise en question de sa bourse suite à cette décision (Toporowski, 2013, p. 88-89). L'appui de Robinson, de Kahn et de Keynes lui furent nécessaire pour maintenir son financement et se trouver une place en tant qu'économiste (Ibid., p. 101-107). D'un côté pour Richard Kahn, Kalecki était « a good statistician, he is an outstanding economist, who […] has done much on the theoretical side to improve and amplify Keynesian ideas » (Ibid., p. 108). De l'autre côté, en plus d'avoir une connaissance de l'anglais qui le limitait, il n'avait ni expérience d'enseignement ni le degré universitaire (López et Assous, 2010, p. vi). Par contre, ce qui lui était le plus problématique pour l'obtention d'un poste d'enseignement était son manque d'intérêt dans les théories qui ne touchaient pas directement ses propres recherches (Toporowski, 2013, p. 110-111). Il cherchait toujours à expliquer les cycles économiques et pour lui les théories marginalistes ne lui apportaient pas les réponses nécessaires au développement de ses théories. Comme Robinson, Kalecki partait avec plusieurs désavantages et il était peu probable, tout comme elle, qu'il devienne un

acteur qui influencerait la théorie économique.

Il finit par arriver à Cambridge en novembre 1937 pour travailler dans le département d'économie appliquée au Council of the National Institute of Economic and Social Research (NIESR). C'est là que le dit *Cambridge Project* vu le jour. Ce groupe était entre autres financé par Keynes et Austin Robinson à travers leur institution, ainsi que par Lionel Robbins du LSE (Ibid., p. 125). On y retrouvait en plus Richard Kahn, Piero Sraffa et Joan Robinson, avec Kalecki comme leur statisticien. Keynes les avait mandatés de faire une recherche sur les nouveaux agrégats de la comptabilité nationale pour avoir les données pour appuyer sa *Théorie générale* et approfondir la compréhension de la relation entre investissement et épargne, ainsi que les interactions avec la production totale, les salaires monétaires et réels.[11] En dehors de ses mandats sur les « prime costs, proceeds and output » (López et Assous, 2010, p. 6) et les séries temporelles, Kalecki cherchait à développer les éléments empiriques de sa théorie de la distribution et arriver à une nouvelle théorie des prix prenant en compte les dynamiques monopolistiques et oligopolistiques.

Il cherchait à prouver empiriquement aux autres économistes de Cambridge que l'analyse marshallienne avec ses courbes croissantes de coûts moyens ou marginaux ne correspondait pas à la réalité dans l'univers industriel par rapport à la formation des prix (Toporowski, 2013, p. 127). Les prix chez Kalecki sont plutôt déterminés par une marge sur les coûts liés aux salaires ainsi qu'aux autres intrants, où cette marge serait le reflet du degré de monopole. Kalecki allait ainsi dans le même sens que Sraffa (1926). Cette théorie des prix à ce moment fut durement critiquée par Keynes et aussi par Robinson dû au concept de degré de monopole, qui était inconsistant avec les fondements marshalliens de la théorie keynésienne portant sur la compétition imparfaite ou non (López et Assous, 2010, p. 8). L'idée du degré de monopole fut

[11] Leur mandat était de faire de la recherche sur « the distribution of goods, the construction industry, statistics on gross and net investment, savings and 'the relation of real and monetary wages to national income' » (Toporowski, 2013, p. 122).

plutôt vue comme plus proche de l'orthodoxie que de la pensée keynésienne.

Cette incompréhension mutuelle entre Keynes et Kalecki par rapport à la méthodologie, ainsi que le manque de débouchés académiques, finit par pousser Kalecki à quitter et mettre fin au Cambridge Project vers la fin de 1939 (Toporowski, 2013, p. 138). Suite à la critique de Keynes et de Robinson sur son concept de degré de monopole, qui représente clairement l'incompatibilité de leurs approches, Kalecki n'eut d'autre choix que de quitter Cambridge pour Oxford. Cette question de différence méthodologique est fortement liée à leurs différences ontologiques. Le fait que Kalecki ne démordait pas de la préséance des dynamiques monopolistiques exprimait une vision du monde à l'opposé de Keynes. Leur conception de la finance, de la politique, ainsi que leurs personnalités les différenciaient tout autant, où Keynes « [was] an urbane, 'moderately conservative', upper-class Englishmen, the other a Polish Jew of pronounced left-wing and Marxist sympathies, who was as socially awkward as he was confident in his views » (Ibid., p. 141).

Ceci était clair dès l'arrivée de Kalecki à Cambridge en 1936, où Keynes aurait jugé Kalecki trop monétariste aux dires de Robinson (1979, p. 187). Selon Asimakopulos (1988-89, p. 264 n. 3), ceci s'explique par le rôle que Kalecki associe à l'augmentation du crédit pour permettre de financer les augmentations d'investissement. Aussi, il y avait une incompréhension entre les économistes keynésiens de Cambridge et Kalecki par rapport à son traitement de la finance. En 1937 dans son article paru dans *Economica* intitulé « The Principle of Increasing Risk » (Kalecki, 1990, p. 285-293), Kalecki exposait la dimension cyclique liée à un resserrement de l'offre de crédit associé à l'augmentation du risque de prêter, mais aussi d'emprunter, à mesure que le niveau d'endettement d'une firme s'accroit. Ceci représente donc une limite interne et externe à l'entreprise qui influence négativement la création monétaire et positivement le taux d'intérêt. Cet élément d'analyse semblait pour Keynes et aussi Robinson s'opposer à la théorie de la demande effective comme déterminant principal de l'investissement. D'un autre côté, Toporowski (2016)

explique que la vision monétaire de Kalecki comprenait les éléments de l'analyse de l'endogénéité monétaire soutenue par les post-keynésiens contemporains en plus de tenir compte des limites liées à l'incertitude, les normes et la confiance. Ainsi, la discordance n'était que de surface et non fondamentale entre l'approche monétaire de Keynes et de Kalecki.

De plus, si l'on considère leurs divisions politiques et les hypothèses économiques reliées, on peut comprendre pourquoi Keynes jugeait « Kalecki's article […] a highly rational introduction […] [but] my first impression is that it becomes high, almost delirious nonsense » (López et Assous, 2010, p. 9). Le bref passage de Kalecki à Cambridge fut un des rares moments où la pensée continentale en terme de classe rencontra l'analyse des choix individuels anglais.

Dépasser l'économisme de Cambridge

Bien qu'après son départ de Cambridge, Kalecki resta à l'Institut de la Statistique d'Oxford jusqu'en 1945 et maintenu de forts liens avec Robinson, Kahn, Dobb, Sraffa, Schumacher et Steindl, son impact sur l'ensemble de Cambridge resta tout de même limité à ces économistes (López et Assous, 2010, p. 8). Par la suite, il consacra beaucoup de son temps à attaquer les idées à la base de ce qui deviendra la synthèse néoclassique-keynésienne, comme dans *Studies of Economic Dynamics* paru en 1943. Il y voyait la résurgence des vieilles idées dans cette version du keynésianisme. Le vieux slogan « Rigid wages as a source of umemployment » (Kalecki, 1966, p. 59) était donc bien de retour, bien que Keynes a fait attention de parler de l'importance du *money-wage* tout au long de son livre.

Dans les deux derniers chapitres de *Studies* (1966) qui s'intitulent *Money and Real Wages*, Kalecki y démontre comment la réduction des salaires, comme lors d'une crise économique, ne peut engendrer les résultats bénéfiques recherchés pour relancer la croissance économique dans une économie fermée comme ouverte. Il y rejette donc ce qui sera connu comme l'*effet Pigou*, où :

> Professor Pigou attempts to show in his article that full employment in a stationary state would be established automatically provided wage-earners acted competitively, i.e. provided wages rates continued to fall as long as any unemployment existed (Kalecki, 1990, p. 342).

Selon Kalecki, les problèmes de demande effective keynésiens sont mis de côté dans l'analyse de Pigou en prétextant un ajustement de l'offre de monnaie. Ceci ne tenait pour Kalecki que si l'on avait une monnaie exogène, soit une monnaie non régulée par le crédit, mais qui reposait essentiellement sur les réserves d'or (Ibid., p. 343).

Dans le même ordre d'idée, Kalecki soutenait, dans *Political Aspects of Full Employment* en 1943, l'impossibilité politique du plein emploi dans le système capitaliste, au contraire des thèses néoclassiques. Comme il est généralement admis dans le cadre keynésien, les mécanismes de marché ne peuvent arriver seul à cet équilibre, alors l'État par son intervention peut être en mesure d'assurer le plein emploi (Kalecki, 1990, p. 347-348). Par contre, Kalecki explique comment cette situation est instable étant donné les intérêts et le pouvoir des capitalistes. Bien qu'au niveau agrégé une demande effective supérieure liée à l'augmentation des salaires et le plein emploi serait profitable pour les capitalistes, ceux-ci s'y opposeraient pour trois raisons :

> (i) dislike of government interference in the problem of employment as such; (ii) dislike of the direction of governement spending (public investment and subsidizing consumption); (iii) dislike of the social and political changes resulting from the maintenance of full employment (Ibid., p. 349-350)

L'impossibilité politique du plein emploi dans les systèmes capitalistes est donc une question idéologique, mais surtout de pouvoir et non seulement une question

économique.

La seule situation dans laquelle les capitalistes pourraient accepter le plein emploi est sous un régime fasciste. Dans un tel cas :

> [t]he dislike of governement spending policy as such is overcome under fascism by the fact that the state machinery is under the direct control of a partnership of big business with fascism (Ibid., p. 352).

Cela faisait déjà plusieurs années que Kalecki étudiait la montée du fascisme et particulièrement le cas allemand, comme en 1935 dans « Stimulating the Business Upswing in Nazi Germany » (1972, p. 65-73). Ce texte met en lumière l'organisation économique allemande portée vers l'armement, que l'on peut lier à ce qui sera reconnu comme le *keynésianisme militaire*. Plus tard dans « The Fascism of Our Time » de 1964 et « Vietnam and U.S. Big Business » de 1967, Kalecki soulignera comment aux États-Unis, comme en France et en Allemagne :

> the ruling as a whole, even thought it does not cherish the idea of fascist groups seizing power, does not make any effort to suppress them and confines itself to reprimands for overzealousness. […] What all the present-day fascist currents have in common with Nazism is the anti-trade-union attitude, which again reflects the link with the reactionary big business groups (1972, p. 100-101).[12]

Lorsque Kalecki était en Angleterre, il était logique que son attention fût portée vers l'Allemagne fasciste, dans ce contexte de Guerre.

Durant son passage à Oxford, il est à noter que Kalecki resta en marge étant un immigrant juif en Angleterre, comme beaucoup d'autres durant l'occupation allemande. Malgré que l'Angleterre fût une terre d'accueil pour les réfugiés à cette époque, Anita Prazmowska explique comment Oxford et Cambridge n'étaient pourtant pas ouverts aux nouveaux arrivants, qui étaient essentiellement des *gentlemen-clubs* (Miklaszewski, 2014). La situation de Kalecki n'était donc pas

[12] L'historien Daniel Guérin (1945) tisse un portait de l'Allemagne et de l'Italie fascistes semblable à Kalecki, où particulièrement l'industrie lourde avait intérêt à la monté du fascisme.

seulement particulière à son approche marxiste dans un monde libéral, ainsi qu'à son attitude vis-à-vis des autres,[13] mais aussi due au contexte académique et politique qui imposait des barrières institutionnelles aux nouveaux arrivants.

En 1945, Kalecki finit par quitter Oxford pour travailler pour l'*International Labour Office* à Montréal jusqu'en 1946 et puis pour le Département des affaires économiques de l'ONU à New York jusqu'en 1955 (López et Assous, 2010, p. 11). Osiatynski décrit que Kalecki avait comme mandat de répondre aux problèmes liés à la reconstruction d'après-guerre et le maintien du plein emploi, en plus des questions d'inflation associées à un tel contexte (Kalecki, 1990, p. 572).

Trop marxiste pour les uns, trop bourgeois pour les autres

À New York, il rédigea sa *Theory of Economic Dynamics* (1954) qui se voulait son œuvre majeure synthétisant sa théorie des cycles économiques dans les systèmes capitalistes. Il cherchait à présenter son explication historicisée des cycles dans le capitalisme. En partant de la comptabilité nationale et du schème de reproduction marxien, Kalecki (1954, p. 46-47) décrivait comment les décisions d'investissement et de consommation sont à la fois déterminées par celles du passé, mais aussi comment elles déterminent celles de l'avenir. Kalecki comprenait l'accumulation historique comme une succession d'étapes qui influencent chacune le résultat final, ce qui reviendrait en termes modernes à parler de dépendance au sentier. C'est pourquoi quelque années plus tard dans son texte *Trend and the business cycle* de 1968, il soutenait que les cycles économiques n'ont pas non plus d'identité indépendante à long terme, car ils ne sont que l'accumulation des situations de court terme (Kalecki,

[13] Son dossier au FBI le décrivait comme quelqu'un de peu sociable et qui parlait fort (Miklaszewski, 2014).

1991, p. 435).

Par contre, ce livre n'eut pas le succès escompté. D'un côté il reprenait l'argumentaire des modèles antécédents, comme il le soutient ici :

> The [earlier] studies also reflect the most essential features of my theory of the business cycle. I modified in my later work only the factors determining investment decisions and I allowed for change in inventories in the course of the business cycle, from which I abstracted in the first version (Kalecki, 1966, p. 1).

Kalecki décrivait dans la préface de l'édition japonaise l'objectif de son livre comme suit :

> The book is full of formulae, statistical data, scatter diagrams, and the like. This may mislead the reader into believing that the main subject of the book is the application of mathematics and statistics to economic analysis. This, however, is by no means the case. Mathematical formulae are applied merely in order to shorten the argument and to make it more precise. And statistical data are used to show that the theories arrived at do not contradict the facts, and thus that they provide a possible interpretation of the phenomena in question (Kalecki, 1991, p. 209).

Finalement, l'intensité du formalisme mathématique rendit la lecture difficile. Ainsi en cherchant à clarifier et rendre plus réaliste son analyse, Kalecki finit par faire le contraire. Ceci est aussi lié au peu de place que Kalecki laissait pour la méthodologie.

Bien qu'explicite dans sa pensée et son approche, il n'était pourtant pas enclin à s'étaler sur la méthodologie. Comme le souligne Jefferson et King (2011, p. 961), les dimensions méthodologiques des écrits de Kalecki correspondent à moins de 1 % de ses publications, car il cherchait de manière concise à expliciter sa pensée pour participer à l'élaboration de politiques pour répondre aux problèmes du moment. Kalecki finit par concéder que :

> Incidentally, this development of my theory (as presented in the *Theory of Economic Dynamics*) which was quite laborious, hardly earned me any applause. It was frequently maintained that the first version was more licid and

> elegant. I myself consider that the modifications introduced meant some progress since the later version of the theory seems to me better founded and more realistic. Nevertheless this attitude of my readers is an additional inducement to re-publish my earlier studies (Kalecki, 1966, p. 1).

Cette constatation, en plus de son rôle à l'ONU, poussa Kalecki à délaisser la modélisation pour se pencher davantage sur l'analyse statique, mais surtout l'application de ses théories afin de mettre l'accent sur les enjeux de développement et la planification non plus dans le monde académique, mais dans le monde politique.

Ce tournant dans les écrits de Kalecki arriva au même moment qu'il y eut une montée de la vigilance aux États-Unis face à tous ceux qui seraient associés au communisme. Kalecki finit par quitter New York et son poste, étant donné les pressions liées au maccarthisme. Dag Hammarskjold, alors devenu supérieur de Kalecki à l'ONU, était un collaborateur du FBI qui avait à l'œil Kalecki pour ses tendances procommunistes (López et Assous, 2010, p. 12-13). De tout temps, la clé pour Kalecki au développement et au plein emploi dans les sociétés capitalistes, mixtes ou socialistes était la planification économique. Sa vision de la planification était claire et se distinguait des socialistes fabiens dès 1942. Comme on peut voir dans une note de recherche pour le Labour Party, duquel il n'était pas membre malgré des affinités (Toporowski, 1986, p. 3).

> The middle, mainly intellectual groups, including some Labour intellectuals, tend to think of planning in the abstract – they generally fail to distinguish clearly between different kinds of planning, serving different objectives, and they regard it as essentially a technical operation, to be achived by intellectual persuasion and some kind of simple basic control, such as State direction of credit-creation and investment. It is important to realise, however, that in the final outcome both the objectives and the methods of planning will be determined by the character of the political and social forces by which it will be directed, and that the real choice lies between socialist planning and monopoly-capitalist planning (Kalecki, 1986, p. 19).

Face aux idées socialistes de Kalecki, Hammarskjold fut de ces personnes qui auraient éventuellement poussé Kalecki à démissionner. En plus d'être fortement

observé, on cherchait à contrôler son influence. Par exemple, on lui refusa l'accès au Mexique lors de son mandat de l'ONU pour éviter que ce pays ne tombe dans la zone d'influence communiste (Miklaszewski, 2014). Dans un tel contexte de Guerre froide, comme le soutient King (2002, p. 104-105), il est normal que l'impact de la pensée de Kalecki aux États-Unis fût fortement amoindri. C'est pourquoi Robinson (1976) dans son article dans le *New York Review* parlait de lui comme un *prophète négligé*.

Suite à son passage confrontant à l'ONU, Kalecki décida de retourner en Pologne en février 1955 pour aider à la planification économique de son pays. Par contre lors de son retour en terre natale, il ne fut pourtant pas bien reçu étant donné la montée de l'orthodoxie communiste dans son pays d'origine, où Kalecki était jugé comme étant trop modéré (López et Assous, 2010, p. 15). Il n'était pas un optimiste sans borne par rapport à la planification d'une économie socialiste.[14] Comme le souligne Lipinsky (1971, p. 75), lors des débats de 1956-57, Kalecki fut de ceux à critiquer la dangerosité de la surestimer la porté et la rapidité découlant d'un changement de système.[15]

Ceci est principalement lié à ses propositions de politiques économiques qui mettaient l'emphase sur l'importance de l'organisation de la production autour des principes d'autogestion ouvrière (c.-à-d. *Workers' Councils*), pour assurer une certaine décentralisation de la planification socialiste tout en s'assurant de protéger le

[14] Par exemple, suite à la Révolution cubaine et sous recommandation de Oskar Lange, Kalecki fut reçu pour faire des recommandations au nouveau gouvernement révolutionnaire cubain par rapport à la planification de l'ensemble de son économie. Il proposa un plan quinquennal en 1960, que l'on peut voir dans Kalecki (1993, p. 129-168). Osiatynski explique que le plan de Kalecki ne fut pas mis en œuvre, malgré la proximité des idées de Kalecki et de Castro. Ceci est lié à une multitude de raisons qu'Osiatynski tente de mettre en lumière, dont la faible qualité des données mise à sa disposition. Pour faire bref, il est à noter que la rationalité de Kalecki contrastait avec l'optimisme post-révolution, mais aussi étant donné que l'économie cubaine à cette époque n'était pas encore vraiment planifiée (Ibid., p. 226-227).

[15] Bien que les économies socialistes ne sont pas limitées par des problèmes de demande effective comme les systèmes capitalistes, Kalecki (1970) soutenait que les économies socialistes sont plutôt limitées par l'offre. Ainsi, l'aphorisme de Lionel Robbins (1932), qui définit la science économique comme : « the science which studies human behaviour as a relation between ends and scarce means means which have alternative uses » (cité par Robinson, 1966, p. vii), tiendrait plutôt pour décrire l'analyse des économies socialistes.

niveau de consommation de la population (Kalecki, 1986, p. 19-37). Cette analyse le distanciait de la vision dominante axée sur une planification centralisée. Dans un tel contexte où Kalecki sortait de cette orthodoxie marxiste, il ne pouvait être que considéré comme un bourgeois, donc ses idées comme lui-même furent rejetées dans les débats de l'époque. Cependant, Kalecki marqua la pensée économique de la Pologne par sa vision non conventionnelle qui continue d'y faire écho (López et Assous, 2010, p. 15-16).

Une nouvelle identité d'économiste?

Comme il fut question dans ce chapitre, Kalecki arriva en Angleterre avec une perspective dépassant largement l'analyse économique de l'époque. Étant un marxiste non orthodoxe, Keynes et les descendants de la guilde de Cambridge n'étaient pas en mesure de pleinement saisir la proximité et la compatibilité de leurs approches, tout en mettant de côté la transformation plus profonde de la pensée économique que Kalecki s'affairait à produire. Face à cette incompréhension, Kalecki finit par délaisser l'analyse théorique pour se pencher sur les problématiques de développement et de planification socialiste. Dans son hommage à Kalecki, Lange le décrivait comme quelqu'un qui : « always been connected with practical needs and his theoretical models were always meant to help solve particular problems of economic polic*y* » (1964, p. 61 cité par Feiwel, 1975, p. 8).

Kalecki était un théoricien des économies comprises comme formes d'organisation sociale, où la planification et l'émergence des économies était centrale. « [I]l mettait en garde contre l'application mécanique de recette tirée des modèles économiques traditionnels, et il estimait que seule l'interaction entre les facteurs économiques et politiques était de nature à résoudre les problèmes de

développement » (Beaud et Dostaler, 1996, pp. 318-319). Pour lui, cette critique était aussi bonne pour ce qui est des problèmes des économies capitalistes que socialistes. Comme il est question dans son essai « Do not overestimate the role of model » (1957), il critiquait les économistes socialistes utopistes comme Oskar Lange et leur recherche pour un modèle optimal. C'est pourquoi dans *Theories of Growth in Different Social System* (1970) il concevait mal la possibilité d'une théorie générale pour l'*économie*, non seulement dû à la diversité des histoires et des modes d'organisation politique, mais aussi étant donné l'ouverture des systèmes et des interactions en leur sein.

Kalecki cherchait à développer cette approche pour les économistes de demain, où les statistiques, le travail théorique, les conseils politiques et la lutte des classes ne font qu'un, comme dans la tradition socialiste. Comme le souligne Oskar Lange :

> As Marx has already said : 'In political economy, independent scientific studies do not encounter merely the same enemy as in all other fields.' The obstacles to the search of scientific truth are the interests of classes defending their privileges, biases connected with these interests, and often pure intellectual laziness, the attachment to tradition and routine. All these factors impeding the progress of knowledge are also impeding social progress. Michal Kalecki never made concessions to these factors, which he regarded as an indispensable condition for social progress (Kalecki, 1990, p. 9).

Kalecki dans *Econometric Model and Historical Materialism* (1965) présentait sa vision, où l'analyse économique, ainsi qu'une réflexion intellectuelle et sociale, n'étaient pas pour lui mutuellement exclusive. Selon sa vision, la réalité sociale peut être captée économétriquement étant donné la coexistence des relations causales historiques imposées par les institutions (c.-à-d. la superstructure), mais où celles-ci ne sont pas unidirectionnelles (c.-à-d. dialectique) (Ibid., p. 233). Kalecki se démarquait ainsi des approches déterministes et stochastiques pour mettre de l'avant une économétrie systémique et historique. L'histoire y est marquée par les interactions, entre les acteurs et la structure sociale, où l'environnement social et naturel se transforme à mesure que la production industrielle s'étend (Ibid., p. 236).

Tel était la clé pour lui d'une pensée économique scientifique socialisée. Paradoxalement, plusieurs années plus tard Kalecki ne fut pourtant pas bien reçu en Pologne socialiste. Encore une fois, son analyse ne rentrait pas dans les canons dominants ou plutôt on tentait trop de le définir par rapport à ceux-ci. Pour les uns il était trop communiste, pour les autres il était trop bourgeois. Ainsi comme le soulignait Lipinsky : « But outside a small group of friends who were similarly associated with the extreme left […], Kalecki was not understood » (1971, p. 71).

CHAPITRE V

ROBINSON, L'INFLUENCE DE KALECKI ET LE CONFLIT DE MÉTHODE (1937 – 1983)

En plus de la Pologne, l'impact le plus important qu'a d'abord eu Kalecki est à Cambridge. Surtout sur Robinson qui lui permit d'accroître sa renommée. Comme elle dit : « I made it my business to blow his trumpet for him » (Robinson, 1977, p. 9). À travers leur amitié et leurs échanges, Kalecki engendra un changement d'approche chez Robinson (Harcourt et Kerr, 2009, p. 10). Robinson était une économiste à la base marshallienne qui soutenait les critiques de Sraffa et de Keynes, en plus d'avoir une aversion pour la pauvreté et le chômage. Elle était donc ouverte au point de vue de Kalecki et à son approche marxienne particulière. Robinson trouvait en Kalecki une possibilité de complémentarité avec l'approche de Keynes par rapport à la relation entre investissement et épargne, mais aussi un lieu de convergence entre l'apport de Sraffa en terme de compétition imparfaite et celle de Keynes face à la demande effective (Toporowski, 2009, p. 143).

Ce chapitre portera donc sur l'influence de Kalecki sur Robinson, qui embrassa une approche marxienne critique avec une méthodologie historicisée s'opposant au programme de recherche néoclassique. Elle rejetait ainsi cette vision atomiciste, où les choix individuels s'équilibrent sans tenir compte des institutions sociales qui accordent des pouvoirs inégaux aux acteurs économiques, rejetant du coup les approches liées aux choix rationnels qui obscurcissaient l'analyse des inégalités et des autres dynamiques de pouvoir. Malgré cette vision commune avec la pensée marxienne, Robinson finit par délaisser le projet positiviste de Kalecki pour attaquer

les fondements de l'orthodoxie montante, afin d'ouvrir la voie aux économistes qui se reconnaitront comme hétérodoxes.

Une marxienne critique

En côtoyant Kalecki, mais aussi Maurice Dobb et Pierro Sraffa, Robinson finit par développer une compréhension assez poussée de Marx et de sa pensée qui prit forme dans *An Essay on Marxian Economics* (1942). Elle y présenta l'œuvre de Marx de manière à ce que les économistes anglais sortent de leurs préjugés et arrêtent de réduire Marx à l'image des marxistes orthodoxes. Pour elle, bien que Marx cherchait à renverser le système, son analyse critique lui était bien plus intéressante étant donné l'historicité de l'analyse présentée. C'est pourquoi elle introduisit son livre comme suit :

> The fundamental difference between Marxian and traditional orthodox economics are, first, that the orthodox economists accept the capitalist system as part of the eternal order of Nature, while Marx regards it as a passing phase in the transition from the feudal economy of the past to the socialist economy of the future (Robinson, 1942, p. 1).

Ainsi pour Robinson, l'analyse marxienne était plus apte à capter la réalité sociale marquée par des différences liées aux classes sociales émanant du processus historique.

Ceci n'était pas seulement une question idéologique, mais découlait plutôt d'une manière de penser l'économie. C'est pourquoi elle critiquait ces économistes orthodoxes qui faisaient l'apologie du système capitaliste, mais sans toutefois en être nécessairement conscients de le faire, au contraire de Marx qui comprenait la portée profondément politique de sa réflexion.

> Marx was conscious of his purpose. The economists were in general unconscious. They wrote as they did because it seemed to them the only way to write, and they believed themselves to be endowed with scientific impartiality. Their preconceptions emerge rather in the problems which they chose to study and the assumptions on which they worked than in overt political doctrine (Ibid., p. 1-2).

Elle cherchait donc à ouvrir les horizons des économistes orthodoxes par rapport aux dimensions monopolistiques et de classes de l'analyse de Marx, mais aussi comment Marx offrait une explication des contradictions du système qui permettait de saisir les crises avec une conscience de la demande effective.

Robinson (1942, p. 49-51 et 65-67) soulignait les ressemblances entre Marx et Keynes par rapport à la détermination de l'investissement, la demande effective et la préférence pour la liquidité. Cependant elle critiquait comment Marx restait pris dans l'univers conceptuel des économistes :

> The theory of the falling rate of profit is a red herring across the trail, and prevented Marx from running the theory of effective demand to earth.
>
> Marx evidently failed to realise how much the orthodox theory stands and falls with Say's Law, and set himself the task of discovering a theory of crises which would apply to a world in which Say's Law was fulfilled, as well as the theory which arises when Say's Law is exploded. This dualism implants confusion in Marx's own argument, and, still more, in the arguments of his successors (Ibid., p. 51).

Où Marx cherchait à révolutionner le système, Keynes cherchait à révolutionner la pratique économique, ainsi Kalecki aurait été ce pont pour Robinson entre les deux approches permettant une analyse se voulant à la fois scientifique et sociale.

En tentant de développer un langage commun aux économistes et aux marxiens, Robinson (1942) donna le coup d'envoie au keynésianisme de gauche, ce aux côtés de Kalecki dans *Political aspect of full-employment* (1943), comme le soutient Lee (2000, p. 120). Ainsi se structurait une interprétation qui sera qualifiée de kaleckienne de la demande effective et de la théorie keynésienne. Cette lecture de Marx de

Robinson lui a valu une critique amicale de Sraffa : « Piero Sraffa teased me, saying that I treated Marx like a little-known forerunner of Kalecki » (Robinson cité dans Harcourt et Kerr, 2003, p. 45).

En continuité avec Kalecki, Robinson en est venu à structurer les problèmes économiques dans un cadre de plus en plus marxien, où le processus historique est central à toute explication de problèmes et de processus économiques, malgré qu'elle était toujours déterminée à pousser plus loin le projet keynésien. L'influence de Marx et de Kalecki se fit sentir surtout sur l'approche de Robinson, ce qui la poussa à rejeter les théories se basant sur l'équilibre au profit de celles se basant sur l'histoire.

En particulier, elle acceptait l'explication marxienne où l'évolution historique du taux d'exploitation de la force de travail serait à la base de l'explication des taux de profits et de l'accumulation (Harcourt et Kerr, 2009, p. 54). Bien que l'approche de Robinson s'apparente à celle de Kalecki, elle n'accepta pourtant pas pleinement l'idéologie rattachée. Elle resta une socialiste démocratique (libérale) se plaçant à gauche du *Labour Party* anglais et proche des socialistes fabiens. Cependant, Robinson soutenait que Kalecki avait une vision plus réaliste de l'avenir que Keynes en ce qui a trait au cours de l'histoire. Pour Robinson :

> Keynes liked to believe in the power of ideas to influence the course of history. He sometimes maintained that when the principles of employment policy were understood, economic affairs would be conducted rationally, and he even went so far as to predict a happy future in which our grandchildren could devote themselves entirely to the arts and graces of life.
>
> Kalecki's vision of the future was more realistic. In a remarkable article published in 1943 on the 'Political Aspects of Full Employment' he foresaw that when governments understood how to control the commercial trade cycle we should find ourselves in a political trade cycle… This was fairly accurate prediction of what we have experienced, both in the US and in Britain, in the last thirty years of alternating *go* and *stop*. (Robinson, cité dans Kalecki, 1990, p. 574-5).

En suivant la lecture kaleckienne de Marx, elle reconnut dans la méthode de Marx les bases nécessaires au développement d'une théorie de la demande effective dépassant le cadre marshallien, qui s'articulait chez Kalecki. Selon Robinson (1979, p. 253), la demande effective de Kalecki permet de résoudre le problème de réalisation de l'investissement; tout comme Sraffa qui aurait résolu le problème de transformation. À travers une lecture critique de Marx, Robinson réussit à se sortir des confinements de la pensée néoclassique, pour ainsi tenter de faire avancer le projet keynésien, soit une théorie dynamique du développement du capitalisme (Harris, 2004, p. 3).

Synthèse de Keynes et Kalecki

Cette voie théorique, ayant pris son départ avec Marx et Kalecki, poussa Robinson à tenter de développer une théorie sortant d'un cadre équilibriste pouvant pleinement prendre en compte le processus historique. Ce projet positif qui visait à construire un nouveau paradigme économique prit d'abord forme dans *Rate of Interest and Other Essays* (1952), qui est le début du tournant dans le développement intellectuel de Robinson selon Harris (2004, p. 3).

Par contre, bien que Robinson épousait au niveau théorique plusieurs aspects de l'analyse marxienne et particulièrement celle de Kalecki, elle restait persuadée que l'analyse monétaire de Keynes était supérieure à celle de Kalecki (Harcourt et Kerr, 2009, p. 10). C'est pourquoi Robinson (1952, p. 80-87) suivit plutôt l'analyse de Keynes que de Kalecki par rapport au mécanisme monétaire expliquant le cycle. Robinson soulignait l'importance du motif financier et de la préférence pour la liquidité dans l'analyse de Keynes, impliquant spéculation et thésaurisation, en concordance avec la théorie de la demande effective derrière l'investissement. Bien

qu'elle reconnaissait l'impact potentiel de l'augmentation du risque lié à l'investissement de Kalecki, Robinson lui accordait une lecture proche de la théorie des fonds prêtables associés à l'orthodoxie, où une manne de fond préalable permet le financement de l'investissement. Ainsi elle réduisait l'analyse monétaire de Kalecki à celle de Marx, qui était en concordance avec cette orthodoxie monétaire critiquée.

> Marx assumes that reserves amassed in one period will always be invested in the next (except in times of crisis). In this case the rate of accumulation is governed by saving, though the mecanism is totally different from that postulated by the monetary theory (Robinson, 1952, p. 83, n. 1).

Ainsi, Robinson comprenait à ce moment le concept de l'augmentation du risque de Kalecki non pas dans le processus de création endogène, mais bien cette lecture partielle encore limitée par cette théorie qu'elle critiquait tant. C'est pourquoi Harris (2004) parle d'un processus qui culmina avec son livre *Accumulation of Capital* (1956), où elle réussit à se démarquer et développer une analyse qui se voulait véritablement différente particulièrement en ce qui a trait à la monnaie.

À la même époque, elle revisita son livre sur la compétition imparfaite dans un article de 1953. Dans cet autocritique, ce qui la dérangeait le plus n'était pas tant l'aspect scolastique, mais le manque de réalisme des hypothèses principalement lié à l'abstraction du temps dans l'analyse (Robinson, 1964, p. 222, 234). Sur cette base, elle critiqua en 1953 dans *A Lecture Delivered at Oxford by a Cambridge Economist* comment les analyses se basant sur l'équilibre ne réfèrent pas à un temps historique, mais bien logique. Ce temps logique, lié à une analyse déductiviste et axiomatique, ne pouvait prendre en compte les changements de circonstances, étant supposé une vision déterministe du monde. En continuité avec Keynes, Marx et Kalecki, Robinson insistait sur l'importance d'analyser le temps comme historique, où il n'y a pas de tendance naturelle comme on le constate lors des crises (Robinson, 1973b, p. 95). L'unidirectionnalité du temps implique pour elle cette historicité qui n'a rien avoir avec la logique pure. C'est pourquoi dans sa *Lecture*, Robinson soulignait que : « the

distance between today and tomorrow is twenty-four hours forwards, and the distance between today and yesterday is an eternity backwards » (Ibid., p. 256). Ce qui peut sembler ici une boutade reflète en fait la réflexion de Robinson par rapport à la dépendance au sentier de l'histoire, où les événements passés non seulement déterminent le future mais changent la structure même de la société.

Par l'influence de Kalecki et Keynes, Robinson quittait clairement les codes liés à l'ancienne guilde de Cambridge. Par rapport à son approche, Robinson (1952, p. 159) soutenait qu'il était impossible de départager l'apport *ex post* de Kalecki et de Keynes. Bien que Robinson soutenait les fondements kaleckiens en terme d'historicité et aussi avec les fondements monopolistiques du capitalisme, par contre elle s'en distanciait parfois, comme pour ce qui est du traitement de la circulation monétaire reprenant Keynes.

L'étude de l'accumulation du capital

En 1956, Robinson publia son magnum opus *Accumulation of Capital* au début duquel elle y soulignait sa dette envers Keynes, Wicksell et Marshall, ainsi que Kalecki qu'elle considère tous sur un pied d'égalité (Robinson, 1956, p. xxxii). L'approche de Robinson (1956), par rapport au processus d'accumulation dans une société capitaliste, était marquée par la vision systémique et les règles du capitalisme proposées par Marx et la théorie des profits, la compétition imparfaite, la demande effective et la double relation entre profit et accumulation qui étaient avancés par Kalecki et Keynes (Asimakopulos, 1988-89, p. 276, n. 11). Pour Robinson, l'analyse d'une situation économique devrait donc être accomplie en gardant en tête la réalité économique, qui comprend l'histoire spécifique, ainsi que les institutions sociales et politiques associées correspondant aux règles du jeu. Comme le soutenait Robinson :

« The rules of the game are largely concerned with the manner in which work and property are combined in production and with the rights that they give to shares in the proceeds » (1956, p. 4).

De manière analogue, elle nous amène à réfléchir autant sur la diversité des formes du capitalisme, que sur les enchevêtrements des dynamiques communistes et féodales au sein même des forces de marché. Comme Robinson le soulignait :

> No actual economy conforms to a pure type, and economies which are predominantly capitalist contain many elements of production for home consumption, many element of artisan production and many elements of socialism. These simple categories, however, are useful, provided that we remember innumerable complications that have to be introduced before abstract analysis can be confronted with reality (1956, p. 5).

Cette complexité dont parle Robinson la pousse à accepter les limites de la pensée économique. Comme Keynes qui soutenait :

> But, chiefly, do not let us overestimate the importance of the economic problem, or sacrifice to its supposed necessities other matters of greater and more permanent significance. It should be a matter for specialists-like dentistry. If economists could manage to get themselves thought of as humble, competent people, on a level with dentists, that would be splendid! (Keynes, 2010, p. 332)

Robinson va dans le même sens que la perspective critique de Keynes dans *Accumulation of Capital*, comme on peut voir dans son traitement de l'investissement. Alors, que le taux d'investissement peut être constaté, Robinson reste critique : « But as to what governs the level at which it gets itself established we know very little » (1956, p. 55). Selon sa perspective, l'analyse économique traditionnelle n'est en mesure de décrire que la différence entre des périodes ou des lieux qu'en se basant sur la compétition, le progrès technique ou l'augmentation de la population. Ainsi Robinson reprenait l'analyse de l'esprit animal keynésien, où la réponse de la détermination de l'investissement se trouve dans l'ensemble des sciences sociales. Pour être en mesure de saisir pleinement l'investissement et l'accumulation du capital dans les sociétés capitalistes, Robinson appelle les

économistes à adopter une approche pluraliste. C'est pourquoi elle déclare : « Economic analysis requires to be supplemented by a kind of comparative historical anthropology which is still in its infancy as a scientific study » (Ibid., p. 56). Elle visait donc que la science économique soit à l'image du monde étudié, donc plurielle et complexe. Son ouverture et son analyse non dogmatique prennent tout leur sens dans la conclusion du livre, où elle écrit :

> The reader must draw his conclusions for himself. On parting I only beg him to glance back to Chapter 2 and recall that the outputs that we have been discussing all this time are outputs of saleable goods; they are not co-extensive with economic wealth, let alone with the basis of human welfare (Ibid., p. 386).

Ainsi, Robinson discutait le pluralisme comme une ouverture des économistes aux autres approches en sciences sociales et non un *impérialisme économique* comme nous pouvons voir actuellement vis-à-vis des autres approches (voir Fine, 2001). Cet impérialisme est lié à l'économicisme dans les sciences sociales, où pour avoir une scientificité économique on impose une lecture économique *mainstream* à tout sujet ce qui cloisonne l'analyse plutôt que de l'ouvrir.

Comme mentionné plus haut, *Accumulation of Capital* marqua l'analyse monétaire post-keynésienne. Malgré que peu d'attention fut portée à la systématisation de l'analyse monétaire de Robinson (1956) lors de la parution de l'ouvrage, Rochon et Vernango (2011) soutiennent que Robinson y présentait une analyse qui mettait la table aux futurs développements post-keynésiens liés à la conception endogène de la monnaie. Ainsi, dans son analyse de la circulation monétaire, elle prenait en compte la création et la destruction d'unité de compte bancaire (Robinson, 1956, ch. 23). Comme il fut question avec le traitement du crédit par Kalecki, Robinson comprenait la monnaie comme une institution sociale, où la rareté était liée à la médiation bancaire et non due aux limites d'une manne de fonds préexistante. Aussi en continuité avec cette vision marxienne propre à Kalecki, elle y incluait aussi les rapports de forces liés au contrôle par le système bancaire de la

création monétaire.

> The basic reason why the entrepreneurs have to pay interest to the banks (in the form of discounts) against the circulating medium is that their own IOU's would not be acceptable as medium of payment, while the notes of respected banks are (Ibid., p. 226).

L'innovation de Robinson (1956) consiste donc à présenter une analyse de la monnaie non pas selon ses dimensions logiques, comme dans la théorie quantitative de la monnaie et les autres narratives qui y sont reliés, mais de tenter de représenter ce qui se passe réellement dans le secteur bancaire, ainsi que les répercussions économiques et sociales qui y sont reliées.

Malgré les innovations que Robinson a su mettre de l'avant, cet ouvrage par sa longueur, la quantité de sujets traités, mais aussi le niveau d'abstraction, fut pour certains comme Harris (2004) et King (2016) un échec face à son objectif, soit de changer la science économique par rapport à l'adoption d'une approche historicisée du capitalisme. On peut voir dans *Accumulation* une tentative intéressante, mais où Robinson reste prise à une forme d'analyse équilibriste hérité de Marshall et de Keynes. Bien que critique du concept et de l'utilisation de l'équilibre, Robinson reconnaissait les avantages de l'équilibre comme outil conceptuel pour l'analyse qui permet de résoudre des *casses-têtes analytiques*, tout en comprenant l'existence d'un carcan imposé par le *plaisir pervers* lié à la pratique de tels calculs qui n'aboutit pas nécessairement à une compréhension véritablement plus poussé du problème (Robinson, 1956, p. 147).

Étant donné la réception difficile d'*Accumulation*, Robinson décida de reprendre les idées importantes de son livre précédent dans *Essays in The Theory of Economic Growth* (1962a), mais en simplifiant la présentation des arguments afin d'offrir une introduction moins abstraite de sa proposition théorique et ainsi : « get economic analysis off the mud of static equilibrium theory » (Ibid., p. v). Le message central restait la question d'approche historique s'opposant à l'analyse équilibriste,

comme on peut voir dès la première page du livre avec cette citation de Henri Bergson : « Time is a device to prevent everything from happening at once ». Entre autres par ce questionnement du temps dans l'analyse, elle proposait donc une critique fondamentale du cadre néoclassique, qu'il soit d'origine marshallienne ou walrasienne, par cette critique épistémologique de la nature de ces réflexions. Ainsi, il était cherché à développer une analyse prenant en compte les forces constituées historiquement et constitutives d'histoire pour être en mesure de parler des économies comme dynamiques. Robinson priorisait ce type d'exposition faisant table rase, plutôt qu'une critique subtile des défauts particuliers des modèles les plus avancés. Ceci aura pour impact, du moins à long terme, d'être vu comme une économiste *hétérodoxe* manquant cette finesse, qui faisant le charme des économistes. Ceci est lié à sa stratégie discursive, telle dans les autres disciplines de sciences sociales, où la prise de position entre les écoles de pensés se fait d'abord par rapport aux fondations sur lesquels s'érige une théorie, plutôt qu'à la marge par rapport à des questions de formalisme mathématique ou de calibration. Aussi ce type d'attaque était lié à la relation de répulsion qu'elle entretenait avec ces théories. Parallèlement à Keynes qui regardait la théorie néoclassique comme un « stinking fish » (Robinson, 1953, p. 13), elle non plus n'était pas capable de sentir celle-ci. Ainsi, Robinson semblait ne plus avoir la patience d'encore s'embourber dans les formalités, comme dans son passé, car il était temps selon elle que la science économique change la structure de son programme de recherche.

Déconstruire pour mieux reconstruire : ontologie et épistémologie

La même année que fut publié son livre sur la croissance économique, Robinson fit aussi paraitre *Economic Philosophy* (1962b) qui visait aussi à remettre

en question les lois économiques universelles par une perspective historicisée, ainsi que de mettre en lumière les fondements idéologiques et moraux derrière les théories et les méthodes économiques. Selon cette analyse historique, elle visait à continuer le travail de Keynes en continuité avec la pensée de Marx.

> Keynes brought back something of the hard-headedness of the Classics. He saw the capitalist system as a system, a going concern, a phase in historical development (Ibid., p. 71).

Dans la même veine, le premier chapitre de Robinson (1962) portait sur les fondements moraux de la science économique. Comme pour Keynes : « economics is essentially a moral science and not a natural one » (Keynes, 1973, p. 297 cité par Davidson, 1991a, p. 34-35). L'économique, dans cette perspective, restait profondément teinté autant par l'ontologie de l'économiste que par ses biais idéologiques en découlant. D'un côté, elle reconnaît comment la vision du monde et l'imposition de valeur aux objets d'étude y affectent non seulement l'étude, mais aussi les conclusions (Robinson, 1973b, p. 247). Pourtant, sans idéologie l'étude même de ces questions serait probablement inexistante. « [T]he point is that without ideology we would never have thought of the question » (Robinson, 1962b, p. 9).

Pour Robinson, la compréhension de l'ontologie des économistes est à la fois importante pour comprendre la pensée et les finalités des recherches économiques. Ces finalités dépassent largement le spectre économiciste ici. Par exemple, dans le cas de la pensée néoclassique-keynésienne : « The whole trouble arises from just one simple omission; when Keynes became orthodox they forgot to change the question and discuss what employment should be for » (Robinson, 1973b, p. 103). Ainsi, dans *Economic Philosophy*, Robinson cherchait à pousser les lecteurs à réfléchir non seulement à la provenance de leurs idées, mais aussi à dépasser leur conception du monde. C'est pourquoi il lui importe d'appeler les économistes à se remettre en question.

> We must go round about to find the roots of our beliefs. In the general mass of notions and sentiments that make up an ideology, those concerned with economic life play a large part, and economcs itself (that is the subject as it is taught in universities and evening classes and pronounced upon in leading articles) has always been partly a vehicule for the ruling ideology of each period as well as partly a method of scientific investigation (Robinson, 1962, p. 7).

Ainsi, seulement en comprenant la manière dont le monde est appréhendé par un auteur ou une école de pensée ainsi que par soi-même, il devient possible de dépasser ce que Robinson (1973b, p. 122) nomme la *théologie économique*. La possibilité d'aller de l'avant avec une réflexion se voulant scientifique y est donc directement liée à la nécessité de mettre à nu ces prémisses idéologiques. Sans quoi, nous serions face qu'à des discours d'autorité basés sur des croyances qui ne peuvent être remises en question, d'où les références à l'orthodoxie. Selon cette perspective qu'avance Robinson, toute prétention à la neutralité politique en économique ne serait ainsi que stratégie de maquillage ou bien de l'inconscience.

En regardant cette perspective et le développement historique des sociétés, il était clair pour Robinson que pour tenter de développer une vision holistique et donc complète du monde, on ne pouvait faire fi des dimensions de classes sociales qui sont directement liées à l'existence du travail salarié dans les économies capitalistes. Ainsi, Robinson reprenait Wicksell (1934, p. 4), où :

> As soon as we begin seriously to regard economic phenomena as a whole and to seek the conditions of the welfare of the whole, consideration for the interest of the proletariat must emerge; and from thence to the proclamation of equal rights for all is only a short step. […] There is only one thing which is unworthy of science – to conceal or pervert the truth; that is to say, in this case, to represent the position as if those classes had already received all they could reasonably wish or expect, or to rely upon unfounded, optimistic beliefs that economic developments in themselves tend to the greatest possible satisfaction of all (Robinson, 1962b, p. 52).

Comme Kalecki (1954, p. 91), elle soutenait que l'inégalité dès la naissance et particulièrement en ce qui a trait à la possibilité de devenir entrepreneur lié à la

possession initiale de capital. Dans le même ordre, « the slogan ‘All men are equal’ expresses a protest against privilege by birth. In an egalitarian society no one would ever have thought of saying any such thing » (Robinson, 1962b, p. 9). Cette analyse de classe héritée de la pensée marxienne visait à remettre en question non seulement les fondements supposés égalitaires du capitalisme, mais surtout les hypothèses entourant la liberté dans le marché du travail des théories libérales et néoclassiques. Cette vision est liée à la condition de la majorité des gens, où le travail ne peut être réduit à une question de choix, mais plutôt une obligation de vendre sa force de travail comme dans la maxime marxienne. Comme Robinson soulignait dans cette fameuse citation : « the misery of being exploited by capitalists is nothing compared to the misery of not being exploited at all » (1962b, p. 46).

Cependant, malgré cette proximité par rapport aux idées marxiennes, il est possible d’y voir un début de détachement par rapport à son approche kaleckienne. Robinson (1962b), comme par la suite, ne se reconnaît plus dans cette perspective positiviste liée au projet de recherche de Kalecki. Plutôt que de chercher une théorie permettant d’expliquer la distribution et l’accumulation à travers une approche axée sur la demande effective et le conflit social, Robinson visait à développer les esprits des économistes en dehors des carcans économiques. Pourtant, elle restait en concordance avec la réflexion kaleckienne voulant ne pas simplement offrir un autre coffre à outil aux penseurs économiques. Ici, peut-être réside davantage la révolution keynésienne qui se reflète plus dans cette philosophie, où le monde est à la fois incertain, non prédéterminé et historicisé. Aussi il y est considéré comment l’action humaine engendre des impacts historiques à long terme, marqué par les inégalités et le pouvoir. C’est pourquoi Robinson, comme Keynes, cherchait à attirer l’attention sur les fondements de l’analyse économique pour être en mesure de capter les dimensions politiques qui ne peuvent être abstraites.

Suite à *Economic Philosophy*, Robinson accorda une place importante à la réflexion politique par rapport à la science économique ainsi que leurs ramifications

dans les débats méthodologiques, comme on peut voir dans *Economic in an Awkward Corner* (1966), *Freedom and Necessity* (1970), *Economic Heresies* (1971) ou *Contribution to Modern Economics* (1978). Sur cet aspect, dans les années 1960, Robinson prit part à ce qui est reconnu comme le *Cambridge Capital Controversy*. Robinson avait initié le débat en 1953-1954 dans son article « The Production Function and the Theory of Capital » paru dans *Review of Economic Studies*. Bien que ce débat semblait d'abord être de nature méthodologique et rapidement très technique, la véritable nature du débat était pourtant politique, où les économistes de Cambridge en Angleterre cherchaient une remise en question fondamentale du néoclassicisme et de la version néoclassique du keynésianisme américain. Par la critique de la fonction de production, ce par l'entremise du concept de capital et de sa mesure, Robinson et ses collègues de Cambridge visaient à déstabiliser cette vision déterministe du monde qui niait l'importance des rapports de force. Robinson écrivait :

> the production function has been a powerful instrument of mis-education. The student of economic theory is taught to write O = f(L, C) where L is a quantity of labour, C a quantity of capital and O a rate of output of commodities. He is instructed to assume all workers alike, and to measure L in man-hours of labour; he is told something about the index-number problem involved in choosing a unit of output; and then he is hurried on to the next question, in the hope that he will forget to ask in what units C is measured. Before ever he does ask, he has become a professor, and so sloppy habits of thought are handed on from one generation to the next (1953-54, p. 81).

En soutenant cet argumentaire marqué par l'influence de Sraffa, Robinson cherchait à démontrer à quel point idéologique était l'analyse néoclassique qui se targuait de sa neutralité. Bien que les événements et les protagonistes des deux côtés s'accordèrent pour donner raison aux économistes entourant Robinson, comme par exemple Samuelson (1966), pourtant l'enseignement économique finit par mettre de côté cet

épisode en continuant d'enseigner selon les mêmes fondements.[16]

Ceci est lié à l'idée de contrôle social de la science économique que Robinson (1962b) cherchait à mettre en lumière, comme le rapportait Samuels (1992, ch. 12). Bien que sur cet aspect Robinson fut en mesure d'ouvrir le débat et les esprits à la diversité de l'analyse économique et les aspects politiques qui y sont reliés, ce pendant elle ne fut pourtant pas en mesure d'avancer très loin ce qui deviendra le programme de recherche post-keynésien, comme nous avons vu avec *Accumulation of Capital*. Par contre, elle permit de mettre en lumière non seulement l'inconsistance du cadre d'analyse dominant, mais aussi de synthétiser les mécanismes économiques dans un cadre tentant de prendre en compte l'incertitude fondamentale lié au temps et la médiation monétaire dans les systèmes capitalistes. Comme King (2002) le soulignait, Robinson est véritablement à la base de ce qui deviendra le post-keynésianisme que l'on connaît aujourd'hui, par sa proposition de méthode, mais aussi par la prise en compte de la monnaie endogène et des rapports de classes, et surtout par ce rapport direct au politique.

Sur ces questions, Robinson resta active dans les débats économiques jusqu'à la fin de sa vie. Par contre, la tournure des événements dont il sera question au chapitre VII l'amena à développer un goût amer face au chemin que prenait la science économique qui devenait de plus en plus marquée par une orthodoxie liée à un cloisonnement dans une méthodologie et une idéologie. C'est pourquoi dans *Spring Cleaning* (1980), paru trois ans avant sa mort, elle fit un appel à tout recommencer…

[16] Encore aujourd'hui, certains comme Romer (2015) y réfère comme un débat obscur et inutile. Pour lui, Robinson et ses collègues de Cambridge en Angleterre auraient usé d'un langage mathématique et scientifique pour mettre un voile sur leur objectif politique. Comme Romer le souligna le 16 mai 2015 dans un message Twitter : « Sorry, but the capital controversies were a waste of time. No relevance then or now ». Ainsi, Romer retournait la même critique que les économistes post-keynésiens avaient entretenue envers les économistes néoclassiques. Sur ce point, Lavoie et Seccareccia (2015) soulignèrent les propres biais idéologiques de Romer qui marquent profondément sa critique de Robinson et de ses collaborateurs.

CHAPITRE VI

DAVIDSON ET LES KEYNÉSIANISMES AUX ÉTATS-UNIS (1930 – 1972)

Pendant qu'à Cambridge en Angleterre se développait une réflexion se voulant en dehors des vieilles idées, aux États-Unis la situation y était bien différente. Suite à la parution de la *Théorie générale*, l'analyse qui traversa l'Atlantique est principalement liée à sa version hicksienne, soit une synthèse du cadre walrasien avec l'analyse keynésienne. En plus de John Hicks (1937), il est important de souligner l'impact en sol américain d'Oskar Lange qui a participé à l'extension du modèle IS-LM, comme Alvin Hansen qui permit de populariser ce type de modèle, ainsi que Modigliani qui réintroduit l'analyse néoclassique du marché du travail dans l'analyse se disant keynésienne avec les rigidités salariales associées (King, 2002, p. 103). En fait, cette analyse économique était dans bien des cas très loin de la perspective développée à Cambridge. Mais pourtant, le contexte étatsunien engendra quelques rares économistes, comme Sydney Weintraub et Pauld Davidson, ayant plus en commun avec ces économistes anglais qu'avec leurs propres collègues.

Ce sixième chapitre portera ainsi sur ce développement américain des idées de Keynes, ainsi que sur cette vision particulière développée d'abord par Sidney Weintraub et puis par Paul Davidson. À cette époque, Davidson proposa une vision de l'économique se voulant *fondamentaliste* par rapport à Keynes, en insistant sur les fondements marshalliens et la vision politique de Keynes. Ce qui entrainera certaines discordances par rapport à l'école keynésienne de Cambridge. Toutefois, ils partageaient un même projet général : décrire une économie monétaire de production en opposition à une vision considérant une économie réelle d'échange, tout en

prenant compte du contexte historique et institutionnel étudié.

Davidson et les keynésiens américains

Selon Paul Davidson (2007b, p. 210-211), la popularisation de la lecture particulière de Keynes selon le cadre d'analyse walrasien est liée aux enseignements de Robert Bryce à Harvard. Lors des études de Bryce au LSE dans les années 1930, il aurait été envoyé à Cambridge par Hayek pour étudier les développements qui seront reconnus comme keynésiens. Ainsi, Bryce aurait ramené et enseigné selon ses notes des développements antécédents à la publication de la *Théorie générale*, sans jamais véritablement retourner analyser le livre original (Davidson, 2009, p. 166-173). Bryce est aussi central pour Davidson dans l'explication de ce keynésianisme américain par son lien avec Paul Samuelson. Bryce fut une influence marquante étant le professeur de Samuelson à Harvard. « Samuelson has indicated that his first knowledge of Keynes's *General Theory* was gained from Bryce » (Davidson, 2007 b, p. 211). Davidson attache une attention particulière à cette histoire étant donné l'importance de Samuelson dans la propagation de ladite synthèse néoclassique-keynésienne entre autres par l'entremise de son manuel *Economics* (1948).

> More important, even after reading *The General Theory* in 1936, Samuelson stated [to Colander and Landreth (1996)] that he found its analysis 'unpalatable' and not comprehensible […] In other words, Samuelson admits he did not understand Keynes's analysis. Instead, he assumed that Keynes was presenting a traditional general equilibrium classical theory model where wage and price rigidity caused unemployment (Davidson, 2009, p. 170).

Ainsi, pour Davidson, ceux ayant étudié le keynésianisme à travers Samuelson se trouvaient à comprendre la *Théorie générale* comme un cas particulier de l'analyse néoclassique. Ce qui est exactement le contraire de ce qui était recherché par Keynes.

Pendant que Samuelson avançait une lecture du keynésianisme marquée par les fondements néoclassiques walrasiens, Sidney Weintraub (1914-1983) fut de ceux ayant développés une analyse à la fois proche de celle de Cambridge, ce tout en restant singulier face à celle-ci. Alors que ses premiers manuels d'économique furent décrits comme marshallien et walrasien, proche de Lange et d'Hansen (King, 2002, p. 105-106), par contre dans les années 1950 Weintraub est devenu critique de cette version du keynésianisme à la Samuelson (Beaud et Dostaler, 1995, p. 441). Par la suite, Weintraub a repris l'analyse de la demande effective de Keynes (1936, ch. 3), selon un modèle de demande et d'offre agrégée avec des microfondements marshalliens. Son attention était surtout portée vers l'inflation, en réponse aux politiques monétaristes qui affirmaient un arbitrage entre inflation et chômage selon la courbe de Phillips. Face à cela, Weintraub proposait une politique pour contrôler les salaires et donc les prix par l'entremise de la taxation, plutôt qu'accepter d'infliger du chômage à la population. Par ses idées, Weintraub finit par se rapprocher des économistes de Cambridge, comme Robinson et Kahn, ayant le même objectif de détrôner la synthèse néoclassique-keynésienne (King, 2002, p. 109). Au contact de Robinson, Weintraub développa davantage sa critique envers le keynésianisme américain, mais aussi son intérêt pour les théories de la distribution de Cambridge, sans toutefois complètement se départir des vieilles idées liées aux fondements marshalliens et au concept d'équilibre (Ibid., p. 110). Il fut parmi les influences les plus marquantes dans l'analyse des post-keynésiens américains, particulièrement vis-à-vis son étudiant Paul Davidson avec qui il fonda le *Journal of Post Keynesian Economics* en 1979.

Paul Davidson est né en 1930 à New York d'une classe moyenne dans le contexte de la Grande Dépression. Il fit des études en chimie et en biologie au Brooklyn College, durant lesquels il ne fit aucun cours en économique. Il se considérait comme apolitique, malgré que ses parents soient de « strict Democrats » (Colander, 2001, p. 86). De plus, il avait une forte ambivalence face aux syndicats,

ceci découlait du point de vue de petit entrepreneur de son père et de celui de sa mère qui était prosyndicaliste. Puis il entreprit un doctorat en biochimie à l'Université de Pennsylvanie pour travailler sur l'ADN (1950-1952), mais il finit par perdre intérêt malgré qu'il y ait développé un goût pour l'enseignement. Cherchant à se réorienter, il opta pour des études en commerce (B.M.A.) à la *City University* de New York.

Son premier contact avec la science économique et l'économétrie en particulier lui fit un choc. « As a biochemist trained in the question of experimental design and statistical inference, I was appalled by the misuse of empirical data by economists » (Davidson, 1990, p. 1). C'est pourquoi il décida de faire son mémoire sur *The Statistical Analysis of Economic Time Series*, qu'il compléta en 1955. La question du traitement statistique et méthodologique resta centrale à l'analyse de Davidson tout au long de sa carrière. Suite à sa maîtrise, il fit son service militaire en tant que biochimiste. Sa dévotion pour sa nation, qu'il développa entre autres dans son passage dans l'armée, le poussa à continuer ses études en économique pour servir son pays. Davidson se tourna vers l'Université de Pennsylvanie pour faire son doctorat, principalement pour le financement qui lui permit de soutenir sa famille (Arestis et Sawyer, 2000, p. 131). Ainsi sans trop le chercher, Davidson entra en contact avec Weintraub et un univers qui se différenciait nettement de l'orthodoxie néoclassique américaine qu'il avait connue.

Paul Davidson (1990, p. 1) reconnaît l'influence dominante de Weintraub sur le début de sa carrière, mais aussi comment celui-ci fut un moteur important de sa pensée tout au long de sa vie. Weintraub amena Davidson à incorporer dans son analyse :

> unconventional ideas [for the time] such as anticipations and uncertainty, subjective and objective demand and cost curves, imperfect equilibrium adaptations, multiple-period anticipations, clock-time sequences and path analysis (Deprez et Milberg, 2000, p. 703).

Ces éléments marquèrent les fondements épistémologique et méthodologique de Davidson, pour ainsi être en mesure de prendre en compte les dimensions et les dynamiques liées à une économie monétaire de production telle que décrite par Keynes. Weintraub et Davidson étaient dédiés à cette compréhension du capitalisme, où les décisions entrepreneuriales prennent du temps dans un contexte d'incertitude avec une médiation monétaire corollaire. De plus, ils reconnaissaient l'importance centrale des dynamiques de pouvoir qui affectent autant les marchés par la présence de monopoles, que les emplois étant donné les rapports de force.

Weintraub dirigea le doctorat de Davidson, engendrant ainsi un appétit pour les écrits de Keynes et les questions de répartition chez ce dernier. Selon Davidson, Weintraub dans *An Approach to the Theory of Income Distribution* (1958) était un des premiers à avoir été en mesure d'interpréter les questions de allocation sous un angle macroéconomique plutôt que microéconomique (Colander, 2001, p. 89). Ainsi, Davidson fut influencé par Weintraub non seulement par rapport à l'approche de l'analyse économique en général, mais surtout par rapport à Keynes. Comme pour Robinson qui adopta une lecture kaleckienne de Marx, Rotheim (1996, p. 22) explique que Davidson adopta une lecture weintraubienne de Keynes. Dans son entrevue avec King (1994), Davidson soulignait l'importance qu'a eue la lecture de Weintraub (1958) sur son développement. Cette influence est telle qu'il n'hésita pas à affirmer dans une entrevue : « [if] you don't read that book, you don't really understand Keynes » (King, 1994, p. 362). Weintraub permit à Davidson de comprendre le lien entre les écrits monétaires de Keynes et la *Théorie générale*, pour ainsi être en mesure de soi-disant percer le véritable message de Keynes, en mettant l'emphase sur l'importance du salaire monétaire et de la distribution des revenus agrégés par l'entremise de l'analyse de l'offre agrégée de Weintraub avec le motif financier de Keynes. Pour Davidson : « [those] things together were really what made me a post-Keynesian » (King, 1994, p. 364).

Après sa thèse sur l'évolution historique des théories de la répartition, *Theories of Relative Shares* (1959), il fît paraitre *Theories of Aggregated Income Distribution* (1960) dans lequel il se montrait critique envers les théories kaleckiennes. Autant en ce qui a trait à l'allocation des richesses qu'aux monopoles dans l'analyse de Kalecki, Davidson l'associait à une analyse trop proche de l'orthodoxie (King, 2002, p. 114-115). Étant convaincu d'avoir l'interprétation juste de la *Théorie générale*, Davidson (1960, p. 52-54) rejeta l'approche de Kalecki qui lui semblait ne pas faire partie de l'héritage keynésien, étant trop proche selon lui du marxisme qui accepterait selon sa lecture la loi de Say, au contraire de l'interprétation de Robinson. Ceci est lié au fait que Davidson avait pleinement adopté l'approche de Weintraub en continuité avec Keynes et les fondements marshalliens, selon l'analyse de l'offre et la demande agrégée. Comme dans son livre avec Eugene Smolensky – *Aggregate Supply and Demand Analysis* (1964), où cette analyse marginaliste prend non seulement en compte la demande effective, mais aussi les anticipations face à l'incertitude pour définir l'équilibre dans un contexte monétaire.

> The value of total spending as given by the aggregate demand function where it is intersected by the aggregate supply function wil be called effective demand. It represents an equilibrium level of spending, where entrepreneurial expectations are just being realized, so that there is no inducement to change hiring policy (Davidson et Smolensky, 1964, p. 6 cité par Olesen, 2007, p. 11)

Comme pour Robinson et Kalecki qui furent critiqués avant lui, Olesen (2007, p. 13-14) souligne la ressemblance du modèle de Davidson et Smolensky avec le modèle IS-LM. Par contre, ils s'en différenciaient par cette prise en compte de l'incertitude et de la monnaie qui prenaient forme dans l'incorporation d'une trappe de liquidité, ainsi qu'une *relation fonctionnelle* décrivant les anticipations des entrepreneurs. Ainsi pour Davidson, une approche comme celle de Kalecki, qui repose sur le degré de monopole pour expliquer la formation des prix, n'était qu'une version marxienne de l'analyse néoclassique et même *tautologique* n'étant qu'un cas particulier de la *Théorie générale* (Basile et Salvadori, 1984-1985, p. 249). Dans sa vision, elle ne

permettait pas de prendre en compte ces aspects monétaires et financiers qui étaient trop laconiques chez Kalecki.

Enfin, on peut aussi percevoir ce choix d'approche comme étant lié à sa stratégie de se maintenir en conversation avec les économistes qui sont devenus *mainstreams* aux États-Unis, mais il y a certainement aussi un lien avec sa vision du monde et ses convictions politiques.

Davidson et les keynésiens de Cambridge

Bien que Davidson mettait de l'avant l'importance de la politique dans ses écrits économiques en comprenant les rapports de force et les dynamiques sociales, il restait loin des approches marxiennes, se définissant de tout temps comme de centre (Davidson, 1972, p. 3-4). Lorsque Rotheim était étudiant de Davidson, il lui demanda : « why he was not a socialist, given the direction that his economics tended to point. The only response I received was : 'Because I dislike parades' » (Rotheim, 1996, p. 21). D'une certaine manière, on peut voir ce positionnement politique dit de centre comme un élément stratégique visant à pousser les politiques keynésiennes, sans toutefois être mis de côté comme de gauche ou marxiste comme ce fut le cas de Robinson par exemple. Par contre Davidson ne peut être comparé à la radicalité de Robinson et de Kalecki, étant donné que l'économiste américain n'a jamais été aussi loin dans son support à la lutte des classes et au socialisme. Davidson resta très proche de Keynes avec sa vision réformiste et son identité d'économiste se voulant le plus *neutre* politiquement.

Pourtant, dès sa thèse doctorale, il analysait l'historique de la distribution des revenus agrégés. Ce qui était plutôt rare à l'époque en dehors des cercles socialistes et

critiques chez les économistes. Par contre, il n'était pas très explicite face aux rapports de classes (Arestis et Sawyer, 2000, p. 134). Comme le soulignent Harcourt et Sardoni (1996, p. 2), cette approche plus latente des inégalités de classes chez Davidson est donc en continuité avec la vision politique de Marshall et de Keynes s'opposant à la fois à un libre marché mur-à-mur et au socialisme. Ici, on peut associer l'approche de Davidson au rejet de Keynes de l'analyse classiste liée au marxisme, s'auto-identifiant à la bourgeoisie éduquée (Skidelsky, 1992, p. 233) ou plutôt à l'élite éclairée (Dostaler, 2007, p. 102). Aussi toujours en continuité avec Keynes, Davidson ne reconnaissait pas les travailleurs comme prolétaires et ne parlait pas en terme de niveau d'exploitation comme Robinson (1965, p. 182). Comme pour Keynes, cette image des travailleurs datait de l'époque de Marx, et ce en plus d'amalgamer rentiers et entrepreneurs. Selon cette vision libérale du monde, grâce aux gains de productivité les travailleurs seraient sortis de cette *exploitation* d'une autre époque (Dostaler, 2007, p. 92-93). Ici comme ailleurs, on ne peut faire fi des dimensions idéologiques, comme le soulignait plus tôt Robinson.

Lewis et Runde (1999) pour leur part réitèrent cette thèse voulant que par le traitement des inégalités générales plutôt que des inégalités de classes, Davidson se maintenait ainsi en discussion avec les économistes orthodoxes. Ce, tout en maintenait l'importance du rôle des syndicats et des travailleurs, mais aussi des rentiers et des entrepreneurs. Il est à noter que Davidson, comme Keynes, avait un biais favorable pour les entrepreneurs. « Society admires [their] courage; that is why we admire the entrepreneur more than we admire the actuary » (Davidson, 1994, p. 99). Ce biais a pour impact de mettre l'emphase sur la lutte de classe entre rentiers et entrepreneur, plutôt qu'entre capitalistes et prolétaires (Seccareccia, 1987, p. 26).

C'est pourquoi Davidson et son fils Gerg firent un appel au développement d'une économie civilisée et stabilisée, plus égalitaire et sans chômage persistant, mais où les entrepreneurs et l'intérêt individuel avaient toujours un rôle central.

> The best way to end welfare as we know it is to create the opportunity for every unemployed person to work their way out of poverty to the dignity of being a productive member of a civil society (Davidson et Davidson, 1996, p. 4).

Ils visaient ainsi à prévenir toutes dérives qu'ils qualifiaient de barbare.

> If a society is organized so that it routinely violates personal liberties or it deliberately operates at less than full employment, at least some of its citizenry will be at the mercy of barbaric forces. For it is barbaric to require that certain people in society be denied employment or personal liberty for the society to survive. A nation which thrives on the hardships of its members cannot be called civilized (Ibid., p. 24).

Il était donc cherché à éliminer ces éléments néfastes du capitalisme, qui à leurs tours ne pouvait qu'engendrer davantage de barbarie.

Davidson reconnaissait donc les failles fondamentales du capitalisme, liées au chômage et aux inégalités, qui pouvaient être réglées par le socialisme. Mais en accordant au libre marché la supposée supériorité liée à l'efficacité de l'intérêt individuel et à la décentralisation comme chez Keynes :

> Public ownership of all the means of production can also promote a more equal distribution of income and wealth than a similarly endowed free market system would. Nevertheless, a system of State Socialism 'seems to solve the problem of unemployment at the expense of efficiency and freedom' (Keynes, 1936, p. 381).
>
> In general, centrally controlled, planned economies do not encourage efficiency and diversity - and especially the diversity that comes from technological innovation. In a society where all important decisions are made centrally - and all market incomes and prices are decided centrally - it is difficult to appeal to the human motivation of economic self-interest in order to develop a pluralistic economic system which delivers all the variety of goods the system is capable of delivering (Davidson, 1991b, p. 100).

Davidson reproduisait ainsi cette image manichéenne liés aux formes de socialismes, soit : inefficacité, centralisation, contrôle, recul des libertés et cie. En plus de supporter cette histoire stipulant : « the weaknesses of the alternative system » (Ibid., p. 101), il soutenait la thèse associée autant aux penseurs libéraux que conservateurs

voulant l'existence d'un compromis entre égalité et innovation.

> Hence, in the late 1970s under President Carter (and Mrs. Thatcher in the United Kingdom), and later under President Reagan, the pendulum started to swing back to a more capitalistic approach as many of the regulations placed on markets were removed. The result has been higher unemployment, but more innovations and a greater diversity of consumer goods, as well as a greater inequality of income both within capitalist nations and over the entire international capitalistic parts of the world (Ibid., p. 111)

Ce type de discours est clairement teinté par le contexte politique américain, qui permettait encore de croire à cette fable du capitalisme malgré ses travers, mais aussi à cet épouvantail qu'était le socialisme.

En reprenant l'argument de Tiryakian (1977) par rapport à la sociologie, King (2002, p. 3-4) expliquait comment Davidson s'inscrivait clairement dans le processus évolutif d'une école de pensée, où à un moment certains sentent le besoin de retourner aux sources. Suite à une certaine cristallisation des idées majeures d'une théorie s'ensuivrait une hétérogénéisation au sein de l'école, comme on a pu voir avec Robinson et Kalecki, il advient un moment où certains pensent nécessaire de se rapprocher des propositions de base. Davidson serait ici de ceux-ci, cherchant à retourner chez Keynes afin de consolider les approches. Ainsi, il est intelligible qu'il rejette l'apport de Kalecki par rapport au keynésianisme, contrairement à Weintraub qui accordait une importance à l'économiste polonais. Ce, entre autres dans le traitement des prix lié au *mark-up* sur les salaires selon la vision monopolistique kaleckienne (Deprez et Milberg, 2000, p. 705). Bien que Davidson reprit cet élément, il ne reconnut véritablement jamais l'importance des innovations de Kalecki du keynésianisme.

Ayant opté pour une analyse plutôt weintraubienne du keynésianisme, Davidson mit l'emphase sur l'importance de la médiation monétaire pour expliquer le dynamisme du capitalisme. Rotheim (1996, p. 23) souligne que ce serait Davidson, suite à son doctorat, qui arriva à élucider la nature de la motivation financière qui

structurait la préférence pour la liquidité. En continuité avec Robinson (1952, p. 80-87), Davidson fit sa première véritable marque dans la profession par sa tentative d'intégrer l'analyse monétaire de Keynes avec les propositions liées à la *Théorie générale* dans son article « Keynes's Finance Motive » paru dans les *Oxford Economic Papers* en 1965 (Arestis et Sawyer, 2000, p. 132). La réintégration de la motivation financière pour la détention de monnaie cherchait à expliquer comment la demande agrégée de monnaie n'est pas déterminée par les événements dans le secteur réel (King, 2002, p. 116). Il était plutôt question d'aspects monétaires et psychologiques liés à l'incertitude de l'avenir, qui engendrait autant le désir de thésaurisation que la possibilité de spéculation. Davidson comprenait la motivation financière liée à la demande et la détention de monnaie pour de nouveaux investissements, comme le point d'ancrage de l'analyse de Keynes dans sa *Théorie générale* et son *Traité sur la monnaie* pour expliquer comment les dimensions réelles et monétaires sont dépendantes.

> Considering that Keynes felt that the financial motive was the coping stone of his liquidity preference theory, it is surprising to see that the concept has practically disappeared from the litterature (Davidson, 1990, p. 12).

Les seules exceptions que Davidson (Ibid., p. 27) souligne sont Robinson (1952) et Weintraub (1958).[17] De là commença sa croisade pour réaffirmer le message monétaire de Keynes et ainsi tenter de détourner l'économique de cette aberration qu'était pour lui la dichotomie entre monétaire et réel. Cette distinction rendait l'analyse économique d'équilibre général non représentative de la réalité, étant donné cette abstraction de la monnaie qui est l'objet de médiation le plus important dans le capitalisme.

[17] Selon Davidson (1994, p. 110), cet élément ne fut pas pris en compte par les keynésiens *mainstream* étant donné une lecture partielle de la *Théorie générale* en omettant l'importance du *Traité sur la monnaie*. Cette négligence aurait mené la synthèse néoclassique-keynésienne à faire de la trappe pour la liquidité sa marque de commerce, malgré l'inexistence de preuve économétrique pour soutenir cette idée (Ibid., p. 117).

À partir de ce point, Davidson produit « Money, Portfolio Balance, Capital Accumulation, and Economic Growth » paru dans *Econometrica* en 1968, qui visait à critiquer et offrir une alternative à l'analyse monétaire de la croissance proposée par Tobin (1965) selon cette vision de la synthèse néoclassique-keynésienne. Son article ne parut qu'en 1968 étant donné que la première version de son article fut refusée dû à un supposé manque de *rigueur*. En fait, son papier manquait d'exposé la réflexion mathématique que Davidson avait choisi de laisser derrière pour mettre l'emphase sur les idées. Ainsi, il explique comment en rajoutant quatorze équations le même article fut publié. Selon lui, Tobin restait pris dans une analyse walrasienne, où l'équilibre des marchés, le plein emploi des capacités de production et le manque d'incertitude annuleraient les impacts de la monnaie. « This paper shows Tobin's model is applicable only to nonmonetary Say's Law economies, and attempts to remedy the defects of such analysis » (Davidson, 1990, p. 41). Face à cette version de Keynes, Davidson entreprit une opération pour inciter les économistes à adopter une analyse où la monnaie ne peut être neutre. Étant donné que ses critiques ne firent pas de vague dans la profession, Davidson alla à Cambridge en Angleterre pour deux ans pour écrire son *Money and the Real World* (1972) (Arestis et Sawyer, 2000, p. 132).

Avant d'aller à Cambridge, Davidson enseigna à l'Université Rutgers et de la Pennsylvanie. Puis pour des causes financières liées à la croissance de sa famille, il alla travailler pour la *Continental Oil Compagny* (Ibid., p. 131). Il n'y passa qu'un an, où il mit son savoir keynésien aux profits de l'industrie pétrolière et perdu vite intérêt en ce travail pour deux raisons : « [first], the culture shock of living in the segregated South was very difficult. Second, I found out that I was losing my skills as an economist » (Colander, 2001, p. 89). Il y acquit cependant une expérience par rapport au marché énergétique qui le suivit tout au cours de sa carrière, autant dans ses écrits théoriques que dans ses travaux pour les dix-neuf commissions gouvernementales auxquels il participa, dont en 1973 lors de l'embargo de l'OPEP (Arestis et Sawyer, 2000, p. 134).

La critique de Davidson de la théorie kaleckienne est aussi liée à son expérience des marchés énergétique. Pour Davidson, l'analyse monopolistique des prix de Kalecki était un *truisme*, car l'explication du degré de monopole ne permettrait pas de prendre pleinement en compte la spéculation marchande liée aux variations d'inventaire. Par sa distinction entre deux types de prix, soit *spot prices* et *forward prices*, Davidson (1972) visait à souligner l'importance des inventaires et la spéculation autour de ceux-ci. En entrevue avec King, Davidson expliqua :

> When the energy crisis of 1973 broke out, I was one of the few theoretical economists who'd ever been on an oil rig - because I'd worked for an oil company - and who knew something about the industry. Almost everybody else knew it only from theory, and so Brookings asked me to do a study on what was called then Project Independence. What price level would free the US, and what was causing the prices to rise? It was clearly what Kaleckians would call a degree of monopoly problem. Oil prices rose because the Saudis, who had such large control over the market, were able to push price up relative to costs of production. Then people who had inventories made more money by holding the inventory, and commercial rents (King, 1995, p. 23-24).

Ainsi, ce n'est pas que le degré de monopole de Kalecki soit mis de côté dans l'analyse de Davidson, mais plutôt qu'il est jugé insuffisant pour expliquer les dynamiques capitalistes liées au secteur financier que Davidson cherchait à expliquer, tout comme Keynes.

Après cette expérience dans le monde des pétrolières et de retour à l'université, Davidson se plongea pendant deux ans (1968-69) dans la recherche de microfondements permettant de saisir pleinement la monnaie dans toute sa non-neutralité. Pour ce faire, il intégra les dynamiques de dépendance au sentier liées aux décisions monétaires, comme dans les théories de Keynes (1936, ch. 17). Davidson finit par sortir en quelque sorte de l'analyse weintraubienne statique pour s'adapter à une analyse ouverte méthodologiquement et où l'analyse probabiliste est très limitée dû à l'incertitude fondamentale (Rotheim, 1996, p. 23).

Entre 1970 et 1971, Davidson côtoya Kaldor, Kahn, Posner, Galbraith, ainsi que Robinson. Ce fut sous l'initiative de cette dernière que Davidson se rendit à Cambridge (Davidson, 1972, p. xv). Ce serait Joan Robinson qui aurait eu le plus grand impact sur lui, malgré leurs différends en terme d'approches (Davidson, 1990, p. 3). C'est elle qui l'éclaira sur les développements de la pensée keynésienne anglaise que Davidson référait à l'époque comme *néokeynésienne anglaise*, qu'il associait à Robinson, Kaldor et Pasinetti (Davidson, 1972, p. 3). La vision de Cambridge était proche de celle de Weintraub par rapport à la critique de la synthèse néoclassique-keynésienne américaine, mais s'en distanciait en terme de méthode. Par exemple si l'on revient chez Robinson, elle était passée à travers une transformation radicale de sa pensée et de sa méthode grâce à Keynes, mais aussi Marx, Kalecki et Sraffa. De son côté, Davidson cherchait à ramener l'analyse keynésienne dans la tradition de Keynes proche de Marshall.

Alors que Kalecki reconnaissait les avancées de Keynes sans toutefois y reconnaître un mentor à suivre et que Robinson avait une certaine ambivalence par rapport à l'ensemble des idées de Keynes, Davidson a soutenu l'autorité de Keynes tout au long de sa carrière. Ainsi en découle la nécessité pour Davidson de toujours retourner aux écrits et à la méthode de Keynes. Cet acte de foi de Davidson envers son maître à penser renvoie à cette stratégie visant à remplacer l'orthodoxie ou du moins l'influencer. Étant donné que Keynes reste un élément du cursus dominant, Davidson cherchait à réorienter les économistes dans le *droit chemin,* et ce, malgré qu'une telle perspective reste limitée autant par la source d'inspiration que par cette orientation envers la pensée dominante. Davidson serait donc à la fois dans cette perspective critique tout en cherchant à développer ce qui était sur la table plutôt que faire table rase.

Ce différend en terme d'approche poussa Robinson à ne plus vouloir discuter avec Davidson de ses travaux particuliers, lors de son passage à Cambridge.

> We immediately embarked on heated discussions regarding drafts of various chapters of my manuscript on *Money and the Real World.* She was clearly unhappy with my arguments regarding the Cambridge post-Keynesian approach. […] After a few weeks of such discussions, she finally refused to speak to me about my work (Davidson, 1990, p. 3).

Malgré ce différend, cela n'empêcha pas Robinson de participer à la formation de Davidson à travers la rédaction d'essai journalier qu'elle critiquait avec ferveur. Ces exercices lui furent très formateurs pour expliciter sa pensée et se préparer aux critiques.

> I learned a tremendous amount from these daily essay exercises - and, although she did not admit it at the time, I believe so did Joan Robinson. For in the years following my visit to Cambridge, I would often receive notes from her indicating when she especially liked a published paper of mine (Ibid., p. 4).

La différence d'approche n'était pas assez fondamentale pour les diviser, surtout en ce qui a trait au projet commun. Ainsi, dans *Money and the Real World*, Davidson cherchait à critiquer ceux reconnus comme *keynésiens* par rapport à leur traitement de la monnaie et des emplois, comme Keynes cherchait à faire vis-à-vis des *classiques*, tout comme Robinson.[18] Pour Davidson, « most of macro-economic writings are in conflict with Keynes's own grand design » (1972, p. xii). C'est pourquoi il commença son livre dès la préface de la première édition en reprenant les paroles de Keynes : explicitant la nature controversée de l'essai qui se voulait une attaque, mais aussi un appel à la coopération pour être en mesure de convaincre ses adversaires de leurs erreurs (Ibid., p. ix-x).

[18] Keynes (1936, p. 3) référait aux économistes *classiques* pour désigner les économistes que l'on nomme contemporainement comme néoclassique (Leijonhufvud, 1969).

Réfuter la synthèse néoclassique-keynésienne

En continuité avec Weintraub et les économistes de Cambridge, Davidson pointait du doigt la « potted version » proposé par Hicks et comment « [the] Keynesian theory of output and employment was a perversion of Keynes's own views about the real sector » (Ibid., p. xi). Selon Beaud et Dostaler (1995, p. 204), *Money and the Real World* serait un des travaux le plus ambitieux de Davidson, qui visait à lier la théorie monétaire et de la demande effective de Keynes. Ainsi, Davidson (1972, p. xiii) cherchait à réitérer la différence fondamentale entre l'analyse d'une économie monétaire de production et d'une économie d'échange réelle. Reprenant la critique de Frank Hahn (1970, 1971), Davidson soutenait que l'économie décrite dans les modèles d'équilibre général walrasiens correspondait à celui d'un monde organisé autour de l'échange réel, comme dans le troc, et il était donc normal que l'on n'y trouve pas de place pour la monnaie étant donné qu'elle ne serait qu'un voile sur les transactions réelles (Davidson, 1972, p. xiii, n. 2 et p. xiv, n. 1).

Davidson, par sa critique fondamentale et ontologique de l'orthodoxie, visait à expliciter ce qui était étudié par ces économistes, au contraire de ce projet keynésien. Davidson suivait la démarche de Keynes :

> Keynes's criticism of accepted economic theory […] 'consisted not so much in finding logical flaws in it analysis, as in pointing out that its tacit assumptions are seldom or never satisfied, with the result that it cannot solve the economic problems of the actual world' (Keynes, 1930, v. 2, p. 300 cité par Davidson, 1972).

Seulement en comprenant la manière dont le monde est appréhendé par un auteur ou une école de pensée, ainsi que la sienne, il devient possible de dépasser ce que Robinson (1973b, p. 122) nommait la *théologie économique*, ainsi que l'idéologie pour tenter de réfléchir le plus scientifiquement la réalité (Robinson, 1964, p. 12).[19]

[19] « The purpose of studying in economics is not to acquire a set of ready made answer to economic

C'est pourquoi Paul Davidson commençait la majorité de ses livres avec une exposition de son ontologie, autour de sa compréhension de l'incertitude fondamentale et de la monnaie, ainsi que sa critique des postulats néoclassiques.[20]

Dans son livre *Money and the Real World* (1972), il y présenta son rejet des trois axiomes néoclassiques qui est à la base de sa structure argumentaire.

> Instead, the analysis will be developed on the basic assumptions that in the real world (1) the future is uncertain (in the sense that Knight and Keynes used them), (2) production takes time and therefore, if production is to occur in a specialisation economy, someone must make a contractual commitment in the present involving performance and payment in the uncertain future, and (3) economic decisions are made in the light of an unalterable past, while moving towards a perfidious future (Davidson, 1972, p. 7)

Pour lui, ces trois éléments sont non seulement essentiels pour comprendre le capitalisme, mais seraient négligés par les modèles d'équilibre général keynésien ou non, ce qui les rendraient selon lui peu utile pour expliquer le *monde réel*. Ces trois axiomes seront à la base de la trame narrative de son explication du monde économique et aussi en quoi l'analyse de Keynes serait supérieure.

Davidson rejetait par le fait même l'approche axiomatique, où un axiome était défini comme : « a statement universally accepted as true […] a statement that needs no proof because its truth is obvious » (Davidson, 1991a, p. 8). Davidson, dans sa recherche de réalisme, allait dans le même sens que Keynes qui cherchait à adopter une analyse historique et rejetait le déterminisme, où l'histoire n'est ni circulaire ni répétitive et donc impossible à prévoir (Dostaler, 2007, p. 82). Surtout si l'on considère que les guerres sont toujours plus proches qu'on ne le croit, comme l'exposait Keynes dans *Economic Consequences of the Peace* (1919). Davidson caricaturait l'instrumentalisme comme une analyse abstraite qui préférait être : « precisely wrong rather than roughly right » (Davidson, 1984, p. 572 cité par Lavoie,

---

questions, but to avoid being deceived by economists. *»* (Robinson, 1978, p. 75).

[20] Cette démarche se fait au prix d'une certaine redondance, comme on peut voir dans Davidson (1987, 1991a, 1994, 2011, 2015).

2014, p. 14).

Dans cette mouvance, Davidson remettait profondément en question la possibilité de prédire l'avenir de manière probabiliste comme dans les modèles d'équilibre général même avec des chocs stochastiques. L'ouverture épistémique par rapport au monde l'amena à définir l'économique comme un champ d'études définit par la *non-ergodicité* comme pied de nez à Samuelson. L'hypothèse mathématique d'ergodicité visait à décrire un processus dynamique, mais où les comportements en moyenne ne changent pas dans le temps, malgré l'existence de chocs. Ceci ne pouvait décrire notre monde selon Davidson. Par cette expression de non-ergodicité, Davidson (1991 b, p. 135) cherchait à convaincre scientifiquement les économistes de l'importance de prendre en compte le monde comme un système ouvert, en détournant l'axiome d'ergodicité de Samuelson (1969).

> Economics, unlike some sciences, involves things that each of us pursue in almost all of our walking hours. And, for better or for worse, our actions can create our invidiual economic destinies as well as that of our society (Davidson, 1991a, p. viii).

Ainsi, comme Kalecki et Robinson, Davidson (1996) définit sa vision du monde comme transmutable, donc non ergodique et en perpétuelle évolution, s'opposant à une vision immuable, donc prédéterminée et prévisible.

> Keynes developed a logically consistent alternative model of an entrepreneurial economy where decision makers recognize that the external reality in which they operate is in some, but not necessarily all, economic dimensions not only uncertain but also *transmutable or creative.* Keynes' uncertain future involves a creative economic reality in the sense that the future can be permanently changed in nature and substance by actions of individuals, groups (e.g., unions, cartels), and/or governments, often in ways not completely foreseeable by the creators of change. […] It is also possible that changes that are not predetermined can occur even without any human economic action (Davidson, 1996, p. 482).

Cette reconnaissance d'un monde ouvert, fondamentalement incertain et marqué par son histoire est à la base de l'analyse de la monnaie comme institution

sociale permettant de faire face à l'indétermination de l'avenir. Davidson (1972) y exposait les trois fonctions principales de la monnaie qui est liée à cette incertitude non probabiliste. En plus du besoin de monnaie pour les transactions, Davidson met l'emphase sur le motif de précaution lié à la détention de monnaie, mais aussi par rapport à l'indétermination de l'avenir qui affecte les dimensions financières, soit la spéculation et aussi le motif financier discuté plus haut. Dans un tel cadre, la prise en compte de la monnaie est centrale. La monnaie ne peut donc pas être neutre dans un cadre d'analyse cherchant à prendre en compte les événements économiques qui nous entourent.

Money and the Real World serait selon Lee (2009, p. 79) le livre qui marqua le début de la théorie monétaire post-keynésienne. Davidson visait à mettre fin à la dichotomie classique entre économie monétaire et réelle, ainsi ce qui était définit comme réel serait affecté par les événements monétaires au même titre que le contraire. La demande de monnaie ne pouvant pas être une fonction directe de la production réelle, étant donné le rejet des axiomes néoclassique. Ceci impliquerait pour Davidson que les fonctions IS et LM du modèle de Hicks ne peuvent être qu'interdépendantes (King, 2002, p. 116). Par cela, Davidson visait à remplacer la lecture hicksienne de Keynes par sa lecture weintraubienne, où la situation est déterminée par la demande et l'offre agrégée, mais dans un contexte monétaire incertain. Davidson est aussi marqué par une certaine ambivalence dans son approche de l'analyse économique post-keynésienne. D'un côté, il faisait appel à une compréhension ouverte de l'économique entre autres par sa prise en compte de la monnaie et de l'incertitude. De l'autre, il cherchait un resserrement de l'analyse économique selon l'analyse qu'il faisait de Keynes.

Rotheim (1999) soulignait par rapport à Davidson comment ce dernier pouvait être regardé comme un économiste en concordance avec la proposition du réalisme critique, mais par sa stratégie pouvait retomber dans les mêmes structures qu'il critiquait. Le réalisme critique de Lawson (1997) exposait la réalité sociale comme

ouverte et structurée à la fois. Dans un tel contexte, le déductivisme axiomatique n'est qu'utile à identifier les mécanismes isolés et ainsi identifiables empiriquement. Toutefois, les conditions préalables à une telle analyse ne peuvent expliquer qu'un cas spécial du spectre de la réalité sociale étant donné que chaque situation est circonscrite historiquement. Ainsi, la vision non ergodique proposée par Davidson allait en ce sens. Paradoxalement en opposition à cette ouverture épistémique, Davidson continuait sa proposition de définition plus restrictive du post-keynésianisme, dont une fermeture méthodologique qui sera étudiée dans le chapitre suivant de ce mémoire. Ce deuxième aspect de Davidson expose les dangers intrinsèques à toute école de pensée cherchant à remplacer un dogme qui risque de retomber dans un système de pensée fermé, avec ses axiomes, son déductivisme et ses lois.

Davidson était donc lui aussi pris entre ces deux identités intellectuelles. À la fois il appelait à cette sortie de cette « ancienne manière de penser l'économie », tout en cherchant à être reconnu comme un économiste à part entière visant à influencer l'ensemble de la pratique et surtout les politiques en découlant. Davidson se trouvait par le fait même lié à cette vision à laquelle il semblait s'opposer. Ainsi, comme Robinson avant lui, en cherchant à déboulonner et à démontrer qu'une école de pensée est dans l'erreur, il finit par se définir négativement ou plutôt à l'inverse de celle-ci par ses hypothèses et sa proposition méthodologique. Encore une fois, il était question de tracer une voie aux successeurs de l'école keynésienne sans nécessairement aboutir aux grandes avancées souhaitées. Ceci est lié à cette projection de soi-même en continuité et non en rupture avec l'éthos des économistes, qui est lié à sa dépendance et son besoin de resserrement face aux idées de Keynes. Aussi, l'attitude et l'identité de Davidson sont liées à ce contexte, où toute forme de keynésianisme commençait à perdre du terrain, mais où il restait tout de même de l'espoir dans les sphères académiques et aussi politiques pour cette école de pensée, comme il en sera question au prochain chapitre.

CHAPITRE VII

LA CONTRE-RÉVOLUTION NÉOCLASSIQUE ET LES POST-KEYNÉSIANISMES

Ce septième chapitre portera sur les différences qui traversent les pensées économiques et particulièrement celles se revendiquant de l'héritage de Keynes. Aux États-Unis précisément et puis dans le monde par la suite, il y eut une montée d'une méthode unifiée qui acquît une hégémonie assez importante pour être en mesure de marginaliser ces critiques. Tout d'abord, le resserrement méthodologique sera analysé pour ensuite étudier les implications en terme de pouvoir et de contrôle sur les lieux d'enseignement et les autres moyens de diffusion du savoir comme compris par ces économistes hétérodoxes. Face à cette dite *pensée unique* s'organisa ce que l'on entend comme l'école post-keynésienne traversée par différentes sous-écoles, mais unie par l'objectif de faire contrepoids à l'orthodoxie.

L'archipel keynésien

Il est généralement convenu que bien que la Grande Dépression des années 1930 permit l'avènement du keynésianisme, l'inflation des années 1960-70 fut son arrêt de mort. Au contraire de cette narration standard, où le consensus keynésien n'aurait pas été en mesure de répondre aux problèmes d'inflation, Wren-Lewis (2016, p. 21) soutient que ce sont les idées plutôt que les événements qui ont changé l'avenir de la science économique. Ceci engendra une situation où il y eut une montée d'une

orthodoxie qui était de plus en plus marquée, ce au péril des critiques et du pluralisme. Comme Wren-Lewis souligne :

> [the] problem with the [New Classical Counter Revolution] was not the emergence of microfoundations modeling, which is a progressive research programme, but that it discouraged the methods of analysis that had flourished after *The General Theory* (2016, p. 20).

Chez plusieurs keynésiens ce retour à cette méthodologie d'avant Keynes est autant lié au néoclassicisme qu'à la version walrasienne du keynésianisme. Dans les années 1950-70, la synthèse néoclassique-keynésienne se présentait comme *le* keynésianisme, malgré son individualisme méthodologique et son obsession pour l'équilibre de marché. Cette école ne pouvait être en mesure d'arriver à des recommandations de politiques économiques consistantes, dû à l'incohérence entre les idées de Keynes et la structure d'équilibre général néoclassique walrasienne.

Pour ce qui en est de ce keynésianisme inspiré par Walras, il finit par évoluer en ce que de nos jours nous appelons les *nouveaux keynésiens* avec un renforcement des microfondements avec l'hypothèse de rationalité des agents (Dostaler, 2009, p. 496-497). Malgré une certaine diversité parmi les nouveaux keynésiens, Rotheim (1998, p. 3) les représente lui aussi comme acceptant les microfondements néoclassiques ainsi que réduisant les conclusions macroéconomiques keynésiennes aux politiques visant à corriger les rigidités en prix et en salaires. En ayant les mêmes fondements néoclassiques liés à la rationalité et à l'atomisme méthodologique, ceci les amena eux aussi à lutter pour la montée de l'intégrisme économique. Bien que coexistaient différentes visions de politiques économiques, toutes commencèrent à parler la même langue selon les nouveaux standards de scientificité.

Au sens de Davidson (1998), le nouveau keynésianisme ne serait qu'une version encore plus édulcorée que celle des *Old Keynesian* comme Tobin. Pour lui au moins les anciens keynésiens reconnaissaient l'importance de la demande effective, malgré qu'ils ne lui accordaient qu'une place limitée dans l'analyse. Enfin, il est

question pour Davidson (1998, p. 34) de la même logique avec une croyance en l'équilibre de long terme, où la politique économique est réduite à la dérégulation pour soutenir la compétition internationale en assurant la flexibilité des prix et des salaires. Ainsi l'ensemble des innovations de Keynes y aurait été oublié. En ce sens, Davidson (1998, p. 16-20) soutient que leur incapacité à arriver à des réponses adéquates face à la conjoncture de l'époque était due à une analyse déficiente de Keynes, ce qui les rendrait vulnérables à une multitude d'attaques.

Skidelsky (1992, p. 83) avance pour sa part que ces économistes n'auraient hérité que de la vision éthique de Keynes, sans toutefois être en mesure de saisir la vision méthodologique et donc la théorie de ce dernier. Cette éthique est liée au libéralisme civilisé de Keynes, où l'État se devrait d'intervenir pour réduire les effets néfastes d'un système économique laissé à lui-même avec l'équilibre de sous-emploi associé. Sans une compréhension de l'incertitude de l'avenir et de la monnaie comme présentée dans ses traités de 1921 et de 1930, il est difficile de développer des politiques macroéconomiques consistantes avec les propositions de Keynes. Comme le souligne Leijonhufvud (1969), il est possible de n'accepter qu'une partie de l'héritage keynésien, soit la théorie économique, les politiques économiques ou bien l'idéologie sociopolitique. Par contre des propositions de politiques économiques cohérentes ne peuvent qu'émerger d'une vision unifiée. Ce type de keynésianisme qui fait abstraction des aspects méthodologiques, théorique et sociopolitique, que Robinson (1971, p. 88) et Davidson (1972, p. 2) décrivaient comme *bâtard* serait ainsi incapable de comprendre et d'accepter pleinement l'objectif du plein emploi, de l'euthanasie des rentiers et de la socialisation de l'investissement, dû à une acceptation parcellaire de Keynes. En plus, cette lecture parcelaire de Keynes finit par engendrer une division entre micro et macroéconomie faisait appel à des réflexions devant se faire indépendament, ce qui dénaturait le message de Keynes. Ce, en plus d'impliquer un biais normatif en faveur d'une vision individualiste et libérale (voir Best & Widmaier, 2006).

Face à ce constat, Robinson (1980) développa cette narative, où à la recherche de scientificité en économique finit par engendrer la division et le compartiment de l'analyse. Pour elle, une telle lecture morcelée finit par perdre de vue l'objet étudié, en plus de développer des analyses incompatibles. Comme pour Heilbroner (1980), elle soutient que la dichotomie entre micro et macroéconomie était néfaste pour acquérir une compréhension complexe et holistique de tout système économique. Elle explique :

> After the Second World War, the baton of leadership in teaching economics, along with leadership in the capitalist world, passed to the United States. Instead of meeting the challenge of the Keynesian revolution head on, the profession in America split the subject into two parts, macro and micro. In the macro section it was permissible to contemplate fluctuations in employment and even to hint at remedies for a deficiency in effective demand, while micro theory returned to the analysis of equilibrium established by the free play of market forces. Keynesian ideas were allowed a certain sphere of operation while the central doctrine was safely walled off from them. […] Thus macro and micro are not the complementary slides of a stereopticon giving us a single complete picture from two incomplete ones. They are, rather, two quite different pictures that cannot be combined (Robinson, 1980, p. 176).

L'inconsistance théorique ne s'arrête pas là pour Robinson. Même au niveau de la microéconomie, il coexisterait deux univers conceptuels incompatibles dû à leur traitement différent du temps. Il est question de l'univers économique walrasien d'échange réel, où l'offre et la demande se rencontrent dans le court terme, alors que l'analyse marshallienne-pigouvienne décrit l'univers de la production prenant beaucoup de temps, où les prix seraient plutôt liés aux prix de production de long terme (Ibid.). Robinson visait donc à tenter de démailler les différentes ontologies économiques qui s'emblaient être unifiées dans la synthèse néoclassique-keynésienne et puis celle des nouveaux keynésiens, sans toutefois être en mesure de cerner les inconsistances dues aux microfondements par rapport à l'analyse keynésienne.

Pour différencier les diverses écoles de pensée économique, Davidson (1972, p. 4) proposa un tableau explicatif, que l'on peut voir ci-bas, ayant pour extrêmes

l'école *Socialist-Radical* et *Monetarist-Neoclassical*. Au milieu de ce spectre gauche-droite se trouvait les écoles liées de diverses manières à Keynes, soit à droite de Keynes l'école *Neoclassical-Bastard Keynesian*, associée entre autres à Samuelson, Hicks et Tobin, puis l'école de Keynes comme centre, à laquelle Davidson s'associait aux côtés de Weintraub, et puis l'école *Neo-keynesian* plus à gauche, comprenant entre autres Kalecki et Robinson. Ce dernier courant de pensée économique associé au Cercle de Cambridge était défini par Davidson comme « [those] who have attempted to graft aspects of Keynes's real sector analysis onto the growth and distribution theories of Ricardo, Marx, and Kalecki » qui se différenciait de l'école de Keynes qui serait pour Davidson un « exceedingly small group who have attempted to develop Keynes's original views on employment, growth, and money » (Ibid., p. 3). Bien que dans la vision de Davidson ces deux écoles seraient trop différentes pour être unies, Hamouda et Harcourt (1988) les mettent dans la grande école du post-keynésianisme. Pour eux, l'hétérogénéité des approches et les différentes routes intellectuelles entreprises sont des dimensions d'une même théorie au sens large, qui reprennent les fondements des théories d'économie politique classique et rejettent les développements avec des fondements néoclassiques et même de ceux qui acceptent des éléments de l'analyse de Keynes. Alors qu'il commençait à y avoir une forte articulation de la remise en question de la vision voulant que le marché réussisse à s'équilibrer, et ce même sans rigidité, il se développait un durcissement des règles du jeu lié à ce que devait être l'analyse économique.

Table 1.1

A TABLE OF POLITICAL ECONOMY SCHOOLS OF THOUGHT

	Socialist-Radical	*Neo-keynesian*	*Keynes*	*Neoclassical-Bastard Keynesian*	*Monetarist-Neoclassical*
Politics	Extreme left	Left of centre	Centre	Right of centre	Extreme right
Money	Real forces emphasised – money merely a tool for existing power structure	Real forces emphasised, money assumed to accommodate	Money and real forces intimately related	Money matters along with everything else	Only money matters
Wage rate and income distribution	Wage rate basis of value. Income distribution the most important economic question	Money wage is the linchpin of the price level. Income distribution very important	Money wage rate fundamental; income distribution question of less importance	Wage rate one of many prices. Income distribution is the resultant of all the demand and supply equations in a general equilibrium system. Income distribution a matter of equity, not of 'scientific' inquiry.	
Capital Theory	Surplus generated by reserve army	Surplus needed over wages	Scarcity theory (quasi-rents)	Marginal productivity theory and well-behaved production functions	
Employment Theory	Any level of employment possible. Assumes growth in employment overtime. Full employment creates crisis for capitalism	Growth with any level of employment possible, although growth at full employment emphassed	Any level of employment possible; full employment desirable	Full employment assumed; unemployment is a disequilibrium situation	Full employment assumed in long run; no explicit short-run theory of employment
Inflation	Primarily due to money wage changes, but can also be due to profit margin changes	Due to money wage or profit margin changes	Due to changes in money wages, productivity and/or profit margins	In long-run primarily a monetary phenomenon being related to money supply via portfolio decisions. In short run may be related to Phillips curve	Primarily a monetary phenomenon in the sense of being related to the supply of money via portfolio decisions
Government role	Socialise the capitalist sector	Laissez-faire except for macroeconomic controls over incomes	Laissez-faire except for macroeconomic controls over money, investment decisions, and the earnings system	Laissez-faire except for externalities and some ad hoc macro-controls	Laissez-faire

Figure 3. Tableau des écoles de pensée selon Davidson (1972, p. 4)

Les luttes pour la citadelle

Au début des années 1970, le jeu n'était toutefois pas joué d'avance comme il peut sembler aujourd'hui dans les milieux académiques en économique. Ainsi, un conflit de méthode cachait aussi un conflit de pouvoir et d'idéologie. King (2002, p. 121-123) décrivit la situation comme étant marquée par la monté du radicalisme des étudiants et aussi une situation où la prépondérance néoclassique était fortement remise en question, entre autres suite à la Controverse des deux Cambridge (voir Cohen et Harcourt, 2003). Il y avait un espoir de changement de paradigme et c'est dans un tel contexte que les post-keynésiens au côté des économistes radicaux cherchaient à révolutionner l'analyse économique. Cette attaque à la citadelle académique américaine néoclassique avec ou sans penchant keynésien était le focal de ces économistes dans une démarche d'économie politique.

En s'inscrivant dans cette mouvance de contestation de l'orthodoxie, Robinson et Eatwell (1973) cherchèrent à développer une synthèse post-keynésienne, comprenant autant les développements liés à Keynes, Kalecki et Sraffa. Ce livre s'adressait aux étudiants pour contester l'orthodoxie de leur professeur. En visite aux États-Unis en 1971, Robinson avait clairement exprimé son objectif de polariser et radicaliser les étudiants américains présents à la réunion du *American Economic Associatio*n lors de son discours portant sur *The Second Crisis of Economic Theory* (King, 2002, p. 123). Après autant de critiques et d'attaques envers un paradigme dominant et lorsque ce dernier se sent finalement remis en question, il est normal d'attendre une réponse. Par contre, les économistes hétérodoxes ont sous-estimé cette réplique. Bien que l'intégrité académique et la poursuite de la vérité se trouvent au cœur de toute démarche se disant scientifique, pour tant ces objectifs se trouvent rapidement mis de côté quand il est question de maintenir son pouvoir institutionnel et politique (Keen, 2013). Lee (2009, p. 80) explique comment s'ensuivit un vent de dogmatisme méthodologique et idéologique qui se fit sentir dans les milieux

académiques, et ce furent particulièrement les étudiants critiques de l'économique néoclassique qui payèrent le prix au péril de leur financement. Ceci culmina autant dans une fermeture des portes aux dissidents dans les universités que dans les revues universitaires.

Des tensions académiques se firent sentir dans la majorité des institutions, particulièrement en Amérique du Nord. Après 22 ans d'enseignement à la Rutgers University, Davidson finit par quitter en 1986 pour l'Université du Tennessee. Bien qu'Arestis et Sawyer (2000, p. 135) expliquent que la motivation de Davidson est aussi liée à l'accès à davantage de ressources pour les économistes dissidents. Rotheim pour sa part explique comment : « the abuse that he and other Post Keynesians received by the Neoclassical droids on the Rutgers faculty, finally led to their moving on and out of that hostile environnement » (1996, p. 40). Ainsi il y eu un tournant dans les années 1980 marqué par ce dogmatisme, alors que durant la moitié des années 1970 la situation était très différente à l'Université Rutgers. À cette époque, l'Université visait à se différencier, ainsi Rutgers se tourna vers Davidson pour qu'il crée une version libérale keynésienne de ce que l'Université du Massachusetts était pour les économistes radicaux. À mesure que Rutgers fut reconnue pour ses économistes qui se différenciaient de l'orthodoxie, malgré leur faible nombre au sein de l'université, l'intolérance augmenta. Autant les professeurs que des étudiants souffraient d'intimidation, comme Davidson confia à Colander (2001).

De manière corollaire, Cambridge se transformait tout autant. Le château fort de l'hétérodoxie keynésienne devint un simple émule des universités américaines pour ce qui est de l'enseignement et de la production de savoir économique. Lee (2009, p. 138-141) explique comment Cambridge était traversée par des schismes important entre les différentes sous-écoles. Les différentes factions liées au post-keynésianisme ont engendré une situation où il n'y eut pas assez de cohésion, mais aussi un manque d'attention accordée à leur reproduction intellectuelle au sein de

l'université. Ceci permit aux économistes *mainstream* de prendre la place de la vieille garde keynésienne qui prenait leurs retraites. King (2002, p. 133) souligne comment Frank Hahn, qui succéda à Kahn à la tête du département d'économique de Cambridge, réussit à réintégrer Cambridge dans le cadre walrasien.

Bien que Davidson explique cela comme une inquisition en bonne et due forme contre les idées hétérodoxes, il est important de souligner aussi la trame narrative liée au resserrement méthodologique. Le formalisme mathématique et l'individualisme méthodologique commençaient à dominer la profession, bien que symbolisé par le néoclassicisme ce tournant fut tout autant entrepris par des socialistes comme Oskar Lange (Düppe, 2011, ch. 7). Cette nouvelle norme se voulant plus objective rejetait les apports plus près de l'économie politique comme n'étant pas assez rigoureux ou sérieux. Pour préserver leur image de scientifique de l'économie, les économistes *mainstream* cherchaient à se distancier des économistes hétérodoxes, dont les post-keynésiens, pour éviter d'être discrédités en étant associés à une université qui pourrait être vue comme post-keynésienne ou autre.

De la même manière, les revues se resserrèrent eux aussi face à la publication d'articles n'allant pas dans le sens des anticipations rationnelles à la Lucas et Sargent. Avant 1965 Davidson n'avait pas de mal à être publié dans les revues économiques reconnues comme la *American Economic Review*, car Davidson avait choisi comme stratégie de garder un langage et une méthodologie qui semblaient proche de ce qui se faisait dû côté *mainstream*. Rotheim explique cela à la fois comme une stratégie pour rester en contact avec les économistes du courant dominant, mais aussi « [it] might also be a response to the human need to be accepted » (1996, p. 40). Cette stratégie dura un temps et lorsqu'il commença à critiquer fortement l'orthodoxie il se vit refuser l'accès à ces journaux. Dans un tel contexte, ceci le poussa au côté de Weintraub à créer une revue académique pour permettre aux économistes dissidents d'avoir accès à une tribune se voulant en dialogue avec les économistes orthodoxes (Arestis et Sawyer, 2000, p. 135).

Pour se distinguer des anciens comme des nouveaux keynésiens, Davidson et Weintraub adoptèrent l'appellation *Post Keynesian* pour leur journal. Ils cherchaient ainsi à se placer en opposition aux écoles qui se réappropriaient la logique de Keynes tout en restant dans un cadre prékeynésien (Holt *et al*., 1998, p. 495-496). Dans leur *Statement of Purposes*, Davidson et Weintraub (1978) explicitaient leur intention de développer un journal permettant de remettre en question les théories économiques.

> In the [*Journal of Post Keynesian Economics*] perspective, dominant ideas must be freely open to sifting, sorting, extension, debate – and abandonment when logic and fact require it. Underlying assumptions must always be scrutinized for pertinence to real world phenomena. Thus we regard as suspect those neoclassical models which : (1) assume automatic full employment; (2) ignore the vital presence of a public sector; (3) postulate perfect certainty; and (4) provide only 'long-run' steady-state solutions (Ibid., p. 3-4).

Pour eux, il n'est possible de développer une analyse apte à comprendre le monde réel pour ensuite être en mesure de proposer des politiques conséquentes qu'à travers une remise en question constante des idées.

Par leur ouverture et leur pluralisme, ils visaient à ne pas reproduire le piège de la scientificité et de sa formalisation, priorisant ainsi la pertinence à l'explication du monde et des politiques à suivre. Le piège de la scientificité de l'économique peut être compris d'abord par la prétention à une analyse neutre politiquement que Robinson (1962b) avait fortement critiqué, lié à une formalisation mathématique qui masquerait les axiomes moraux derrières. Aussi ceci est lié au piège de comprendre l'économique comme une science en soit évolutive, où les erreurs du passé seraient toujours corrigés pour aller de l'avant vers l'atteinte de la vérité. Comme l'avance Kapeller et Dobusch (2009), en continuité avec Veblen (1898), étant donné la prédominance de l'école néoclassique et de sa méthodologie, ceci limite les possibilités d'avancés, lié à des changements de paradigme, mais aussi étant donné les dimensions morales et politiques des écoles. Dans un tel contexte, la science se trouve dans une dépendance au sentier qui non seulement limite la possibilité

d'évolution, mais aussi permet le retour de *vieilles idées* lié à ces visions politiques. C'est pourquoi que Weintraub et Davidson exposaient que :

> Existing journals have intermittenly published critical articles on the anomaly of assuming small-scale atomistic firms selling in perfectly competitive markets under stationary conditions and perfect foresight. Yet the very same premises are more frequently embodied in models published *ad nauseam* by the self-same journals mainly because they lend themselves to mathematical 'precision', allowing elegance to swallow economics despite the doleful facts (Ibid., p. 5).

Ainsi, ils avançaient une *critique constructive* de la science économique par la *controverse*, ils cherchaient donc à provoquer des débats et de nouvelles idées qu'ils ne voyaient pas dans les grands journaux économiques pour être en mesure d'amener la science à évoluer selon leur vision de celle-ci (Ibid., p. 7).

Comme aux États-Unis, en Angleterre les journaux économiques prenaient un tournant fort peu pluraliste. Même le journal de Keynes, l'*Economic Journal*, est devenu un outil d'opposition aux critiques hétérodoxes en passant de Cambridge à Oxford (Lee, 2009, p. 139). Comme pour ce qui est de l'initiative de Weintraub et Davidson, en Angleterre il fut développé plusieurs journaux pour avoir une tribune pour les économistes dans la tradition de Marx, Kalecki et Keynes, comme le *Cambridge Journal of Economics* paru en 1977. Ainsi, autour de ces journaux se consolidait l'identité post-keynésienne, mais aussi dans certaines universités comme à l'Université de Tennessee avec Davidson.

Le pluralisme post-keynésien

Bien que l'école post-keynésienne au sens large vise à continuer les avancées théoriques et méthodologiques keynésiennes, au sens de Skidelsky (1992), il reste

traversé par des tensions entre les différentes sous-écoles, comme mentionné plus haut dans les années 1970. Pour des fondamentalistes-keynésiens, certaines tendances ne peuvent être assimilées au post-keynésianisme. Davidson (2000, 2002, 2005) soutient que l'approche découlant des travaux de Kalecki, de Sraffa, et de l'héritage marxien serait inconsistante avec l'analyse de Keynes. Alors que Robinson (1964, p. 1-17), suite à la lecture de l'introduction des *Principles* de Ricardo par Sraffa (1951), soutenait la proximité de Keynes, de Marshall et de Marx. Ce qui les démarquait le plus n'était pas tant lié à la méthodologie, mais plutôt à l'idéologie. Pour elle, le schème de reproduction de Marx et surtout comment Kalecki l'a développé ne serait qu'une version antécédente ou bien alternative au principe de demande effective de Keynes.

Pourtant, Davidson (2000) soutient que l'analyse de la demande effective de Kalecki ne serait en fait qu'une continuité des travaux prékeynésiens, tout comme ceux des nouveaux keynésiens. Et ce, étant donné que Kalecki selon Davidson :

> places the ultimate cause of unemployment on the absence of competition in production markets and not on liquidity, speculation in financial markets, and expectations about an uncertain and statistically unreliably predictive future (Ibid., p. 5).

Cette lecture particulière que Davidson fait de Kalecki est liée à son rejet du concept de degré de monopole, comme Keynes avant lui, qui serait associé plutôt à l'orthodoxie. Ainsi Kalecki deviendrait associé à une vision où la loi de Say serait maintenue, mais affectée par des imperfections liées aux monopoles (Ibid., p. 11), alors que Kalecki était très critique de la possibilité de compétition dans les systèmes capitalistes, qui ne serait qu'un mythe comme le souligne Kriesler (2002) en réponse à Davidson.

En plus, Davidson (2000, p. 7-8) met de côté l'importance de la compréhension de la monnaie de Kalecki. Davidson la lie à l'analyse réelle de Marx et à la théorie quantitative de la monnaie de Fisher. Ce qui est pour lui en opposition à l'analyse

monétaire de Keynes, bien que l'impact de la monnaie endogène et de l'incertitude est central dans l'analyse des cycles de Kalecki, ce par l'entremise de l'augmentation du risque lié à l'investissement et au crédit (López, 2002). Ce que reconnait Davidson (2002) : « López correctly indicates that although Kalecki envisioned an endogenous monetary system » (p. 638). Pourtant Davidson reste persuadé de la supériorité de l'analyse monétaire de Keynes. Malgré qu'il reconnaisse que la *Théorie générale* reste dans un cadre de monnaie exogène, Keynes aurait, dans son article de 1937, cette supériorité étant donné la prise en compte du temps à travers les motifs de précaution et de spéculation en plus de l'endogénéité monétaire. Ainsi, selon Davidson (2000, p. 9), par le traitement de la préférence pour la liquidité, Keynes réussirait au contraire de Kalecki à saisir l'incertitude fondamentale dans la monnaie. Toutefois, le principe d'augmentation du risque peut être vu comme une explication analogue, comme celle reprise par la suite par Minsky (1992) dans sa thèse d'instabilité financière.

Le déchirement y est donc faiblement ontologique, mais principalement idéologique et stratégique, ce qui se reflète dans les fondements monopolistiques ou non de leurs analyses. Si l'on fait abstraction de la stratégie employée par Davidson du retour fondamentaliste aux idées de Keynes nourri par une vision politique proche de son maître à penser, les deux visions restent très proches. Tous deux s'accordent pour rejeter toute analyse ayant comme base la compétition parfaite et l'équilibre atteint par la flexibilisation des prix. Selon notre analyse, les bases marshalliennes post-keynésiennes et kaleckiennes représentent plutôt deux côtés d'une vision allant dans le même sens, car il est question d'économie monétaire de production et non d'économie réelle d'échange. Plutôt que de les opposer comme le fait Davidson (2005), il est plus riche non seulement de les comparer, mais aussi de chercher à travers leurs différences une complémentarité et un dépassement comme le propose Lavoie (2015). Cette diversité au cœur de cette école de pensée est garante d'une pensée plus active, étant stimulée par ses propres controverses internes limitant ainsi

le dogmatisme.

Pour sa part, Robinson fut une figure pivot idéale pour voir comment dès les débuts du projet post-keynésien cette synthèse keynésienne-kaleckienne était possible et non mutuellement exclusive. Celle-ci a tracé la voie au post-keynésianisme contemporain qui cherchait comme Keynes à sortir des carcans de l'orthodoxie, mais sans jamais parfaitement la quitter. Le chapitre suivant, en guise de conclusion, reviendra sur Kalecki, Robinson et Davidson pour tenter de voir comment cette synthèse est possible et comment à travers leurs idées, ces auteurs ont cherché à offrir des fondements pour une réflexion alternative, mais où l'identité d'économiste et son pouvoir liés à la scientificité restent des embuches à une analyse intellectuelle de l'économique par les post-keynésiens. Ce n'est pas tant les idées qui furent la limite pour les économistes étudiés, mais plutôt l'environnement et les adversaires choisis.

CONCLUSION

L'ÉTHOS POST-KEYNÉSIEN DE KALECKI, ROBINSON ET DAVIDSON

En guise de conclusion, l'on désire faire une critique interne de l'éthos post-keynésien lié à leurs soucis politiques et leur statut académique. Cette réflexion est nécessaire pour comprendre le potentiel de leurs idées pour répondre aux problèmes du capitalisme du 21^{e} siècle. Et ce, pour initier une réflexion sur *qu'est-ce qu'être un économiste post-keynésien aujourd'hui?* Ainsi réfléchir aux stratégies à adopter pour que ces idées puissent dépasser les textes et les livres.

L'ambigüité de leur éthos revient au rôle qu'a joué Marshall vis-à-vis à Keynes. Il faut se rappeler la force de Marshall dans les années 1930 sur la guilde de Cambridge. Comme le soulignait Shabas (1989), Marshall n'était pas véritablement en rupture par rapport aux autres marginalistes comme Jevons. Comme lui, Keynes se trouvait à raffiner la pensée équilibriste tout en mettant de côté cette croyance au déterminisme du marché avec son ordre de long terme. Le projet de Keynes restait donc dans cet élan positiviste, mais où il est admis que les individus ont une portée historique marquée par les normes, leurs croyances, et donc à une rationalité circonscrite par leur environnement marqué par la médiation monétaire. Il reprenait, comme exposait Freitag (2011, p. 38, n. 17), cette vision liée à Descartes où coexistent esprits animaux et vitaux, engendrant un équilibre transcendantal en opposition à l'idée d'équilibre procédural. Ainsi, Keynes permettait à l'analyse économique de sortir de la vision atomiciste pour chercher à appréhender le monde de manière historique et holistique, sans toutefois mettre de côté l'individu comme objet de recherche.

Les premières interventions sur la sphère économique de Joan Robinson s'inscrivaient clairement dans cette ligne de la révolution keynésienne. Mais tout d'abord, Robinson a dû faire ses preuves pour être reconnue par ses pairs en reproduisant les codes dominants pour faire une critique interne de l'économique marshallien. Ainsi, elle cherchait aussi à faire bifurquer la science économique de son dogme lié au libre-échange et à l'équilibre de marché découlant de cette analyse purement déductive et abstraite. Ceci pour elle n'était qu'un passage obligé, car elle cherchait à décrire, mais surtout transformer un monde inégalitaire et qu'elle jugeait inefficace étant donné la persistance du chômage et des rapports de pouvoir sociaux. C'est pourquoi elle entreprit la simplification et l'enseignement des idées keynésiennes suivant la parution de la *Théorie générale*. Bien que comme Keynes elle avait une prétention révolutionnaire en rupture avec l'orthodoxie, elle restait comme son mentor encore lié par l'héritage de Marshall. C'est pourquoi elle devint plus tard très critique de ses écrits de jeunesse.

La transition de Robinson vers une pensée se voulant plus historicisée, en continuité avec les écoles de pensée continentales et socialistes européens, se fit entre autres au contact de Michal Kalecki. Ce dernier se démarquait dans sa pensée à la fois des économistes anglais, par son bagage socialiste, que de ses camarades par sa non-adhésion aux fondements néoclassiques. Cet ingénieur et journaliste analysait non pas l'économie à travers les modèles préétablis, mais plutôt à travers l'analyse statistique qu'il cherchait lui aussi à formaliser, mais de manière indépendante. Son approche singulière pour l'époque lui permit de faire émerger du schème de reproduction extensif de Marx une théorie de la demande effective analogue à Keynes sans avoir à s'embarrasser d'hypothèses abstraites comme la compétition parfaite, l'efficacité marginale du capital et cette vision d'équilibre transcendantal. Il était clair pour lui qu'il n'existait qu'un processus historique, marqué par les rapports de classes et les pouvoirs monopolistiques, qui expliquait le chômage et les dynamiques cycliques liés aux systèmes capitalistes. Il se détachait de la croyance à l'analyse déductive et

positiviste liée au scientisme par son pragmatisme et son cynique, tout en cherchant à développer une synthèse entre l'économétrie et le matérialisme historique. La formalisation de sa pensée était pour lui la façon la plus réaliste qu'il connaissait pour traiter les problèmes d'économie politique l'entourant, ainsi il visait proposer plus qu'une critique du capitalisme, mais des manières de le dépasser. Ces écrits n'eurent pas le succès escompté étant donné que la forme de ses écrits semblait pour les socialistes trop proche des économistes bourgeois, alors que pour ces derniers, Kalecki adoptait des fondements trop marxistes ou bien trop *orthodoxes*. En voulant sortir du déchirement entre l'éthos des économistes et celui de l'intellectuel remettant en question l'ordre établi, il se trouva recloisonné selon l'une des deux identités. Ainsi, on peut expliquer comment Kalecki ne fut compris que par un très petit groupe.

Cette vision de l'analyse économique poussa à son tour Robinson à tenter une synthèse marxienne-keynésienne que l'on peut qualifier de kaleckienne. Pourtant ses propositions avant-gardistes furent minées par l'abstraction, mais surtout l'attachement à l'équilibre comme outil conceptuel. Ainsi, son message historicisé et ses avancés par rapport à l'analyse monétaire furent sous évalués dû au manque de différenciation face à l'analyse dominante. Ceci la poussa à vouloir déconstruire les idées préconçues. Toutefois, en orientant sa réflexion principalement sur la pensée néoclassique, elle fut limitée par les règles du jeu des économistes. Non seulement ses efforts dans la critique épistémologique et méthodologique de la science économique l'empêchèrent de finir les développements que Robinson (1956) avait su pointer, mais aussi la déconstruction impliqua trop souvent un enfermement dans la structure des idées critiquées. Ainsi, l'objet de l'économie devenait compris autrement, mais sans jamais quitter le monde créé par les économistes. Malgré cette critique, Robinson fut très importante pour exposer aux jeunes économistes les dimensions idéologiques derrière des problèmes se présentant comme méthodologiques. Ainsi elle ouvrait une réflexion *scientifique*, soit en continuité avec

cette vision de la science socialiste, permettant de mettre en lumière la réalité sociale et arriver à des solutions pour transformer radicalement le système.

Le déchirement entre ces deux éthos atteignit son paroxysme avec Davidson. Par sa position idéologique et surtout stratégique, il se trouva au piège de l'identité d'économiste. En adoptant une identité discursive trop proche, il fut difficile pour les non post-keynésiens de capter la critique ontologique et épistémologique de Davidson. Cette stratégie fut diminué du fait que la science économique, et particulièrement dans le contexte étatsunien, ne se réfléchisait pas comme les autres sciences sociales, étant donné sa méthode et son formalisme. Un tel publique n'était donc peu sensible à la remise en question fondamentale que proposait Davidson en rejetant les axiomes à la base du programme de recherche néoclassique. Cet éthos d'économiste eut aussi un impact important sur la stratégie interne liée au post-keynésianisme que Davidson développa. En voulant une plus grande cohésion chez les post-keynésiens par une proposition de retour *fondamentaliste* aux idées de Keynes, Davidson fit une erreur stratégique marquée par son optimisme de départ pour détrôner l'orthodoxie économique malgré une montée de l'intransigeance méthodologique. Ceci eut pour impact sur les économistes orthodoxes de percevoir les post-keynésiens comme une guilde d'économistes et non comme des penseurs indépendants de l'économie.

Enfin, ce mémoire visait à exposer comment l'école de pensée post-keynésienne se représente en analysant trois précurseurs de ce courant intellectuel. Dans leurs tentatives de ruptures propres avec la pensée économique dominante, Kalecki, Robinson et Davidson restaient donc marqués par les règles du jeu de leurs opposants. Malgré cette recherche de fondements et d'hypothèses plus réalistes, ils n'ont su être en mesure de s'émanciper complètement de ce que l'on entend comme la science économique, qu'il soit question de déductivisme, de formalisme et d'une abstraction de cette réalité liée à la science. Par contre, il est à souligner comment par leurs approches ils ont tracé une voie indéniablement révolutionnaire au sens qu'un

économiste pouvait être à la fois intellectuel, historien et activiste en dehors du marxisme. Cette reconnaissance de leur responsabilité politique dans leurs écrits, mais aussi dans leurs vies, permettait de réfuter cette critique liée à l'économiste dans sa tour d'ivoire, sans toutefois être nécessairement hors de sa portée.

L'avenir du post-keynésianisme : sortir ou rester dans la science économique?

Kalecki, Robinson et Davidson permettent de saisir ce qu'est l'expérience d'un économiste post-keynésien. Étant à la fois des économistes cherchant à influencer leurs collègues et les décideurs politiques, ils se doivent d'être reconnus comme économistes. Il est donc question de rationalité et de pousser une réflexion politique par le haut. Bien qu'il y semble y avoir une véritable motivation à prendre en compte la situation des travailleurs, leur place vis-à-vis ceux-ci reste ambiguë. Ceci est lié à la trajectoire des économistes post-keynésiens qui restent pour la plupart dans les sphères universitaires, proche des hauts fonctionnaires, des hautes directions et de la finance. Pourtant, l'éthos post-keynésien reste profondément marqué par la prise en compte des inégalités et des dynamiques de classe.

La force du projet post-keynésien, tel qu'exposé par Kalecki, Robinson et Davidson, réside dans leur rapport au sujet qu'ils entretiennent. Comme dans l'analyse polanyienne, l'économie n'émerge pas logiquement des relations entre moyens et finalités, l'économie y serait plutôt une institution sociale. Ceci est analogue à Robinson qui soulignait plus tôt une dichotomie entre une analyse reposant sur le temps logique versus historique. L'école post-keynésienne, se plaçant du côté des perspectives historiques et sociales, est donc un projet de recherche d'économie politique qui cherche à transformer la société. Il est ainsi nécessaire de

tenter de sortir le post-keynésianisme du jeu des économistes et de leur critique.

Pour compléter sur cette critique qui est problématique, mais nécessaire, il est à souligner qu'il est primordial de tenter d'éliminer cette vision de l'économiste néoclassique auxquels plus personne ne se raccroche dans l'orthodoxie. Robinson comme Kalecki et Davidson ont manqué de subtilité dans leur critique tout en attaquant peut-être le mauvais filon. Bien qu'ils exposaient clairement les problématiques liées aux fondements de l'analyse économique, cette critique ne fut pas en mesure de véritablement déstabiliser le paradigme dominant. Cette stratégie de déconstruire les hypothèses et les manières de pensée sont coutumes dans les autres sciences sociales, par contre en science économique l'étude méthodologique s'arrête trop souvent aux problèmes de modélisation en terme d'équilibre général ou à l'économétrie. Alors, il est difficile d'entrer en conversation, encore plus convaincre des économistes qui n'ont jamais été appelés à une réflexion ontologique et épistémologique. Par rapport à de tels enjeux académiques, les nouveaux modèles post-keynésiens *stock-flux cohérents* (SFC) peuvent être une avenue intéressante. Alors qu'il est question de modélisation à partir de la comptabilité nationale qui ne nécessite pas d'hypothèses aussi fortes que les modèles d'équilibre général, les modèles SFC pourraient être une manière de convaincre plusieurs économistes non post-keynésien par cette proposition de méthode, plutôt que par la critique et les propositions politiques. Ceci est surtout intéressant dans un contexte où la confiance des étudiants envers les modèles préexistants orthodoxes est fortement remise en question et où leur intérêt est plutôt porté sur la méthode surtout économétrique.

Bien qu'il soit nécessaire de maintenir le combat envers l'orthodoxie économique afin de ne jamais laisser la voie libre à une pensée unique, étant donné les implications politiques que l'on peut constater actuellement, il est peut-être intéressant de réfléchir à deux projets post-keynésiens. D'un côté, le combat académique qui vise à influencer la société par le haut, soit les dimensions économiques de la gouvernementalité. Surtout dans un contexte où l'austérité et le

libre marché sont encore des solutions, alors que nos sociétés font face à des problématiques croissantes d'inégalité, mais surtout à une crise écologique sans précédent. Mais de l'autre, il est impératif de sortir l'analyse post-keynésienne de son discours exclusivement axé sur des politiques macroéconomiques entreprises par l'État, et ce dans les sphères académiques. Étant face à une normalisation de l'orthodoxie partout et non seulement dans les universités, l'analyse post-keynésienne trouve actuellement peu d'écho en dehors de ces économistes hétérodoxes, quelques tribunes journalistiques ou bien quelques très rares politiciens. Il est donc nécessaire qu'un *économiste post-keynésien* soit aussi un économiste syndicaliste et de la transformation sociale. Comme il fut question dans le texte de Lavoie (1987), l'analyse post-keynésienne devrait être d'abord le discours des syndicats au 21^{e} siècle. Aussi ce savoir, par sa lucidité par rapport à la monnaie et le secteur financier, est mûr pour les expériences alternatives liées au post-capitalisme. L'analyse post-keynésienne n'est donc pas uniquement utile à ramener le compromis keynésien et un État interventionniste. Ce cadre d'analyse est primordial pour saisir les nouvelles organisations régionales, communautaires et internationales, entre autres par rapport aux innovations monétaires liées aux cryptomonnaies, aux systèmes d'échange et de crédit locaux, ou toutes autres initiatives de ce type. Alors que les puissants restent pour l'instant sourds aux propositions post-keynésiennes, les populations désireuses de s'organiser sont très ouvertes à ce type de réflexion. Il est donc important d'investir ces environnements pour éviter que ne soient reproduites les idées néfastes du système tant critiqué.

Le projet post-keynésien est prometteur par sa nature pluraliste et ouverte. Il ne doit donc pas se cloisonner au monde des économistes qui restera toujours fortement marqué par les forces extérieures. La justesse des idées ne sera jamais assez en économique, étant donné que les universités sont traversées par les mêmes rapports de pouvoir et d'idéologie corollaire. Bien que l'arène académique semble un terrain difficile, il reste à noter l'importance de la reproduction académique pour être en

mesure de garder la pensée vibrante et actuelle, mais en ayant conscience des limites associées et des dangers d'autoréférencialité. C'est pourquoi il est nécessaire d'approfondir une réflexion sur le langage post-keynésien, car il est peu probable de voir une mobilisation citoyenne se basant sur des concepts comme la *demande effective* ou l'*endogénéité monétaire*. Face non seulement à une crise de la science économique, mais aussi de la société, l'école post-keynésienne doit être en mesure de répondre non seulement aux gouvernements, mais aussi aux communautés en lendemain de crise.

BIBLIOGRAPHIE

Aftalion, A. (1913). *Les Crises périodiques de surproduction*. Paris: Rivière.

Aglietta, M. (2015). *A Theory of Capitalist Regulation*. New York: Verso.

Arestis, P. (1996). Post-Keynesian Economics: Towards Coherence. *Cambridge Journal of Economics, 20*, 111-135.

Arestis, P. (2000). Michal Kalecki (1899-1970). In P. Arestis & M. Sawyer (Eds.), *A Biographical Dictionary of Dissenting Economist, Second Edition* (pp. 352-360). MA, É.-U.: Edward Elgar.

Arestis, P., & Sawyer, M. (2000). Paul Davidson (born 1930). In P. Arestis & M. Sawyer (Eds.), *A Biographical Dictionary of Dissenting Economist, Second Edition* (pp. 130-137). MA, É.-U.: Edward Elgar.

Asimakopulos, A. (1984). Joan Robinson et la théorie économique. *L'Actualité économique, 60*(4), 521-552.

Asimakopulos, A. (1988-89). Kalecki and Robinson: An "Outsider's" Influence. *Journal of Post Keynesian Economics, 11*(2), 261-278.

Aslanbeigui, N., & Oakes, G. (2006). Joan Robinson's "Secret Document" a Passage from the Autobiography of an Analytical Economist *Journal of History of Economic Thought, 28*(4), 413-426.

Aslanbeigui, N., & Oakes, G. (2007). The Twilight of the Marshallian Guild: The Culture of Cambridge Economics Circa 1930. *Journal of History of Economic Thought, 29*(2), 255-261.

Aslanbeigui, N., & Oakes, G. (2009). *The Provocative Joan Robinson : the Making of a Cambridge Economist*. Durham NC: Duke University Press.

Basile, L., & Salvadori, N. (1984-1985). Kalecki's Pricing Theory. *Journal of Post Keynesian Economics, 7*(2), 249-262.

Beaud, M., & Dostaler, G. (1995). *Economic Thought since Keynes : A History and Dictionary of Majour Economists*. Londres: Routledge.

Beaud, M., & Dostaler, G. (1996). *La pensée économique depuis Keynes* (2 ed.). Paris: Éditions du Seuil.

Best, J., & Widmaier, W. (2006). Micro- or Macro-Moralities? Economic Discourses and Policy Possibilities. *Review of International Political Economy, 13*(4), 609-631.

Boismenu, G., & Dostaler, G. (1987). *La "Théorie générale" et le keynésianisme*. Montréal: GRÉTSÉ et l'A.E.P.

Carchedi, G. (2017). Exploitation. Dans David M. Brennan, Catherine P. Mulder et Erik K. Olsen (Ed.), *Routledge Handbook of Marxian Economics* (pp. 45-48). New York: Routledge.

Cayla, D. (2003). La théorie de la concurrence monopolistique : Une perspective pour un approfondissement des théories de la firme. In C. Atom (Ed.). Paris: Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Chamberlin, E. (1933). *The Theory of Monopolistic Competition*. Cambridge,: Harvard University Press.

Chapple, S. (1995). The Kaleckian Origins of the Keynesian Model. *Oxford Economic Papers, 47*(3), 525-537.

Cohen, A. J., & Harcourt, G. C. (2003). Retrospectives: Whatever Happend to the Cambridge Capital Controversies? *Journal of Economic Perspectives, 17*(1), 199-214.

Colander, D. (2001). An Interview with Paul Davidson. *Eastern Economic Journal, 27*(1), 85-114.

Colander, D., & Landreth, H. (1996). *The Coming of Keynesian to America*. Chelteham, GB: Edward Elgar.

Davidson, G., & Davidson, P. (1996). *Economics for a Civilized Society*. New York: M.E. Sharpe.

Davidson, P. (1959). *A Study of Theories of Relative Shares.* (Ph D in Economics), Graduate School of Arts and Sciences, University of Pennsylvania, Philadelphia.

Davidson, P. (1960). *Theories of Aggregated Income Distribution*. New Brunwick, NJ: Rutgers University Press.

Davidson, P. (1972). *Money and the Real World*. New York: John Wiley & Sons.

Davidson, P. (1990). *Money and Employment* (Vol. 1). Londres: Macmillan.

Davidson, P. (1991a). *Controversies in Post Keynesian economics*. Aldershot, Angleterre: E. Elgar.

Davidson, P. (1991b). *Inflation, Open Economies and Resources* (Vol. 2). Londres: Macmillan.

Davidson, P. (1994). *Post Keynesian Macroeconomic Theory : A Foundation for Succesful Economic Policies for the Twenty-First Century*. Vermont: Edward Elgar.

Davidson, P. (1996). Reality and Economic Theory. *Journal of Post Keynesian Economics, 18*(4), 479-508.

Davidson, P. (1998). Setting the Record Straight. In R. J. Rotheim (Ed.), *New Keynesian Economics/Post Keynesian Alternatives* (pp. 15-38). Londres: Routledge.

Davidson, P. (2000). There are Major Differences Between Kalecki's Theory of Employment and Keynes's General Theory of Employment Interest and Money. *Journal of Post Keynesian Economics, 23*(1), 3-24.

Davidson, P. (2002). Keynes versus Kalecki: Responses to López and Kriesler. *Journal of Post Keynesian Economics, 24*(4), 631-641.

Davidson, P. (2004). Setting the Record Straight on A History of Post Keynesian Economics. *Journal of Post Keynesian Economics, 26*(2), 245-272.

Davidson, P. (2007a). *John Maynard Keynes*. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.

Davidson, P. (2007b). *Interpreting Keynes for the 21st Century* (Vol. 4). New York: Palgrave Macmillan.

Davidson, P. (2009). *The Keynes Solution : The Path to Global Economic Prosperity*. New York: Palgrave Macmillan.

Davidson, P. (2011). *Post Keynesian Macroeconomic Theory, Second Edition*. Northampton, MA: Edward Elgar.

Davidson, P. (2015). *Post Keynesian Theory and Policy*. Northampton, MA: Edward Elgar.

Davidson, P., & Smolensky, E. (1964). *Aggregate Supply and Demand Analysis*: Harper & Row.

Davidson, P., & Weintraub, S. (1978). A Statement of Purpose. *Journal of Post Keynesian Economics, 1*(1), 3-7.

Deprez, J., & Milberg, W. (2000). Weintraub, Sidney (1914-1983). In P. Arestis & M. Sawyer (Eds.), *A Biographical Dictionary of Dissenting Economist, Second Edition* (pp. 702-709). Northampton, MA: Edward Elgar.

Despain, H. (2017). Monopoly Capital Theory. Dans David M. Brennan, Catherine P. Mulder et Erik K. Olsen (Ed.), *Routledge Handbook of Marxian Economics* (pp. 379-389). New York: Routledge.

Dobusch, L., & Kapeller, J. (2009). "Why Is Economics Not an Evolutionary Science?" New Answers to Veblen's Old Question. *Journal of Economic Issues, 43*(4), 867-898.

Dostaler, G. (2001). *Le libéralisme de Hayek*. Paris: Les éditions la Découverte.

Dostaler, G. (2007). *Keynes and his Battles*. Northampton, MA: Edward Elgar Publishing.

Dostaler, Gilles. (2009). *Keynes et ses combats* (Nouv. éd. rev. et augm. ed.). Paris: A. Michel.

Düppe, T. (2011). *The Making of the Economy: A Phenomenology of Economic Science*. États-Unis: Lexington Books.

Feiwel, G. R. (1975). *The Intellectual Capital of Michal Kalecki*. Knoxville: University of Tennessee Press.

Fine, B. (2001). Economics Imperialism and Intellectual Progress: The Present as History of Economic Thought? *History of Economic Review, 32*(1), 10-35.

Freitag, M. (2002). *L'oubli de la société*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Freitag, M. (2011). *L'abîme de la liberté - Critique du libéralisme*. Montréal: Liber.

Guérin, D. (1945). *Fascisme et grand capital*. Paris: Gallimard.

Hahn, F. H. (1970). Some Adjustment Problem. *Econometrica, 38*(1), 1-17.

Hahn, F. H. (1971). Equilibrium with Transaction Cost. *Econometrica, 39*(3), 417-439.

Hamouda, O. F., & Harcourt, G. C. (1988). Post-Keynesianism: From Criticism to Coherence? *Bulletin of Economic Research, 40*(1), 1-33.

Harcourt, G. C. (1990). On the contribution of Joan Robinson and Piero Sraffa to economic theory. In M. Berg (Ed.), *Political Economy in the Twentieth Century*. New York: Philip Allan.

Harcourt, G. C. (2001/2). Joan Robinson and Her Circle. *History of Economic Ideas, 9*, 59-71.

Harcourt, G. C. (2003). Cambridge Economic Tradition. In J. E. King (Ed.), *The Elgar Companion to Post Keynesian Economics* (pp. 44-51). Northampton, Mass., USA: Edward Elgar Publishing.

Harcourt, G. C., & Kerr, P. (2009). *Joan Robinson*. Houndmills, Basingstoke, Hampshire ; New York, NY: Palgrave Macmillan.

Harcourt, G. C., & Kriesler, P. (2016). Michal Kalecki and Rosa Luxemburg on Marx's Schemes of Reproduction: Two Incisive Interpreters of Capitalism. In J. Halevi, G. C. Harcourt, P. Kriesler & J. W. Nevile (Eds.), *Post-Keynesian Essays From Down Under* (Vol. I, pp. 254-264). Londres: Macmillan.

Harcourt, G.C., & Sardoni, C. (1996). The General Thoery of Employment, Interest and Money : Three Views. In P. Arestis (Ed.), *Keynes, money, and the open society : essays in honour of Paul Davidson* (Vol. 1, pp. 1-13). Cheltenham, UK: Edward Elgar.

Harris, D. J. (2004). Joan Robinson on "History versus Equilibrium". Burlington: University of Vermont.

Harrod, R. F. (1930). Notes on Supply. *Economic Journal, 40*(158), 232-241.

Hicks, J.R. (1937). Mr. Keynes and the "Classics". *Econometrica, 5*(2), 147-159.

Holt, R., Rosser, J. R., & Wray, L. R. (1998). Paul Davidson : The Truest Keynesian? *Eastern Economic Journal, 24*(4), 495-506.

Jefferson, T., & King, J. E. (2011). Michal Kalecki and Critical Realism. *Cambridge Journal of Economics, 35*, 957-972.

Kahn, D. (2015). On Joan Robinson's Abandonment of Exploitation. New York: The New School for Social Research, Departement of Economics.

Kahn, R. F. (1931). The Relation of Home Investment to Unemployment. *Economic Journal, 41*, 173-198.

Kalecki, M. (1935a). Essai d'une théorie du mouvement cyclique des affaires. *Revue d'économie politique, 2*, 285-305.

Kalecki, M. (1935b). A Macrodynamic Theory of Business Cycle. *Econometrica, 3*(3), 327-344.

Kalecki, M. (1954). *Theory of Economic Dynamics*. New York: Monthly Review Press.

Kalecki, M. (1965). Econometric model and historical materialism *On Political Economy and Econometrics: Essays in Honour of Oskar Lange* (pp. 233-238). Oxford: Pergamon Press.

Kalecki, M. (1966). *Studies in the Theory of the Business Cycle*. Oxford: Basil Blackwell.

Kalecki, M. (1970). Theories of Growth in Different Social System. *Scientia*(Mai-Juin), 311-316.

Kalecki, M. (1971). *Selected Essays on the Dynamics of the Capitalist Economy 1933-1970*. New York: Cambridge University Press.

Kalecki, M. (1972). *The Last Phase in the Transformation of Capitalism*. New York: Monthly Review Press.

Kalecki, M. (1986). *Selected Essays on Economic Planning*. Cambridge, Angleterre: Cambridge University Press.

Kalecki, M. (1990). *Capitalism: Business Cycles and Full Employment,* (Vol. I). New York: Oxford University Press.

Kalecki, M. (1991). *Capitalism: Economic Dynamics* (Vol. II). New York: Oxford University Press.

Kalecki, M. (1993). *Developing Economies* (Vol. V). New York: Oxford University Press.

Keen, S. (2013). The Neoclassical conspiracy against Post Keynesian Economics (1). *Real-World Economic Review*.

Keen, S. (2017). *Can We Avoid Another Financial Crisis?* Cambridge: Polity.

Keynes, J. M. (1919). *The Economic Consequences of the Peace*. London,: Macmillan and co., limited.

Keynes, J. M. (1921). *A Treatise on Probability* (Vol. JMK 8). Londres: Macmillan.

Keynes, J. M. (1930). *A Treatise on Money, Volume I, The Pure Theory of Money*. New York: Harcourt, Brace and Compagny.

Keynes, J. M. (1936). *The General Theory of Employment, Interest and Money*. New York,: Harcourt, Brace.

Keynes, J. M. (1937). The General Theory of Employment. *The Quaterly Journal of Economics, 51*(2), 209-223.

Keynes, J. M. (1973). *Collected Writings of John Maynard Keynes*. Londres: Macmillan.

Keynes, J. M. (2010). *Essays in Persuasion*. New York: Palgrave Macmillan.

King, J. E. (1994). A conversation with Paul Davidson. *Review of Polical Economy, 6*(3), 357-379.

King, J. E. (1995). *Conversations with Post Keynesians*. Londres: Palgrave Macmillan.

King, J. E. (2002). *A history of post Keynesian economics since 1936*. Cheltenham, UK ; Northampton, MA: E. Elgar.

King, J. E. (2016). Joan Robinson's Accumulation of Capital after 60 years. *Review of Keynesian Economics, 4*(3), 316-330.

Kregel, J. A. (1983). The Microfoundations of the Generalisation of The General Theory and "Bastard Keynesianism": Keynes's Theory of Employment in the Long and the Short Period. *Cambridge Journal of Economics, 7*, 343-361.

Kriesler, P. (2002). Was Kalecki an "imperfectionist"? Davidson on Kalecki. *Journal of Post Keynesian Economics, 24*(4), 623-629.

Lange, O. (1964). Michal Kalecki. *Polish Perspectives*(Septembre).

Lavoie, M. (1987). Pourquoi faut-il recommander la lecture de Keynes de préférence à celle de Marx et Friedman aux chefs syndicaux. In G. Boismenu & G. Dostaler (Eds.), *La "Théorie générale" et le keynésianisme* (pp. 189-207). Montréal: ACFAS.

Lavoie, M. (2014). *Post-Keynesian Economics : New Foundations*. Massachusetts, É.-U.: Edward Elgar Publishing.

Lavoie, M. (2015). Kalecki and Post-Keynesian Economics. In J. Toporowski (Ed.), *Michal Kalecki in the 21st Century*. Londres: Palgrave Macmillan.

Lavoie, M. & Seccareccia, M. (2015). What Even Famous Mainstream Economists Miss About the Cambridge Capital Controversies. *INET*.

Lawson, T. (1997). *Economics and Reality*. Londres: Routledge.

Lee, F. S. (2009). *A History of Heterodox Economics : Challenging the Mainstream in the Twentieth Century*. New York: Routledge.

Leijonhufvud, A. (1969). Keynes and the Classics *Two Lectures on Keynes's Contibution to Economic Theory* (pp. 45). Grande Bretagne: The Institute of Economic Affairs.

Lewis, P., & Runde, J. (1999). A Critical Realist Perspective on Paul Davidson's Methodological Writings on- and Rhetorical Strategy for- Post Keynesian Economics. *Journal of Post Keynesian Economics, 22*(1), 35-56.

Lipinsky, E. (1970). Z dziejow madrosci w Polsce. *Polityka, 29*.

Lipinsky, E. (1971). Michal Kalecki. *Polish Perspectives, 9*, 69-77.

López, J., & Assous, M. (2010). *Michal Kalecki*. Basingstoke, England ; New York, NY: Palgrave Macmillan.

López, J. G. (2002). Two Versions of the Principle of Effective Demand: Kalecki and Keynes. *Journal of Post Keynesian Economics, 24*(4), 609-621.

Marcuzzo, M. C. (1996). *The Writings of Joan Robinson*. Londres: Routledge.

Marcuzzo, M. C. (2003). Joan Robinson and the Three Cambridge Revolutions. *Review of Polical Economy, 15*(4), 545-560.

Marshall, A. (1890). *Principles of economics*. London and New York,: Macmillan and co.

Marx, K. (2009). *Le Capital, Livre I*. Paris: Quadrige.

Miklaszewski, K. (Producer). (2014, http://www.wddw.pl/index.php/kalecki-geniusz-zapomniany). Kalecki : Geniusz Zapomniany.

Minsky, H. P. (1992). *The Financial Instability Hypothesis*. Jerome Levy Economics Institute of Bard College. New York.

Olesen, F. (2007). Aggregate Supply and Demand Analysis - A Note on a 1963 Post Keynesian Macroeconomic Textbook. Denmark: University of Southern Denmark.

Palley, T., Rochon, L.-P., & Vernango, M. (2016). The relevance of Keynes's General Theory after 80 years. *Review of Keynesian Economics, 4*(1), 1-3.

Pigou, A. C. (1920). *The Economics of Welfare*. Londres: Macmillan.

Robbins, L. (1932). *Essay on the Nature and Signification of Economic Science*. Londres: Macmillan.

Robinson, J. (1932). *Economics is a Serious Subject: The Apologia of an Economist to the Mathematician, the Scientist and the Plain Man*. Cambridge: W. Heffer & Sons.

Robinson, J. (1933a). *The Economics of Imperfect Competition*. New York: St. Martin's Press.

Robinson, J. (1933b). A Parable on Saving and Investment. *Economica, 39*(Fev. 1933), 75-84.

Robinson, J. (1937a). *Essays in the Theory of Employment*. Oxford: Blackwell.

Robinson, J. (1937b). *Introduction to the Theory of Employment* (2 ed.). Londres: Macmillan.

Robinson, J. (1942). *An Essay on Marxian Economics*. London,: Macmillan.

Robinson, J. (1948). *Introduction à la théorie de l'emploi*. Paris: Presses universitaires de France.

Robinson, J. (1948). La théorie générale de l'emploi. *Économie Appliquée, 1*, 185-196.

Robinson, J. (1952). *The Rate of Interest and Other Essays*. Londres: Macmillan & Co.

Robinson, J. (1953). *On Re-Reading Marx*. Cambridge: Students' Bookshops LTD.

Robinson, J. (1953-1954). The Production Function and the Theory of Capital. *Review of Economic Studies, 21*(2), 81-106.

Robinson, J. (1956). *The Accumulation of Capital* (3 ed.). New York: Palgrave Macmillan.

Robinson, J. (1962a). *Essays in the Theory of Economic Growth*. Londres: Macmillan.

Robinson, J. (1962b). *Economic Philosophy*. New York: Pelican Books.

Robinson, J. (1964). *Collected Economic Papers* (Vol. 2). Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1965). Pre-Keynesian Theory After Keynes. *Australian Economic Papers, 3*(1), 25-35.

Robinson, J. (1966). Introduction. In M. Kalecki (Ed.), *Studies in the Theory of Business Cycle* (pp. vii-xii). Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1971). *Economic Heresies*. Londres: Macmillan.

Robinson, J. (1973a). What has become of the Keynesian Revolution? In J. Robinson (Ed.), *After Keynes* (pp. 1-11). Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1973b). *Collected Economic Papers* (Vol. 4). Basil Blackwell: Oxford.

Robinson, J. (1976). Michal Kalecki: A Neglected Prophet. *New York Review of Books*.

Robinson, J. (1977). Michal Kalecki on the Economics of Capitalism. *Oxford Bulletin of Economics and Statistics, 39*(1), 7-17.

Robinson, J. (1979). *Collected Economic Papers* (Vol. 5). Oxford: Blackwell.

Robinson, J. (1980). Spring Cleaning (pp. 175-182). Cambridge.

Robinson, J., & Eatwell, J. (1973). *An Introduction to Modern Economics*. Maidenhead,: McGraw-Hill.

Rochon, L.-P., & Vernango, M. (2011). Kaldor and Robinson on money and growth. *The European Journal of the History of Economic Thought, 8*(1), 75-103.

Romer, P. (2015). Mathiness in the Theory of Economic Growth. *American Economic Review, 105*(5), 89-93.

Rotheim, R. J. (1996). Paul Davidson. In W. J. Samuels (Ed.), *American Economist of the Late Twentieth Century* (pp. 18-43). Brookfield, US: Edward Elgar.

Rotheim, R. J. (1998). *New Keynesian Economics/Post Keynesian Alternatives*. Londres: Routledge.

Rotheim, R.J. (1999). Post Keynesian Economics and Realist Philosophy. *Journal of Post Keynesian Economics, 22*(1), 71-103.

Samuels, W. J. (1992). *Essays in the History of Heterodox Political Economy*. Londres: Macmillan.

Samuelson, P. A. (1948). *Economics* (1st ed.). New York,: McGraw-Hill Book Co.

Samuelson, P. A. (1966). A Summing Up. *The Quarterly Journal of Economics, 80*(4), 568-583.

Samuelson, P. A. (1969). Classical and Neoclassical Theory. In R. W. Clower (Ed.), *Monetary Theory*. Londres: Penguin.

Sawyer, M. (1985). *The Economics of Michal Kalecki*. Armonk, N.Y.: M. E. Sharpe.

Sawyer, M. (2000). Michal Kalecki (1899-1970). In P. Arestis & M. Sawyer (Eds.), *A Biographical Dictionary of Dissenting Economist, Second Edition* (pp. 352-360). MA, É.-U.: Edward Elgar.

Say, J.-B. (1803). *Traité d'économie politique*. Paris: Guillaumin.

Schabas, M. (1989). Alfred Marshall, W. Stanley Jevons, and the Mathematization of Economics. *Isis, 80*(1), 60-73.

Seccareccia, M. (1987). Les courant de la pensée économique à l'origine de la Théorie générale : quelques éléments nouveaux d'interprétation. In G. Boismenu & G. Dostaler (Eds.), *La "Théorie générale" et le keynésianisme* (pp. 17-43). Montréal: ACFAS.

Skidelsky, R. (1992). *John Maynard Keynes : The Economist as Savior 1920-1937*.

Skidelsky, R. (2016). How Keynes came to Britain. *Review of Keynesian Economics, 4*(1), 4-19.

Solow, R. M. (1984). Mr Hicks and the Classics. *Oxford Economic Papers, 36*(Nov.), 13-25.

Sraffa, P. (1926). The Laws of Returns Under Competitive Conditions. *Economic Journal, 36*(4), 535-550.

Sraffa, P. (1951). General Preface & Introduction. In P. Sraffa (Ed.), *The Works and Correspondence of David Ricardo* (Vol. 1, pp. vii-lxii). Cambridge: Cambridge University Press.

Tiryakian, E. A. (1977). The Signification of Schools in the Development of Sociology. In W. E. Snizek, E. R. Fuhrman & M. K. Miller (Eds.), *Contemporary Issues in Theory and Research: a Metasociological Perspective* (pp. 241-308). Westport, CT: Greenwood Press.

Tobin, J. (1965). Money and Economic Growth. *Econometrica, 33*(Octobre), 671-684.

Toporowski, J. (1986). Introduction. In M. Kalecki (Ed.), *Selected essays on economic planning* (pp. 1-18). Cambridge: Cambridge University Press.

Toporowski, J. (1991). Two Enigmas in Kalecki's Methodology. *History of Economics Review, 16*, 90-96.

Toporowski, J. (2013). *Michal Kalecki : an Intellectual Biography. Volume I, Rendezvous in Cambridge, 1899-1939*.

Toporowski, J. (2013a). *Michal Kalecki and Oskar Lange in the 21st Century*, Londres.

Toporowski, J. (2016). A Kalecki fable on debt and the monetary transmission mechanism. *Review of Keynesian Economics, 4*(2), 224-228.

Trigg, A. (2017). Marxian Reproduction Schemes. In D. K.-G. David M. Brennan, Catherine P. Mulder et Erik K. Olsen (Ed.), *Routledge Handbook of Marxian Economics* (pp. 215-224). New York: Routledge.

Tugan-Baranovsky, M. I. (1909). *Osnovy političeskoj èkonomii (Principles of Political Economy)*. St-Petersbourg: Slovo.

Veblen, T. (1898). Why is Economics not an Evolutionary Science? *The Quaterly Journal of Economics, 12*(4), 373-397.

Weintraub, S. (1958). *An Approach to the Theory of Income Distribution*. Philadelphie: Chilton.

Wicksell, K. (1934). *Lectures on Political Economy* (Vol. 1). London: G. Routledge and Sons, ltd.

Wren-Lewis, S. (2016). Unravelling the New Classical Counter Revolution. *Review of Keynesian Economics, 4*(1), 20-35.